

LA
MARQUISE

PAR
ALBERT DELPIT



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—
1882

Tous droits réservés.

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

ŒUVRES D'ALBERT DELPIT

ROMAN	
LE FILS DE CORALIE (20 ^e édition	1 vol.
LE MARIAGE D'ODETTE (12 ^e édition)	1 vol.
LE PÈRE DE MARTIAL (15 ^e édition)	1 vol.
POÉSIE	
L'INVASION (15 ^e édition), ouvrage couronné par l'Académie française	1 vol.
LES DIEUX QU'ON BRISE (2 ^e édition). – LE REPENTIR, couronné par l'Académie française	1. vol.
THÉÂTRE	
JEAN-NU-PIEDS, drame en quatre actes en vers (Vaudeville)	1 vol.
LE FILS DE CORALIE, comédie en quatre actes en prose (Gymnase)	1. vol.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. – JEANNE
ROBERT

LA
MARQUISE
PAR
ALBERT DELPIT



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1882

Tous droits réservés.

A

LUCIEN MARC

DIRECTEUR DE L'*ILLUSTRATION*

MERCI.

A.D.

29 *mai* 1882.

LA MARQUISE

I

– Vous ne connaissez pas l’histoire ? dit Maurice Gendron, je vais vous la raconter. M. Voÿs laisse douze cent mille francs.

– Il n’est donc pas ruiné à la Bourse ?

– Allons donc ! chacun sait qu’il n’aimait qu’une chose au monde. (on ébaucha quelques sourires discrets) son. amie madame Repp. Ils habitaient depuis dix ans deux maisons voisines, à Nice. On les appelait les Inséparables.

– Alors pourquoi les Inséparables se sont-ils séparés ? demanda une jolie femme de vingt ans, aux yeux bleus.

La maîtresse de la maison, madame Vernier, mordit ses lèvres pour ne pas rire. Elle se pencha vers Maurice, et, à voix basse :

– Décidément, elle est innocente !

Le jeune homme ne broncha pas :

– Il m’est bien difficile de répondre à madame Kersaint, dit-il en saluant de la tête la jeune femme de vingt ans que madame Vernier trouvait innocente. Il court trop de versions sur cette brouille inattendue pour que je me risque à en choisir une. Ce qu’il y a de positif, c’est que M. Voys a supplié son. amie de se raccommode avec lui. Madame Repp a refusé. Alors, il a fait un testament qui l’institue sa légataire universelle ; ensuite, il s’est tué d’un coup de pistolet.

– Est-ce que M. Repp a accepté l’héritage ? demanda un homme grand, maigre et chauve.

– Parfaitement, répliqua Maurice. M. Repp est un garçon pratique. Au surplus, je l’excuse : il lui fallait au moins soixante mille francs de rente pour se consoler d’être raccommodé avec sa femme !

La porte du salon s’ouvrit et une créature admirablement belle, blonde comme une héroïne de Goethe, entra, l’air calme, le regard assuré, sans paraître remarquer le léger murmure soulevé par sa présence.

– Ah ! ça, vous recevez donc madame Trakof, maintenant ? demanda Maurice tout bas à madame Vernier.

– Bah ! qui ne reçoit-on pas aujourd’hui ?

Un silence se faisait comme par enchantement. Chacun dévisageait la nouvelle venue. On voyait aisément, à la moue dédaigneuse de la plupart des femmes, que madame Trakof était fort jalousée. On racontait sur elle des histoires extraordinaires. D’après les uns, elle sortait d’une troupe de bohémiens hongrois ; d’après les autres, on l’avait connue à Londres dans un mauvais lieu. Calomnies ou vérités ? Paris n’en demande pas tant. Il calomnie tout le monde et il ne méprise personne. M. Trakof était follement riche : l’argent n’a pas d’odeur. Pourvu qu’on soit millionnaire, les gens s’inquiètent fort peu de savoir qui l’on est et d’où l’on vient. D’ailleurs la visite de la jeune Russè ne fut pas longue. Au bout de dix minutes, elle se retira avec son même air calme, avec son même regard assuré, se souciant fort peu des bruits malveillants répandus sur son compte. Elle disparaissait à peine que la conversation devenait bruyante ; les interjections pleuvaient sur cette malheureuse madame Vernier, qui ne savait à qui répondre.

En vérité, elle était bien coupable de s’être liée avec une pareille femme ! Mais elle n’est reçue nulle part, ma chère ! Est-ce qu’on sait d’où viennent

ces Trakof ? L'ambassade de Russie leur est fermée Les salons de Paris ne seraient plus possibles, bientôt, si l'on se montrait d'une facilité de relations aussi grande !

Jeanne Vernier a trente-quatre ans. Elle est jolie, vive, spirituelle et mordante : juste assez méchante pour n'avoir pas la fâcheuse réputation d'être bonne. Son salon est un des derniers où l'on cause. Elle se plait à recevoir les hommes célèbres et les gens d'esprit ; avant tout, elle veut qu'on ne s'ennuie pas chez elle, et elle y arrive. Dieu sait ce qu'on y débite de potins, ce qu'on y invente de racontars invraisemblables ! En moyenne, on y déshonore une douzaine de femmes tous les jours, mais sans malveillance, oh ! non ! Uniquement pour le plaisir de s'amuser une demi-heure. Le dos tourné, on n'y pense plus : Jeanne serait bien étonnée si on lui reprochait ses légèretés de parole. Ce qu'on dit chez elle est généralement bien dit. On effleure la méchanceté sans y appuyer jamais ; cela tient le milieu entre la médisance et la calomnie. Un peu plus que celle-là, un peu moins que celle ci. Mais le diable n'y perd rien ! Et puis les intimes de la maison se connaissent tous ; ils se sont fait un monde à part dans le monde. Aujourd'hui, la société est presque entièrement composée d'une agglomération de petites coteries qui se frôlent les unes les autres sans se fondre jamais. Le monde tel que nos mères l'ont connu n'existe plus, et lorsqu'on n'est pas d'une de ces coteries, on risque fort d'être dépaycé en y allant par hasard.

Cependant l'émotion soulevée par la visite de madame Trakof se calmait peu à peu ; on causait maintenant du livre récent ou du scandale à la mode. Jeanne Vernier offrait discrètement à madame Kersaint un verre de malaga, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et deux femmes, la mère et la fille, parurent dans l'encadrement sombre des draperies. Jeanne s'avança vivement au-devant d'elles :

– Comme vous êtes gentilles d'être venues ! s'écria-t-elle en serrant la main de la mère.

Puis, embrassant la jeune fille sur les deux joues :

– Si vous ne vous appeliez pas Diane, ajouta-t-elle, il faudrait changer votre prénom pour vous donner celui-là.

La jeune fille sourit et alla droit à madame Kersaint, en lui disant d'un ton de reproche :

– Tu es donc de retour de Nice ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue, méchante ?

– Parce que je voulais te faire une surprise. Je comptais te demander à dîner ce soir.

– Anne-Marie et Diane se sont retrouvées, elles sont perdues pour nous, dit Jeanne.

Puis, se tournant vers la mère de la jeune fille :

– M. de Morère se porte bien ?

– Fort bien, chère madame, je vous remercie. Il m'a chargée de vous présenter ses respects. Vous savez qu'il travaille beaucoup et sort fort peu.

– Mais, vous-même, vous n'avez guère été dans le monde depuis deux mois ?

– Nous étions en deuil d'une de mes cousines. Si j'ai rompu ce deuil, c'est que j'ai une grande nouvelle à annoncer à mes amies, et vous êtes des meilleures, vous le savez.

– Une grande nouvelle ? répliqua madame Vernier, étonnée et curieuse à la fois.

– Je tenais, reprit madame de Morère, à vous faire part du prochain mariage de Diane.

– Vraiment, cette chère enfant se marie ? Et qui épouse-t-elle ?

Madame de Morère rougit, comme si elle hésitait à prononcer le nom attendu. Les hommes et les femmes qui se trouvaient là se taisaient par un accord tacite. Un mariage que tout le monde ignorait encore, quelle bonne fortune !

– Diane épouse le marquis de Tandray, reprit madame de Morère d'une voix légèrement altérée.

Un profond silence suivit ces paroles. On voyait aisément que chacune des personnes présentes n'en revenait pas. Il fallut à madame Vernier tout son aplomb, toute son habitude du monde pour féliciter madame de Morère. Elle s'embarqua dans un compliment interminable sans savoir comment elle en sortirait, s'embrouillant, se débrouillant, pour finir, par cette banalité :

– Oh ! je souhaite à cette chère enfant tout le bonheur qu'elle mérite !

Seule, madame Kersaint gardait le silence. En entendant prononcer le nom du marquis, ella pâlit ; puis elle regarda Diane d'un air si triste que la jeune fille en demeura toute surprise. Mais elle n'eut pas le temps de questionner son amie ; sa mère se levait et lui faisait signe de l'imiter.

De même qu'après le départ de madame Trakof, la conversation devint bruyante sitôt que madame et mademoiselle de Morère furent sorties. Mais cette fois, on mit plus d'ordre et de convenance dans les questions et les réponses : d'abord à cause d'Anne-Marie, l'amie intime de Diane, ensuite parce qu'on se trouvait en présence d'une actualité très piquante. Ce fut Maurice Gendron qui résuma l'opinion générale en disant :

– Je sais bien que ces aventures-là sont assez répandues ; n'importe, cela me surprend toujours quand je vois la fille épouser l'amant de sa mère.

– Comment ! Maurice, vous n'êtes que surpris ? s'écria Jeanne. Moi je suis indignée !

– M. Gendron et vous, chère madame, allez peut-être un peu loin, hasarda timidement Anne-Marie. En somme, rien ne prouve que le marquis soit l'amant de madame de Morère.

On éclata de rire. Comme si, depuis quinze ans, cette liaison n'était pas de notoriété publique ! Bien plus, elle était acceptée, reconnue quasiment légitime, grâce à la facilité touchante des mœurs contemporaines. Mais le marquis et Catherine de Morère ne se cachaient même pas ! On les voyait toujours ensemble au Bois, au concert et au théâtre, au point qu'un homme d'esprit disait un jour :

– Si jamais le marquis abandonnait madame de Morère, ce serait un scandale !

Paris a de ces indulgences-là. Il respecte, malgré lui, les amours illégitimes que l'absurdité des lois fait pousser comme, des fleurs à côté du mariage. Il faut si souvent le parfum de celles-là pour consoler des odeurs de celui-ci ! Par contre, il est sans pitié quand ces liaisons se rompent par la lassitude de l'un ou la satiété de l'autre. Logique dans son illogisme, il veut au moins qu'on soit fidèle à son infidélité.

Et voilà maintenant qu'après avoir été pendant quinze ans l'amant de la mère, le marquis devenait l'époux de la fille ! Certes, comme le disait Maurice, l'aventure n'était pas nouvelle ; on voit quelquefois se produire de

ces accouplements bizarres que nul ne comprend parce que personne n'ose les expliquer. Mais enfin l'annonce de ce mariage révolterait tout le monde, et même ceux qui-reste— raient indifférents feindraient au moins de s'en indigner.

Aussi, pour être bien sûre de ne pas manquer son effet, Jeanne Vernier s'empressa d'en faire part à toutes les personnes qui vinrent chez elle. Et il en vint beaucoup, car ses samedis étaient fort courus. On y causait bien, sans préciosité, mais avec une distinction d'esprit particulière les visiteurs savaient qu'ils recueilleraient toujours quelque nouvelle affriolante. Enfin l'on se plaisait dans ce grand salon un peu sombre, un peu sévère d'aspect, mais d'une suprême élégance et d'un parisianisme achevé. Les lourdes tentures en satin noir broché de fleurs vives, les tapis sourds, épais et moelleux, étouffaient le bruit des pas, comme les hautes fenêtres massives éteignaient le tapage criard de la rue. Quelques objets d'art, peu nombreux, mais d'une valeur artistique de premier ordre ; un carton de Puvis de Chavannes digne de la renaissance ; un portrait de la maîtresse de la maison, d'une beauté grave, mais saisissante, par Élie Delaunay ; çà et là des bibelots de valeur.

Et tout ce monde arrivait et s'en allait, causant, médissant et jasant. C'était des : « Je ne l'aurais jamais cru ! » des » : Oh ! vous m'en direz tant, ma chère ! » entrecoupés de petits rires aigus, vite étouffés, d'éclats de voix bientôt réprimés, de promenades vers le large plateau d'argent où se dressaient le samovar de cuivre fauve et les bouteilles de vin d'Espagne droites dans leurs tuniques d'osier. En un mot, le jour d'une jolie Parisienne : habitude qui tient si fort au cœur des femmes modernes qu'elles lui sacrifient tout, même leur bonheur. Ne demandez jamais pourquoi une Parisienne, lorsqu'elle a des aventures, préfère vivre avec son mari (qu'elle n'aime pas) que de se laisser enlever par son amant (qu'elle adore). C'est pour ne pas perdre son *jour* ! Vers le soir, le cercle de madame Vernier s'était plusieurs fois renouvelé : si bien que cinquante personnes, au moins, pouvaient répandre à travers Paris la nouvelle invraisemblable du mariage de Diane. Seul, Maurice Gendron, très intime dans la maison, n'avait pas quitté la place. Vers six heures, cependant, le salon de madame Vernier demeurait presque vide, quand elle vit entrer l'un de ses cousins, M. Fauré,

procureur de la république à Marseille. Le magistrat venait rarement à Paris ; néanmoins on lui conta également l'histoire du mariage.

– A quoi bon annoncer la nouvelle à votre cousin ? observa Maurice en riant. Il habite Marseille, et ne connaît pas les héros du roman.

M. Fauré sourit discrètement.

– C'est ce qui vous trompe, monsieur, répliqua-t-il. Je n'ai jamais entendu parler du marquis de Tandray, mais je connais madame de Morère depuis longtemps.

– Bah ! depuis longtemps ?

– Mais une vingtaine d'années ; cela commence à compter, n'est-il pas vrai ?

– Cependant, mon cousin, interrompit Jeanne, vous ne quittez jamais la province.

– Aussi est-ce en province que j'ai rencontré madame de Morère. A cette époque, elle habitait l'Ariège ; j'étais substitut à Foix, et c'est en qualité de magistrat que j'ai eu affaire à la belle Catherine Jouve, comme on l'appelait.

Madame Vernier battit des mains. Cette fois il ne s'agissait plus d'un simple raconter, d'une histoire plus ou moins authentique. Non, c'était un magistrat qui avait vu, et qui savait.

– Je vous déclare, mon cher Fauré, dit-elle en riant, que vous ne sortirez pas d'ici avant de nous avoir raconté votre roman. Car c'est un roman, n'est-ce pas ?

– Mieux que cela, ma cousine, c'est un drame, et un drame d'autant plus poignant qu'il a été vécu. Vous me pardonnerez si mon récit est un peu long ; mais l'habitude des réquisitoires me condamne à être prolix : je ne sais plus être bref.

– Soyez aussi bavard que vous voudrez, pourvu que vous soyez intéressant.

– J'y tâcherai. D'abord, deux mots sur l'origine de madame de Morère : elle est créole de la Martinique. Elle perdit sa mère étant encore au berceau. Quant à son père, il mourut plus tard, fou furieux, dans une maison d'aliénés. Elle vint alors habiter Foix, chez une vieille tante. Je vous ai dit qu'à cette époque, on l'appelait la belle Catherine Jouve. En effet, je n'ai

jamais vu plus admirable créature. Malheureusement pour elle, ses parents ne lui avaient rien laissé, et les Ariégeois sont trop pratiques pour ne pas tenir à la fortune. N'ayant pas de dot, elle ne pouvait pas se marier aisément : il se présentait beaucoup d'amants, mais pas un seul époux. Peut-être aussi les goûts de luxe de Catherine effrayaient-ils les jeunes gens de son entourage. Bref, elle allait coiffer le chapeau de sa sainte patronne, lorsqu'un officier de la garnison, resté veuf avec un fils, s'éprit follement d'elle. J'ai peu connu le capitaine Sorbier ; j'ignore donc comment marchèrent les choses. D'ailleurs, le temps affaiblit mes souvenirs. Après trois mois d'une cour assidue, le capitaine fit sa demande et fut agréé. Le mariage eut lieu en grande pompe, et.

– Comment ! madame de Morère a été mariée deux fois ! s'écria Maurice. Ma parole, les Parisiens ne sont que des ignorants.

– Vous m'interrompez au moment le plus intéressant, reprit en souriant le magistrat. Je répète ma phrase : faites bien attention, monsieur, et vous aussi, ma cousine. Le mariage eut lieu en grande pompe, et. et le lendemain des noces les deux époux se séparèrent d'un commun accord.

– C'est un vaudeville que vous nous récitez là et vous nous promettiez un drame !

– Un peu de patience, le drame viendra. Vous comprenez que le tapage fut grand. A Paris, on n'eût parlé de l'aventure que pendant vingt-quatre heures ; mais, dans nos petites villes on s'ennuie à mourir. Aussi l'on fait durer les scandales plus longtemps ! On les économise pour ne pas les user d'un seul coup. Si bien que pendant six semaines on ne s'occupa que de M. et de madame Sorbier. Sans compter les commentaires grivois dont on ne se prive pas. Pensez donc ! un mari et une femme se séparant le lendemain de leur première nuit de noces. quelle aubaine !

Madame Vernier et M. Gendron ne pensaient plus à interrompre le procureur de la république. Ce fut M. Fauré qui s'arrêta pour déguster le verre de malaga placé à côté de lui sur un guéridon. Peut-être voyait-il que son récit produisait de l'effet. : avec la coquetterie des conteurs habiles, il se plaisait à se laisser désirer.

– La suite ! la suite ! mon cousin, dit madame Vernier avec impatience.

– En province, reprit-il, il est impossible de rester neutre. C'est chose commode à Paris, où il est aisé de ne pas se rencontrer : mais à Foix !... Les uns prirent parti pour le mari, pendant que les autres se prononçaient pour la femme. Naturellement tous les jeunes gens se déclarèrent pour celle-ci. La belle Catherine ne disait rien sur les motifs de cette brouille subite, mais elle poussait de petits soupirs qui accusaient terriblement le capitaine. De son côté, M. Sorbier se taisait également. Pourtant deux ou trois faits lui gardèrent l'estime de tous. Ainsi il avait donné sa démission ; son colonel, sans doute au courant du secret, courut à Paris, et la démission fut refusée ; les officiers du régiment témoignèrent à leur collègue une sympathie d'autant plus remarquée qu'on affectait de la rendre publique. Bref, l'opinion hésitait lorsque éclata un événement terrible qui épaissit encore le mystère.

– Pour le coup, c'est le drame promis ?

– Oui. Je vous ai dit que le capitaine avait eu d'un premier mariage un fils nommé Maximilien, je crois. Un matin, cet enfant, en entrant chez son père, le trouva mort dans son lit. Pendant la nuit, le capitaine s'était fait sauter la cervelle.

De nouveau M. Fauré s'arrêta. Mais ce n'était pas le compte de ses auditeurs.

– Et puis ? demandèrent en même temps madame Vernier et Maurice Gendron.

– Et puis c'est tout. Le petit garçon alla dans la famille de sa mère : madame veuve Sorbier quitta Foix, et l'on n'entendit plus parler d'elle. Moi seul peut-être sais aujourd'hui que l'ancienne Catherine Jouve est devenue madame de Morère.

– Comment ! l'histoire est finie ? Mais pas du tout, mon cousin, il nous faut l'explication du mystère. D'autant que vous reconnaissiez tout à l'heure avoir été mêlé à cette affaire et que je ne vous ai pas encore vu paraître.

– Malheureusement, ma cousine, il m'est impossible de vous en dire plus long. Un magistrat est quelquefois un confesseur. Les secrets qu'il découvre doivent rester enfouis dans sa conscience quand l'intérêt de la justice n'est pas en jeu. Contentez-vous de ce que je vous ai appris. C'est bien assez joli

déjà ! En vérité, je ne m'attendais guère à m'occuper aujourd'hui de la belle Catherine Jouve. Je vois qu'elle continue comme elle a commencé ; elle trompe son second mari, comme, sans doute, elle a trompé le premier. Et elle finit par livrer sa fille à son amant. Pouah !

Madame Vernier n'insista plus : elle connaissait son cousin. Cet homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, aux yeux clairs et froids, possédait la rigidité de conscience des magistrats du temps passé. Si M. Fauré croyait de son devoir de se taire, aucune puissance humaine ne le ferait parler. Au surplus, la Parisienne en savait assez. Grâce à l'histoire de la belle Catherine Jouve, elle allait se procurer la délicate jouissance d'un succès de salon. Ce n'est pas qu'elle eût envie de dire du mal de madame de Morère. oh ! mon Dieu, non. Mais comment eût-elle résisté au plaisir de répandre partout cette aventure qui commençait par un vaudeville et finissait par un suicide ?

– Je tombe de mon haut, reprit-elle. Quoi ! Madame de Morère est une héroïne de roman ? On apprend tous les jours, paraît-il. Enfin, c'est la journée des étonnements, car ce mariage me semble incompréhensible. On disait Catherine fort amoureuse du marquis.

– Bah ! répliqua insoucieusement Maurice, ils ont peut-être assez l'un de l'autre.

– Mon cher, répondit Jeanne, passé quarante ans une femme ne rompt jamais volontairement une ancienne liaison. Elle sait trop bien que c'est la dernière ; elle s'y attache comme le lierre au chêne.

– Dites qu'elle s'y cramponne !

– Je veux bien. Aussi ce mariage est tout à fait inexplicable, je le répète. Quel est votre avis, mon cousin ? Un magistrat philosophe tel que vous doit savoir déchiffrer l'énigme de toutes les passions humaines.

– Vous me flattez, ma chère, répondit M. Fauré, avec son sourire fin et sceptique. Je ne connais guère qu'en théorie ces passions humaines dont vous parlez, et il y a loin de la théorie à la pratique. Cependant, je me suis trouvé quelquefois en présence de situations pareilles à celle de madame de Morère, et j'ai réfléchi sur la question. Pour moi, la femme est un être fin, rusé, nerveux à l'excès, impressionnable par tempérament, confondant aisément la sensation avec le sentiment, exagéré dans le bien comme dans

le mal, jamais pondéré, capable des plus grandes fautes et des plus sublimes dévouements. Or plus je vais, plus je suis convaincu qu'il faut s'attendre à tout d'une femme quand elle est jetée dans un certain courant. Prenons le cas de madame de Morère, par exemple, puisque c'est celui qui nous occupe. Eh bien ! savons-nous comment les choses se sont passées ? Ce qui vous paraît inexplicable est, au contraire, très facile à expliquer. Elle aime son amant, et vous vous étonnez qu'elle lui donne sa fille ? Peut-être y est-elle forcée ; peut-être M. de Tandray a-t-il préparé ce mariage-là de longue main ou se sert-il de ce moyen pour détourner les soupçons de M. de Morère, qui, lents à venir, se seraient éveillés tout à coup ? Vous souriez tous les deux ? Votre sourire signifie que M. de Morère sait parfaitement à quoi s'en tenir. Soit, cherchons une explication psychologique. Dans une liaison de quinze ans, ma chère Jeanne, il entre autant d'habitude que d'amour. La belle Catherine s'est accoutumée à voir le marquis tous les jours ; bien souvent, elle a consulté son miroir et s'est dit, à mesure que les années passaient, accusant les traits de son visage ou creusant les rides de ses yeux : « Un jour il m'abandonnera, et je ne le verrai plus ! » Peu à peu, même à son insu, elle s'est pliée à l'idée d'un changement qui ne modifierait qu'à moitié l'état des choses. Certes, elle a dû s'indigner, protester, refuser d'abord ; le marquis lui a mis le marché à la main brutalement : « Consentez, ou vous ne me verrez plus ! » Et elle a consenti, et elle a été conquise de haute lutte. Elle a songé qu'en sacrifiant l'amant, elle gardait le gendre : mieux, vaut perdre la moitié que de perdre le tout ! Son amour en souffrirait, mais ses habitudes n'en pâtiraient pas. Maintenant, ne me demandez plus rien : j'ai parlé pendant une demi-heure, c'est assez pour une fois.

Quand son cousin et Maurice eurent pris congé d'elle, madame Vernier demeura toute songeuse. < Elle cherchait à analyser les paroles de M. Fauré, paroles d'un sceptique, mais d'un philosophe habile à scruter le cœur humain. Cette psychologie cruelle la frappait par sa cruauté même et par son apparente brutalité. Les raisonnements du magistrat lui paraissaient terriblement logiques. M. Fauré avec son habitude de la vie, accoutumé à étudier les dessous des passions violentes, à connaître les ressorts qui font mouvoir ce pantin qui est l'homme, devait reconstituer fidèlement ce drame

intime. Évidemment il y avait eu lutte entre cet amant et cette maîtresse : la maîtresse vaincue acceptait les conditions de l'amant vainqueur.

Mais Jeanne Vernier était trop intelligente pour ne pas regarder plus haut et plus loin. Elle pensait amèrement que toutes les personnes mises au courant de ce mariage scandaleux, – et elle-même comme les autres, – s'occupaient beaucoup de madame de Morère, et pas du tout de Diane. Celui-ci s'étonnait, celle-là s'indignait, chacun jugeant selon son caractère ou son tempérament ; mais nul ne songeait à plaindre la jeune fille. Et madame Vernier restait pensive devant les flammes mourantes de la cheminée qui se tordaient rougeâtres ; elle se disait tout bas qu'il fallait expliquer cet oubli par l'égoïsme cruel des individus. Le côté scabreux de l'aventure émoustillait tout le monde : personne ne pensait à la pauvre enfant, vendue moralement, livrée chair et âme. Qu'importait à ces gens-là que Diane de Morère fût ou non malheureuse ? Après tout, elle aimait peut-être aussi le marquis ! Si elle ne l'aimait pas, on ne cherchait pas à savoir pourquoi elle l'épousait, quelles pressions elle subissait, quelles contraintes elle supportait. Il est bien plus intéressant de ne voir dans les choses que leur côté scandaleux : c'est si fatigant de plaindre les autres ! A part madame Kersaint et peut-être M. Fauré, madame Vernier s'avouait que tous ses amis, ce jour-là, n'avaient été que des égoïstes, en effet. Pour ne pas être personnel, il faut être très bon ou avoir beaucoup souffert.

II

Jeanne disait vrai : jamais, mieux que mademoiselle de Morère, femme ne mérita ce nom charmant de Diane. La jeune fille ressemblait à une statue de la Chasteté. Petite, mais d'une élégance rare et d'une exquise finesse de formes ; modelée comme une vierge de la sculpture antique, avec des mains et des pieds incomparablement beaux ; très brune, comme une fille de Velasquez, de ce brun éclatant qui devient bleu sous le jeu capricieux des lumières, elle frappait à première vue, et l'attention ne se détournait plus d'elle après s'y être fixée. Elle tenait de sa mère ce magnifique teint des créoles d'une pâleur mate éblouissante. Pâleur que ni lesveilles, ni la fatigue, ni la chaleur n'altèrent jamais : une nacre perlée, un étincellement de jeunesse et de fraîcheur. Les yeux, noirs, brillants, profonds, regardaient bien en face. On aurait dit des yeux d'Indienne, à les voir à demi noyés, avec une sereine expression de fierté calme. L'ensemble était bien celui de Diane, la Diane élancée des poètes grecs, la rêveuse d'idéal, l'amante passionnée des hautes cimes et des horizons lointains.

Mademoiselle de Morère avait dix-neuf ans ; elle n'habitait dans sa famille que depuis dix-huit mois. Sa mère ne s'était jamais occupée d'elle. Aussi loin qu'elle reportait son souvenir, elle se trouvait seule laissée dans l'abandon. Jusqu'à huit ans, elle vivait en Bretagne, aux environs de Nantes, chez des parents pauvres pour qui sa présence devenait une petite fortune. Ce fut l'époque heureuse de son existence. Elle se revit souvent depuis lors, par la pensée fidèle de son cœur, libre, insouciante, courant les champs, errant sur les falaises, avec un jeune garçon du voisinage devenu son ami. Le temps coulait. Un jour, une femme de chambre venait la chercher, – sa mère ne se dérangeait pas pour si peu de chose, – et elle

passait quinze jours dans sa famille, absolument perdue dans le tourbillon des visites, des fêtes, des dîners qui se succédaient à l'hôtel de Morère.

>

Les enfants observent beaucoup sans qu'on s'en doute ou qu'on s'en aperçoive. Diane se souvenait fort bien que, pendant ces quinze jours, sa mère ne l'avait embrassée que deux fois : à l'arrivée et au départ. Elle se rappelait aussi deux figures qui la frappaient : M. de Morère, son beau-père, et dont elle portait le nom, lui disait-on, parce qu'il l'avait adoptée : un homme de taille moyenne, silencieux, glacial d'aspect, avec ses cheveux gris de bonne heure. Il avait le visage pâle, des yeux froids, interrogateurs, animés parfois d'une flamme vive, éteinte presque aussitôt. Il lui témoignait d'abord une certaine affection, mais malgré elle, Diane ne pouvait s'accoutumer à lui. Il lui inspirait une sorte de terreur vague, inconsciente, qu'elle ne raisonnait pas, terreur aussi vivante chez la jeune fille que chez l'enfant. Elle préférait beaucoup le marquis de Tandrav, qui venait souvent chez sa mère. Il parlait au moins, ce qui faisait ressortir davantage l'éternel silence de M. de Morère : il était gai, riait et jouait quelquefois avec « la bambine, » comme il l'appelait. Et puis, il plaisait par sa beauté mâle, par son esprit en éveil, toujours alerte et vif, par l'élégance innée de ses manières et de sa taille élancée.

Au bout de ces quinze jours, on la confiait à la même femme de chambre, et Diane s'en allait dans son nouvel exil : un couvent triste et glacé de province, où elle restait plus de neuf ans. Pendant ces neuf ans, elle vit sa mère cinq fois, car elle ne vint dans sa famille qu'à cinq reprises différentes. Elle usait ses vacances avec les religieuses, dont la rudesse austère l'intimidait. Sans la tendresse de son amie Anne-Marie, elle serait morte de chagrin. Seul, M. de Morère la visita plusieurs fois, mais seulement pendant la première et la seconde année. Ensuite, il ne reparut plus. Sans doute il se lassait d'être reçu par une enfant, muette, terrifiée, et pour qui son départ était une délivrance.

Enfin, dix-huit mois auparavant, la supérieure du couvent, qui l'aimait peu à cause de sa piété trop calme, lui annonçait qu'une sœur converse allait la conduire à Paris. Diane quitta le couvent avec joie ; Anne-Marie seule aurait pu le lui faire regretter, et elle était partie, elle aussi, depuis six

semaines, pour épouser M. Kersaint. Elle retrouva l'hôtel de Morère tel qu'il était neuf ans auparavant : sa mère et son beau-père avaient vieilli, voilà tout. On la reçut mal : lui, avec sa froideur habituelle ; elle, avec une sécheresse mêlée de dépit. La mère en voulait à sa fille de sa jeunesse triomphante et de son éblouissante beauté. Diane remarqua que tous les deux l'examinaient longuement, mais d'une façon différente. Elle s'aperçut aussi que le marquis de Tandray devenait beaucoup plus rare. Il avait également vieilli, mais ses quarante ans le laissaient toujours beau et distingué.

Pendant les dix-huit mois qui s'écoulèrent depuis, Diane prit l'habitude d'observer et de se taire. Elle avait peu parlé chez madame Vernier : sans la présence d'Anne-Marie elle n'eût point parlé du tout.

En sortant de chez Jeanne, madame de Morère et sa fille montèrent dans leur coupé et rentrèrent à l'hôtel sans échanger une parole, selon leur coutume. Au logis seulement, Catherine dit :

– Madame Kersaint ne vous a-t-elle pas annoncé qu'elle viendrait dîner ce soir ?

– Oui, en effet.

Et ce fut tout. Diane se réfugia dans sa petite chambre, fraîche et virginale comme elle, pendant que sa mère regagnait son appartement. La belle Catherine se sentait affreusement lasse. Elle s'étendit sur une chaise longue et resta là, dans ce boudoir obscur, sans lumières, ne s'apercevant pas que la nuit grandissait dans le jardin de l'hôtel. Les seules ombres qu'elle vît étaient celles de sa pensée. Elle avait consommé le sacrifice. Le lendemain, tout Paris saurait qu'on l'abandonnait et que son amant devenait son gendre. C'était Diane qui le lui volait, et un frisson de colère l'agitait. Les heures coulaient sans qu'elle les comptât quand sa femme de chambre entra, apportant une de ces lampes anciennes, à la mode depuis quelques années : une lueur douce éclaira la pièce. Étrange boudoir qui faisait douter si l'on se trouvait chez une dévote ou chez une mondaine. A la muraille, un grand crucifix d'ivoire, et sur les pieds du Sauveur, un chapelet de Lourdes en bois jaune grossièrement taillé et dont les grains s'attachaient les uns aux autres par des fils de laiton ; en face, une belle gravure avant la lettre représentant la voluptueuse Antiope du Corrège, nue sur la mousse, et

surprise en son sommeil par le Faune aux yeux luisants. Les murs étaient épais, capitonnés ; les meubles profonds et moelleux ; de larges coussins s'épalaient sur les tapis de haute lice ; une petite bibliothèque en chêne sculpté, à rayons ouverts, contenait, les uns à côté des autres et faisant bon ménage ensemble, l'Imitation de *Jésus-Christ* et les *Contes de la reine de Navarre*, *Boccace* près des *Confessions de saint Augustin*, pendant que l'*Introduction à la vie dévote*, dans un cartonnage de quinze sous, frôlait les quatre volumes des *Liaisons dangereuses*, enchâssés dans une fine reliure en maroquin gris, à coins d'argent. Dans l'air flottait, insaisissable, un parfum doux et séduisant, imprégné dans les meubles, les capitonnages et les tentures. Ce contraste expliquait tout le caractère de cette femme : dévote et corrompue, superstitieuse et sensuelle, absolument dénuée de sens moral et craignant des châtiments futurs.

., Catherine se replongeait dans ses pensées pleines de fiel et d'amertume. Tous les souvenirs de son passé d'amour s'épandaient à travers ce boudoir : et il fallait rompre à jamais avec cet amour-là ! De nouveau, la camériste parut et demanda si madame pouvait recevoir M. le marquis de Tandray. Lui !.. Catherine se leva, et, rapidement, d'une voix brève :

– Oui, dit-elle. Allez prier M. le marquis de m'attendre, et revenez m'habiller.

Pendant ce temps. Catherine s'accoudait à la cheminée et se regardait longuement dans la glace. Elle examinait sa figure, jolie, malgré son âge ; le temps y marquait à peine sa trace par quelques rides au coin des yeux et une fine couperose sur les joues. La taille gardait sa sveltesse harmonieuse d'autrefois, la gorge ses splendeurs pleines de fermeté. Un sourire amer plissa les lèvres de madame de Morère :

– Je suis encore belle, pourtant ! murmura-t-elle les yeux fixés sur ce miroir, où se contemplait naguère la maîtresse victorieuse et qui reflétait maintenant le pâle fantôme de la maîtresse vaincue.

La camériste rentra, et Catherine s'habilla vite, revêtant une robe de satin noir à longue traîne, qui moulait ses formes superbes et faisait ressortir la pâleur nacrée de son teint. Elle jeta un voile de poudre de riz sur ses joues, et, lentement, comme si elle s'écoutait parler ;

– Introduisez M. de Tandray, dit-elle.

Elle restait debout, appuyée à la cheminée, immobile, l'œil fixe. Conservait-elle donc un dernier espoir et voulait-elle en effet jouer une partie suprême ? Le marquis parut, souriant, superbe, impudent.

– Vous allez bien, chère madame ? dit-il de sa voix un peu grasseyante.

– Pourquoi ne m'appellez-vous pas Catherine, puisque nous sommes seuls ?

Il eut un geste d'ennui, comme un homme qui se voit menacé d'une scène et qui regrette de s'y être exposé. Elle eut peur qu'il ne restât pas ; elle redevint souple, humble, presque suppliante.

– J'ai fait ce que vous vouliez, Fabien, reprit-elle ; j'ai rendu plusieurs visites aujourd'hui et, partout, j'ai annoncé votre mariage avec Diane. puisque j'y ai consenti. puisque vous y êtes décidé. Car vous êtes bien décidé, n'est-ce pas ?

Il sourit, s'avança vers elle et lui baisa la main d'une façon singulière, baiser à demi tendre comme celui d'un amant, à demi galant comme celui d'un ami.

– Je vous ai tant aimée, Fabien, et. (elle baissa la voix) je vous aime tant !

Il reprit posément, lentement, avec l'air résigné d'un homme qui répète une chose pour la vingtième fois :

– Et moi aussi, je vous ai beaucoup aimée, Catherine. Je vous serai toujours reconnaissant des années de bonheur que vous m'avez données. Mais tout doit finir, et vous savez mieux que personne. vous savez, seule, ce que j'ai recherché dans cette alliance.

Il lui prit la main, la força de s'asseoir auprès de lui, et, très doucement :

– Est-ce par amour que je désire ce mariage, ma chère Catherine ? Nullement. Je n'aime point Diane, vous ne l'ignorez pas. Quand un homme a eu le bonheur de rencontrer dans sa vie une femme telle que vous, sa passion peut décroître à une heure donnée, parce que, hélas rien n'est éternel, mais son cœur est à jamais éteint. Non, c'est un mariage de convenance, pas autre chose. Nous ne sommes plus jeunes, tous les deux, permettez-moi de vous le dire : vous avez quarante-cinq ans, moi quarante. Nous avons passé l'âge des folies ; ce qui doit subsister entre vous et moi,

c'est un sentiment durable, profond, si bien que nous soyons sûrs de pouvoir toujours compter l'un sur l'autre.

Il parlait avec onction, mettant un accent amoureux dans ces paroles amicales, essayant de bercer la douleur de Catherine, d'étendre un baume sur sa plaie.

– Vous me connaissez, reprit-il ; je suis un homme d'intérieur. J'arrive à l'âge où il faut un foyer, une famille, et c'est précisément là que je vous ai donné une preuve de tendresse en désirant épouser votre fille. Avec mon nom et ma fortune, je pouvais aisément me marier. Mais notre liaison a été connue de tous. Ma future famille aurait évidemment exigé que toutes relations cessassent entre vous et moi. Pas un instant je n'ai voulu accepter cette idée odieuse. C'eût été de ma part une lâcheté et une ingratitude. Plus même, je n'en aurais pas eu le courage. Ne plus vous voir, vous, mon amie la meilleure et la confidente de toutes mes pensées ! Séparer ma vie d'avec la vôtre, au point que vous devinssiez une étrangère pour moi de même que je serais un étranger pour vous ! Mieux valait chercher à concilier nos tendresses communes avec les lois du monde où nous vivons, avec mon secret désir de me créer un intérieur, – je vais plus loin, – avec votre désir à vous-même de rentrer dans une existence régulière.

Catherine eut un mouvement brusque ; le marquis feignit de ne pas s'en apercevoir. Il continua sur ce même ton tranquille et tendre, jouant jusqu'au bout son audacieuse comédie, débitant ses petites infamies comme des maximes de morale bourgeoise.

– Vous êtes la plus honnête femme que je connaisse, dit-il gravement. J'ai bien vite deviné, mon amie, le combat qui se livre chez vous, entre vos idées religieuses d'autrefois et votre passion d'aujourd'hui. Je n'ai eu qu'à jeter les yeux sur les livres de votre bibliothèque. La première fois que le révérend père Brémond est entré ici, j'ai compris que je n'étais plus seul dans votre cœur.

Il se rapprochait d'elle tout doucement, accentuant la langueur de ses paroles :

– Ah ! j'ai beaucoup souffert, Catherine, lorsque j'ai vu qu'il me fallait prendre un parti. J'ai vite écarté l'idée d'un mariage étranger qui m'éloignait de vous. C'est alors que j'ai résolu d'épouser Diane. Certes elle

est belle, mais d'une beauté froide qui ne me plaît guère et qu'on ne peut pas admirer à côté de la vôtre. Ah ! vous nuisez bien à votre fille, mon amie ! Puis je l'ai connue enfant, et elle restera toujours une enfant pour moi. Enfin, rien ne nous séparera plus ; nous mènerons la vie la plus charmante qu'on puisse rêver ; car nous ne nous quitterons jamais, n'est-ce pas, et nous nous verrons toujours ?

Sans doute M. de Tandray avait réfléchi longtemps au rôle qu'il jouait. Jamais comédien n'eut des inflexions de voix plus habiles, des gestes plus calculés que cet homme. Peu lui importait vraiment de guérir la blessure faite au cœur et à la vanité de Catherine ; il se contentait de l'endormir lentement afin d'éviter jusqu'au mariage au moins un éclat qui eût bouleversé ses projets. Un observateur tel que M. Fauré, par exemple, eût remarqué le soin qu'il mettait à ménager, pour l'instant, ce cœur et cette vanité. Il se vieillissait, il se disait fatigué de la vie, même blasé, pour que madame de Morère ne crût pas une minute qu'un nouvel amour existait en lui. Et tous ces mensonges devaient porter, car il les lui répétait pour la vingtième fois peut-être. Puis où serait la morale humaine si les coquins n'en arrivaient pas à se tromper les uns les autres ?

– Madame Rochez est au salon, dit la femme de chambre en entr'ouvrant discrètement la porte du boudoir.

Catherine jeta les yeux sur le cartel du vieux style appendu à la muraille ; il marquait sept heures. Madame de Morère prit le bras du marquis et se dirigea vers le salon afin de recevoir ses convives : de même que madame Rochez, ils ne tarderaient point à paraître.

– J'avais peur que vous ne vinssiez pas, dit Catherine en embrassant son amie. Ma lettre a dû vous arriver ce matin seulement ?

– Par bonheur, je ne dînais nulle part, puis je me serais rendue libre si je ne l'avais pas été. Ce n'est pas la peine d'être veuve si l'on n'agit pas selon son caprice. Or mon caprice est toujours de venir chez vous.

Henriette Rochez porte son veuvage très orné. Après avoir eu le bonheur de l'épouser, son mari, le plus galant homme du monde, a pris le parti de mourir ! C'est le seul moyen qu'il ait trouvé de ne pas vivre avec sa femme : un monstre charmant, mais un monstre. Grande, très mince, jolie, grâce à des traits d'une pureté exquise, Henriette est la créature la plus

naïvement, mais la plus absolument méchante qu'on puisse voir. Elle a pour spécialité de dire du mal de tout le monde, de ses parents, de ses amies et d'elle-même. Pas une fierté qu'elle ne cherche à flétrir, pas un honneur qu'elle ne tente de souiller. Pourquoi cet acharnement contre les autres ? « Parce qu'elle est trop diaphane ! » affirmait un homme d'esprit. Et il ajoutait : « Avec les deux bras d'Henriette, on en ferait un maigre ! » Elle déguisait sous un rire éternellement poétique sa méchanceté et sa rage froide qui ne s'exhalait que par éclairs. On lui a prêté des amants. Mais généralement les mieux épris s'éloignent d'elle à une heure donnée. Elle rit d'un rire qui fait mal : c'est une espèce de sifflement de vipère qui précède et suit généralement chacune des petites calomnies que sa lèvre rose débite dans un sourire.

Deux femmes aussi perverses devaient se plaire tout naturellement malgré leur différence d'âge : madame Rochez avait vingt-sept ans. Henriette et Catherine étaient donc fort liées. Une sorte de pacte tacite existait entre elles : elles se prêtaient assistance et se défendaient mutuellement. Mais Henriette, possédée du démon de mal dire, manquait souvent au traité.

Deux ou trois intimes de la maison parurent encore les uns après les autres, suivis bientôt de madame Kersaint, qui chercha aussitôt Diane des yeux ; comme si la jeune fille eût deviné la présence de son amie, elle ne tarda pas à arriver, elle aussi. Quant à M. de Morère, on ne le prévenait, de coutume, qu'au moment de se mettre à table : il entra juste au moment où le valet de pied ouvrait à deux battants la porte du salon pour annoncer que « madame était servie. » Il offrit silencieusement son bras à madame Kersaint, pendant que Catherine, appuyée à celui de M. de Tandray, restait en arrière.

Le commencement d'un dîner est presque toujours froid, soit que la communauté de magnétisme ne se soit pas encore établie entre les convives, soit que ceux-ci songent à briller par leur fourchette avant de briller par leur esprit. Mais, à l'hôtel de Morère, c'était plus froid que partout ailleurs. Tant que la douce quiétude, amenée par des mets exquis et des vins de premier ordre, ne déliait pas les langues, on restait sous l'impression glaciale causée par la présence de M. de Morère. Il se tenait, au milieu de la table, en face

de Catherine, qu'il n'appelait jamais que « madame. » Il mangeait peu, ne buvait que de l'eau, et ne parlait jamais, excepté pour répondre quelques mots à ses voisins. Quand un de ses hôtes lui adressait la parole, M. de Morère répliquait par des phrases brèves, ou par un signe de tête. On le disait très occupé de ses travaux de tous genres, surtout de ses études géographiques. Il était l'un des plus assidus aux réunions de la société célèbre qui compte, parmi ses membres, les plus illustres géographes et voyageurs du monde. Souvent il s'y départait de son mutisme accoutumé et prononçait un discours net, précis et substantiel. Le monde le traitait de braque et d'original, ce qui l'aidait à excuser Catherine et lui épargnait la peine d'étudier plus avant ce caractère concentré. Nul ne remarquait la douceur rayonnante qu'avaient, par moments, les yeux froids de cet homme et l'expression de sereine bonté, que prenaient soudain ses lèvres fermées : il est vrai que ce rayonnement de douceur durait peu, que cette sérénité de bonté s'effaçait bien vite. Tel un éclat de soleil luisant dans un paysage d'automne et qu'a bientôt chassé la tristesse d'un ciel gris.

Cependant, peu à peu, la conversation s'animait. Henriette étant là, on ne pouvait manquer de médire souvent et de calomnier beaucoup. En une demi-heure, on effleura tous les scandales, on étala toutes les hontes, on fouilla toutes les plaies, mais discrètement, et comme il convenait en présence d'une jeune fille : les uns et les autres ne voyaient guère dans la pourriture du monde parisien qu'un prétexte à mots d'esprit ou à comparaisons grivoises. Seules, Anne-Marie et Diane ne disaient rien ; quant à M. de Morère, le regard perdu dans le vide, il semblait aussi loin de chez lui que s'il eût été au Kamtchatka. Un jeune homme, tiré à quatre épingles, frais comme la devanture d'un chemisier du boulevard, eut cependant le mérite de l'enlever à ses rêves et d'arracher de lui quelques paroles.

– J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, dit-il. Qui de vous se rappelle l'aventure de Maximilien Danglars, qui fit tant de bruit dans la presse le mois dernier ?

A ce nom, M. de Morère tourna vivement la tête vers le jeune homme qui le prononçait ; évidemment le géographe s'étonnait qu'une tête vide comme

celle de ce Louis Maréchal pût connaître Maximilien Danglars. Celui-ci devina sans doute la pensée de M. de Morère, car il ajouta en riant :

– J’étais bien sûr de ramener notre amphytrion sur la terre en parlant de Max, comme nous l’appelions au lycée. Quant à vous, mesdames et messieurs, vous avez déjà oublié l’aventure dont je parle. C’est l’histoire de ce voyageur intrépide qui a été seul à Tombouctou, la ville mystérieuse. Au retour, il a livré un grand combat à coups de fusil pour délivrer une petite Arabe qu’on emmenait en esclavage.

– C’est un héros, répliqua M. de Morère.

Il dit ces quatre mots d’une voix si vibrante, d’un accent si chaud, que Diane, qui, observant beaucoup, se taisait, le regarda stupéfaite.

– Il paraît que vous comptez recevoir le grand voyageur d’une façon pompeuse ? poursuivit Louis Maréchal en s’adressant toujours à M. de Morère.

Celui-ci eut un signe de tête affirmatif.

– Oh ! acheva le jeune homme, la société de géographie lui réserve, dit-on, une réception comparable à celle de Nordenskiöld. Le président de la république et un couple de ministres viendront. Max a été décoré il y a deux ans ; on le nommera officier, et on lui ouvrira l’Institut. Je ne l’envie point, parce que c’est un garçon de cœur que nous aimons beaucoup. Le voilà illustre ! C’est beau la gloire, .. oui, mais. c’est bien fatigant à gagner !

On se mit à rire ; la conversation changea. On parla courses, pendant que M. de Morère rentrait dans son rêve et que Diane se demandait tout bas quel pouvait bien être ce jeune homme dont les actions fondaient la glace de son beau-père- Quant à madame Kersaint, revenue seulement la veille de Nice, inopinément mise au courant du mariage inattendu de son amie, elle observait tour à tour Diane, Catherine et le marquis. Elle remarqua que M. de Tandrav, contre sa coutume, était placé, non à côté de sa fiancée, mais de sa future belle-mère ; enfin qu’il affectait de négliger Diane. Et cependant, lorsque le marquis regardait par hasard la jeune fille, une lueur flambait dans ses yeux, comme si un flot de passion montait à son cœur. Mais l’éclair s’éteignait vite, et M. de Tandrav redevenait indifférent en apparence.

Le dîner s'achevait.. On rentrait au salon, quand Anne-Marie se pencha vers Diane et lui dit tout bas :

– Emmène-moi dans ta chambre ; il faut que je te parle.

Presque aussitôt, mademoiselle de Morère souleva une tenture, et, faisant signe à madame Kersaint, elles disparurent ; puis, arrivées dans la petite chambre :

– Je suis bien heureuse que tu m'aies enlevée, s'écria Diane en se jetant au cou de son amie. J'ai tant de choses à te dire !

– Et moi donc ! Assieds-toi là, en face de moi. Depuis combien de temps ton mariage avec M. de Tandray est-il décidé ?

– Depuis huit jours.

– Pourquoi ne m'en avais-tu point parlé, naguère, avant mon départ pour Nice ?

– Parce qu'il n'en était pas encore question.

– Bien ; mais depuis huit jours, pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

– Ma mère m'a fait appeler un matin ; elle m'a dit que M. de Tandray sollicitait ma main et qu'elle désirait connaître ma réponse, attendu que j'étais absolument libre de mon choix. J'ai demandé à réfléchir jusqu'au soir, et, le soir, j'ai déclaré que je consentais à épouser M. de Tandray. Tu allais revenir, j'ai jugé inutile de t'écrire.

Anne-Marie semblait fort embarrassée. Évidemment, elle se sentait dans une situation gênante, mais, guidée par sa conscience, elle ne voulait pas fuir l'explication qu'elle provoquait. Elle reprit, en affectant une grande tranquillité :

– Ta mère n'a soulevé aucune observation ?

– Aucune. Tu sais que nous ne causons jamais bien longuement ensemble. Puis, ce soir-là, ma mère avait une migraine si forte, que son boudoir était resté sans lumière. D'ailleurs elle me renvoya tout de suite.

Anne-Marie éprouvait une pitié profonde. Comme elle plaignait cette malheureuse enfant !

– Alors, reprit-elle, tu aimes M. de Tandray ?

Un sourire navré plissait les lèvres de la jeune fille.

– Non, dit-elle.

Anne-Marie jeta ce cri :

– Tu ne l’aimes pas et tu l’épouses !

Et comme Diane baissait la tête, madame Kersaint lui prit les mains, et ardemment :

– Puisqu’il en est ainsi, tout peut être sauvé. Tu ne l’épouseras pas, c’est bien simple. Tu diras que tu as changé d’avis, que tu as réfléchi au dernier moment. Il est impossible que tu épouses le marquis !

Diane la regarda une minute avec des yeux où remuait une pensée profonde. Elle dit, très simplement :

– Pourquoi ?

Madame Kersaint était de plus en plus gênée. Elle répliqua, après un silence :

– Parce que. lorsqu’on est jeune, jolie et riche comme toi. ou on ne se marie pas, ou on se marie avec un homme qu’on aime.

Le même sourire navré revint sur les lèvres de la jeune fille :

– As-tu quelque chose à reprocher au marquis de Tandray ? demanda-t-elle.

– Moi !

– Oui, toi.

Madame Kersaint rougit un peu.

– Que veux-tu que j’aie à lui reprocher ?

– Alors, quand tu dis qu’il est impossible que je l’épouse, il n’est pas question d’un fait que j’ignorerais et qui serait de nature à me détourner – de lui ?

Anne-Marie frissonna. Est-ce que Diane aurait un soupçon ? Mais non, c’était impossible : la vierge ne se doutait de rien. Comment l’idée du mal viendrait-elle à celle qui ignore le mal ?

– Je sais seulement, dit-elle, que c’est un homme de plaisir, très mondain, joueur enragé, et que, par conséquent, tu ne seras pas heureuse avec lui.

– Je me doute bien que je ne serai pas heureuse, mais j’y suis accoutumée. Tout ce que je désire, c’est de ne pas être malheureuse avec lui, – et je crois qu’il en sera ainsi. C’est un galant homme, d’abord. Car c’est un galant homme, n’est-ce pas ? et je ne vois pas quel reproche grave on peut lui adresser. Si je ne l’aime pas d’amour, du moins il m’inspire une certaine amitié. Je le connais depuis mon enfance. Jadis, quand nul ne

s'occupait de moi, il me témoignait assez d'affection pour que je lui en aie été reconnaissante plus tard. Enfin je suis sûre qu'il ne contrariera en rien mes goûts, et que j'aurai la vie que je désire.

– Pourquoi en es-tu sûre ?

– Parce qu'il m'aime passionnément.

– C'est vrai, murmura madame Kersaint, il t'aime passionnément ; je m'en suis aperçue pendant le dîner.

– Alors, tu t'es aperçue aussi, sans doute, qu'il évitait de me témoigner ouvertement cet amour ? Je t'avoue que je lui en sais gré.

Anne-Marie se leva pour cacher la rougeur qui montait à son front. Elle fit quelques pas à travers la chambre ; puis, revenant à Diane, elle reprit avec violence :

– Eh bien non. Toutes ces raisons que tu me donnes ne sont pas des raisons. Une fille telle que toi n'épouse pas un homme uniquement parce que cet homme l'aime et qu'elle a de l'amitié pour lui ! On ne se marie pas pour ne pas être malheureuse : on se marie pour être heureuse, et je veux que tu le sois, car tu mérites de l'être. Je t'en supplie encore, reviens sur ta décision, renonce à ce parti ; fais ce que tu voudras, mais n'épouse pas le marquis de Tandray.

Les yeux de Diane flamboyaient :

– Écoute, Anne-Marie, tu me forces à te dire des choses que je n'ai jamais dites à personne. Tu ne connais pas tout ce que ma vie a d'affreux. Ma mère ne m'aime pas, et, – c'est terrible de l'avouer, – je n'aime pas ma mère. Excepté toi et un jeune garçon que j'ai connu en Bretagne quand j'étais toute petite, personne ne m'a jamais témoigné de tendresse. Mon existence ressemble à une grande steppe déserte : va, c'est à peine si quelques fleurs y ont poussé ! J'ai tout tenté pour que ma mère pût m'aimer ; je me suis heurtée à je ne sais quel mur de glace. Et je l'aurais tant chérie, moi, si elle avait voulu ! Enfin, je me consolais avec l'espoir de me créer une famille plus tard. Tous les enfants que je voyais avaient un père, une mère, des frères ou des sœurs ; ils ne se préoccupaient pas de l'avenir puisqu'ils avaient le présent. Moi, au contraire, il me fallait rêver au bonheur que j'aurais pour ne point souffrir du bonheur que je n'avais pas. Puis, je suis rentrée ici, j'ai vu, j'ai observé.

Elle s'arrêta : une sourde émotion la poignait.

– Je vis dans une atmosphère de glace. Ma mère me hait, te dis-je Pourquoi ? J'ai longtemps cherché. Peut-être en souvenir de mon père ; car tu sais, ou tu ne sais pas, que M. de Morère est seulement mon beau-père, et que si je porte son nom, c'est par une complaisance légale que l'on n'a pas daigné m'expliquer. Et, à côté de cette première haine, j'en devine une seconde : celle que ma mère et son mari ont l'un pour l'autre. Je sens qu'il y a autour de moi des choses qui ne devraient pas être ; je sens qu'on nous regarde, au théâtre et au bal, avec cette curiosité particulière qui s'attache aux gens dont on parle. Je suis sûre qu'il existe de cruelles fautes dans la vie de l'un des êtres qui me touchent. Non pas dans celle de ma mère, grand Dieu Elle est froide, hautaine, mais sans tache : sa piété l'a préservée de tout. Mais, mon père ! ce père, déjà mort quand je suis née, peut-être a-t-il commis* un crime dont je porte le poids Bref, l'aversion qu'on me témoigne en cette maison me pèse comme des haillons que je jette loin de moi !.. J'en veux sortir !.. Attendre l'amour ? Je n'aime aucun de ceux que j'ai rencontrés, et j'ai hâte d'en finir avec une existence qui me tue !. Le marquis s'est présenté ; il a été bon pour moi quand j'étais enfant ; il m'aime, et je suis si peu blasée sur la tendresse des autres que cela me touche profondément. Tu reconnais comme moi que c'est un galant homme. Eh bien ! je l'épouse, et il me conduira loin d'ici, et il m'emmènera, et ma vie sera libre et honorée ! J'aurai des enfants, si je n'ai pas eu de mère, et je les chérirai doublement, pour moi qu'on n'aura pas aimée, et pour eux qui mériteront de l'être.

Elle parlait avec une ardeur, avec une violence qui coloraient son visage pâle. Ses yeux étincelaient.

– Si tu savais, Anne-Marie, acheva-t-elle, comme j'ai hâte de m'en aller, hâte de fuir cet hôtel où tout m'est étranger : les cœurs, les habitudes, les murailles elles-mêmes ! Attendre que j'aime quelqu'un ? Mais s'il ne m'aime pas, celui-là que je choisirais ? Non, le marquis est libre, il est sincèrement épris de moi : je l'accepte. Va, j'en suis à me dire que le bonheur consiste moins à être heureuse qu'à ne pas souffrir, et qu'on n'est plus à plaindre du moment qu'on a le repos. Voilà ma philosophie. Elle est cruelle. et j'ai dix-neuf ans !

Rien ne peut rendre l'amertume que Diane mit en ces dernières paroles. Tout ce qu'elle avait souffert s'épanchait à la fin. Comme il fallait qu'elle eût été martyrisée pour en arriver à une aussi dure conclusion ! Anne-Marie sentit qu'elle n'avait plus rien à ajouter. Pour empêcher ce maiage, elle aurait dû crier à la jeune fille : « Cet homme est l'amant de ta mère ! » En avait-elle le droit et n'eût-elle pas commis un crime en agissant ainsi ? Diane n'avait déjà que trop de soupçons, soupçons que sa prescience de femme faisait naître, mais que son ignorance de vierge l'empêchait de préciser. Madame Kersaint poussa un profond soupir, embrassa Diane et se tut.

– Maintenant, dit-elle, rentrons au salon, où notre absence pourrait être remarquée. A propos, veux-tu te promener avec moi, demain ?

– Oui ; où cela ?

– Tu verras. Je t'emmènerai à la campagne, et la campagne est charmante par ces premiers jours de printemps.

– Tant mieux ! quand je suis avec toi, j'oublie.

– Tu ne viens pas au salon ? acheva-t-elle, en voyant que son amie ne la suivait pas.

– Non ; tu m'excuseras en disant que je suis fatiguée. Oh ! ne crains rien, on ne s'étonnera pas ; je suis une sauvage, moi. Tout le monde le sait.

Madame Kersaint sortit. Diane demeurerait seule, immobile, enfoncée en ses réflexions amères. Elle pensait à la conversation qui venait d'avoir lieu et ne se repentait pas d'avoir soulagé son cœur. C'était vrai : que pouvait-elle faire, sinon épouser le marquis ? Entrer au couvent ? Elle y songeait souvent ; mais elle était croyante, non dévote ; sa raison droite la portait à douter de bien des choses. Elle eût menti au Dieu qu'elle adorait dans son cœur en servant les dieux que les hommes ont inventés.

Le lendemain, Anne-Marie vint la prendre de bonne heure.

– J'enlève votre fille, dit madame Kersaint à Catherine, et je vous préviens que je la garde toute la journée.

Madame de Morère ne se plaignait jamais de ne point voir Diane. Elle ne souleva aucune opposition, et les jeunes femmes disparurent comme deux oiselets effarouchés qui s'envolent. La victoria de madame Kersaint attendait devant l'hôtel ; elles s'enveloppèrent de fourrures, et les chevaux

partirent au grand trot. Diane ne savait pas où son amie la conduisait ; elle se laissait aller, grisée par la volupté de la vitesse. Bientôt, elles eurent franchi l'avenue du bois de Boulogne ; autour d'elles montaient des senteurs printanières, des parfums de bois mouilles, ces caresses de la terre qu'avril envoie dans les baisers de la brise. Un joyeux soleil riait sous les feuillées bleuâtres, étalant ses plaques dorées sur les mousses nouvelles. La nature revêtait son manteau d'azur et d'émeraude pour se fiancer au printemps qui naissait. L'air, encore vif, mais déjà fleurant bon, fouettait doucement le visage des deux amies qui fermaient les yeux, s'abandonnant à leurs rêves.

Quand la victoria arriva le long de la Seine, Anne-Marie étendit la main et joyusement :

– Vois donc comme c'est joli ! dit-elle.

Et, en effet, ce paysage que tous les Parisiens connaissent, prenait, ce matin-là, un aspect ravissant. La Seine était bleue et verte, selon les caprices de la lumière ; des poules d'eau caquetaient et voletaient dans les longues herbes jaunâtres qui bordent la berge. Un remorqueur traînait, en suant et en soufflant, un lourd chaland où se tenait debout un marinier au visage bruni ; plus loin, les villas s'étagaient les unes au-dessus des autres. Il n'était pas jusqu'à ces maisonnettes ridicules qu'affectionne le bourgeois parisien, où une boule d'acier trône au milieu d'un jardin poussif, qui, vues à distance, n'eussent un air coquet et déluré.

– Maintenant, m'apprendras-tu où nous allons ? demanda Diane en souriant.

– Nous allons d'abord déjeuner.

– Et où cela, mon Dieu ?

– A Chatou, chez un traiteur campagnard. C'est très peu comme il faut, mais cela nous amusera. J'y ai dîné l'été dernier, en cachette, avec mon mari. Oh ! ne crains rien. Un jour de semaine, il n'y aura personne, et nous serons seules. Une petite débauche à nous deux : est-ce que cela n'est pas charmant ?

Anne-Marie riait comme une folle à cette idée que deux Parisiennes élégantes et fines déjeuneraient chez un traiteur. Bientôt les sabots durs des

chevaux claquèrent sur le pavé de Chatou, et la victoria s'arrêta devant une hôtellerie, au bord du fleuve.

Anne-Marie ordonna au valet de pied d'apporter le panier de provisions caché dans le coffre de la voiture ; elle se méfiait de l'insuffisance du repas. Les deux femmes s'engagèrent dans l'escalier étroit qui conduisait au premier étage, toutes deux gaies, même Diane, que cette promenade au grand air arrachait à ses tristesses. Elles semblaient plus jolies que jamais avec leur teint avivé par la course, avec la joyeuseté de leurs yeux brillants.

On les introduisit dans un fameux cabinet vert ; madame Kersaint fut un peu décontenancée. Deux étrangers déjeunaient frugalement devant une petite table. Mais, après les avoir examinés tous les deux, elle se rassura, en reconnaissant des gens comme il faut. L'un, âgé d'une soixantaine d'années, magnifique vieillard de haute taille, portait fièrement une tête couverte de cheveux blancs comme la neige. C'était un homme de race ; ses vêtements noirs, d'une coupe sévère, ses yeux noirs empreints d'une gravité douce, ses gestes rares et sobres, indiquaient une vie calme, de même qu'à son allure générale, on distinguait aisément en lui quelque chose des puritains d'autrefois. Son compagnon était un jeune homme d'une trentaine d'années, au regard fier, au visage pâle. Ses yeux bleus éclairaient une tête fine et intelligente, d'une expression mobile, comme si chacune des expressions du cœur s'y reflétait fidèlement. Les cheveux et la barbe fine étaient blonds. Son front haut, légèrement bombé aux tempes comme celui des penseurs se ridait déjà : par moments on voyait des plis s'y creuser ; lui aussi portait des vêtements noirs, très simples, qui décelaient l'élégante minceur de sa taille.

Ils saluèrent respectueusement en voyant entrer les deux femmes ; mais ils baissèrent un peu la voix pour ne pas gêner leurs voisines.

– Et tu crois, mon cher Max, disait le vieillard, qu'il ne nous faudra pas plus de vingt minutes ?

– Non, père, répliqua le jeune homme. C'est le temps que j'ai mis à ma dernière visite. Nous irons à pied, si vous le voulez bien, et nous retrouverons la voiture ici.

Ils ne causèrent plus que de choses banales ou indifférentes. Diane et Anne-Marie les observaient du coin de l'œil ; de leur côté, elles ne

prononçaient aussi que des paroles vagues. Les deux couples achevèrent de déjeuner presque en même temps ; mais, quoique arrivées les dernières, les deux jeunes femmes furent les premières à se lever. Elles reçurent au départ un second salut respectueux ; elles descendirent l'escalier, traversèrent la salle du bas et se trouvèrent le long de la Seine.

– Voyons, dit madame Kersaint, il ne faut pas que je me trompe.

Et, comme répétant une leçon apprise par cœur :

– Tourner à gauche, suivre la route tout droit jusqu'à ce qu'on rencontre un petit bois : la maison est au bout. Vite, Diane, prends mon bras et partons.

– N'admires-tu pas ma confiance ? répliqua mademoiselle de Morère. Je ne sais même pas où nous allons.

– Tu te souviens de Jeanne Borel, qui était avec nous au couvent ? Elle est ruinée, ma chère. Son père, un agent de change, a sauté ; alors elle est entrée comme institutrice dans un grand pensionnat. Ivais cela lui pèse. Elle m'a écrit à Nice pour me prier de lui chercher une place de dame de compagnie. J'ai ce qu'il lui faut : une vieille comtesse qui s'ennuie. Je vais le lui annoncer. Puisqu'elle est pauvre et que je suis riche, c'est à moi de me déranger. A nous deux, nous lui fournirons un trousseau, et tu me seras reconnaissante de t'avoir associée à une bonne action.

Pour toute réponse, Diane embrassa son amie, et elles poursuivirent leur course, toujours gaies sous l'influence de cette première journée de printemps.

– Comment as-tu trouvé les voisins que nous avons à déjeuner ? demanda Anne-Marie.

– Mais très distingués.

– N'est-ce pas ?

Elles touchaient au petit bois indiqué. Alors elles quittèrent la route, qui continuait à filer le long de la Seine, et se dirigèrent vers le bois, en prenant un sentier montueux, bordé à droite et à gauche par des pommiers souffreteux et maigres. Elles mirent cinq minutes à le gravir ; puis un peu lassées et voyant un banc de bois sous la verdure, elles se reposèrent un moment. Quelques instants après, elles entraient dans le pensionnat et demandaient mademoiselle Jeanne Borel.

Elles causaient depuis un quart d'heure, dans un coin du parloir, avec leur ancienne amie, et celle-ci les remerciait avec effusion, lorsque deux hommes se présentèrent à leur tour ; c'étaient les étrangers rencontrés à Chatou. Près d'eux marchait une enfant d'une douzaine d'années, à l'aspect très étrange. On eût dit une sauvagesse jetée en pleine civilisation et tout effarouchée encore de cette vie nouvelle pour ses instincts et pour ses goûts. Elle était de taille moyenne, avec une forêt de cheveux noirs, épais, lourds, luisants, qui pendaient le long de ses joues hâlées, tombant par derrière au-dessous de la taille. Elle avait l'air grave, réfléchi, méditatif, semblant regarder plus loin que ces murs gris qui bornaient sa vue, plus haut que ce plafond qui écrasait sa tête. Son visage, d'une teinte brune uniforme, gardait une mélancolie songeuse. Mais ce qui frappait le plus en elle, c'étaient les yeux, énormes, d'une profondeur calme des yeux qui brillaient par leur fixité comme des diamants noirs.

Jeanne Borel se pencha vers ses amies et, tout bas :

– Examinez bien cette enfant et ce jeune homme, dit-elle. Elle, est une petite Arabe qui arrive du fond du désert ; lui, est une célébrité. C'est Maximilien Danglars, le voyageur.

– Lui ! s'écrièrent en même temps Diane et Anne-Marie.

Aussitôt elles se rappelèrent la conversation de la veille, pendant le dîner, à l'hôtel de Morère. C'était donc là ce hardi pionnier qui s'en allait tout seul à travers les déserts et les chemins inextricables de la mystérieuse Afrique ; ce héros, comme le nommait M. de Morère, qui défendait une pauvre esclave à coups de fusil ; ce grand homme de trente ans, à qui des personnages illustres réservaient une réception digne d'un roi. Par les hautes fenêtres du parloir, le soleil entra à flots, et ses rayons enveloppaient d'une auréole lumineuse le front pensif du jeune homme. Il apparaissait à Diane en pleine gloire, avec l'éclat d'un nom déjà célèbre et de nobles actions simplement accomplies. Malgré elles, les trois femmes subissaient le prestige : elles se taisaient instinctivement, comme pour écouter cet étranger presque passé à l'état de légende.

– Alors tu es contente, Gemma ? disait-il.

– Oui, puisque je serai près de toi.

Pendant leur long voyage, Maximilien lui avait appris un peu de français ; et, le pensionnat continuant l'éducation commencée, elle le parlait déjà bien, mais avec une intonation gutturale et chantante :

– Ce vieillard est mon père, il viendra te chercher dans quelques jours, et nous irons dans mon pays, du côté de la mer.

– Je l'aimerai, puisque c'est ton pays, et je serai heureuse de vivre auprès de ce vieillard, puisque c'est ton père.

La jeune Arabe avait courbé le front ; elle murmurait quelques paroles tout bas.

– Que dis-tu, Gemma ? demanda Maximilien.

Elle fixa sur lui des yeux noirs et profonds comme la nuit :

– Je dis : – Louange à Dieu, à qui retournent toutes choses. Sortons, je veux te montrer le jardin.

Elle prit le jeune homme par la main, et, se tournant vers le vieillard :

– Viens-tu, mon père ?

Et tous les trois se dirigèrent vers le parc.

Cette scène étrange, si poétique, colorée d'un reflet d'Afrique, frappa tellement les trois femmes qu'elles se turent encore pendant quelques instants. Enfin Jeanne reprit la parole et convint avec Anne-Marie de ce qu'elle devait faire. Quant à Diane, elle demeurait distraite et songeuse. Il y avait en elle un trouble inexprimable, quelque chose d'inconnu l'agitait, si bien que madame Kersaint s'en aperçut.

– Qu'as-tu donc ? demanda-t-elle à son amie.

– Je cherche à me rappeler, répliqua Diane, où j'ai vu M. Danglars et où j'ai entendu sa voix.

Pendant le retour, en dépit des efforts d'Anne-Marie, Diane resta muette, comme si elle évoquait dans sa pensée ce jeune homme, aux actions chevaleresques, et cette petite Arabe au parler doux et sentencieux des habitants du désert.

III

Les bans étaient publiés. On ne voyait plus à l'hôtel de Morère qu'un va-et-vient perpétuel de fournisseurs empressés étalant les splendeurs destinées à la future marquise. On avait fixé le mariage à la mairie au samedi 23 avril et le mariage à l'église au mardi 26. Dans le monde, on ne jasant presque plus. Paris est ainsi fait qu'il est incapable de s'indigner longtemps. Ses accès de morale sont toujours à brève échéance. Il ressemble au public des théâtres de mélodrames, qui s'irrite contre le traître, cruel persécuteur de la pauvre héroïne. Mais, s'il voue le personnage aux dieux infernaux, il salue respectueusement l'acteur chargé du rôle : Peut-être les Parisiens ont-ils conscience que, la vie étant une farce lugubre, nous ne sommes tous que des comédiens chargés de jouer une pièce écrite par un Shakspeare inconnu ! Puis de nouveaux scandales piquaient la curiosité des uns et des autres. Le suicide de M. Voys et son testament, le mariage de Diane, étaient oubliés comme des comètes disparues. On ne parlait même plus de Maximilien Danglars, devenu pendant huit jours « l'homme à la mode. » Durant une semaine, on n'ouvrait plus une feuille publique sans y lire plusieurs fois imprimé le nom du célèbre voyageur ; les journaux quotidiens décrivaient par le menu l'appartement qu'il occupait, sa manière de déjeuner, sa façon de s'habiller et même le nombre de cigarettes qu'il fumait par vingt-quatre heures. Plus ou moins indiscrets, les journaux illustrés se contentaient de publier son portrait ; quant aux photographes, comme quelques-uns ne possédaient pas le cliché représentant l'illustration du moment, ils s'étaient empressés de choisir dans leurs collections la tête qui ressemblait le plus à celle de Maximilien ! Naturellement Gemma avait partagé cet engouement. Après l'Arabe et son défenseur, on s'occupait d'un personnage très répandu qui venait de se tuer en découvrant que sa femme possédait des vues particulières sur l'emploi des valets de chambre. Ensuite on passa à madame Trakof, disparue subitement du firmament parisien. On colportait mille légendes. La plus accréditée voulait qu'elle eût accompagné pour

vingt-quatre heures un prince de sang royal dans quelque retraite mystérieuse. Puis on oublia la fugue de madame Trakof comme on avait oublié Gemma, Maximilien, le testament de M. Voys et le mariage de Diane.

Catherine et sa fille, elles, n'oubliaient pas. Les dates du 23 et du 26 avril étaient pour l'une l'abandon, pour l'autre la délivrance. Les intimes de la maison remarquèrent que le révérend père Brémond venait maintenant bien plus souvent qu'autrefois et que madame Kersaint ne quittait plus mademoiselle de Morère ; c'est que Catherine avait besoin de résignation et Diane besoin de courage. En effet, depuis quelque temps, la jeune fille formait un projet dont elle ne s'ouvrait même pas à sa meilleure amie. Elle devenait soucieuse ; on crut autour d'elle que, touchant à une heure solennelle, elle songeait à un avenir nouveau. Nul ne soupçonna que cette noble créature allait tenter un combat. Sa mère, de plus en plus sombre, sortait peu et, ne se montrant qu'aux heures de repas, ne voyait guère sa fille. M. de Morère, chargé par la société de géographie d'un rapport sur le voyage et les découvertes de Maximilien Dangler, vivait enfermé dans son cabinet. Seul, M. de Tandray rayonnait lorsqu'il ne craignait plus le regard investigateur de son ancienne maîtresse. Ses amis, amis du monde ou du cercle, savaient fort bien à quoi s'en tenir sur l'apparente froideur qu'il affectait à l'hôtel de Morère. Le vaudevilliste Lerambois prétendait que le beau marquis « était absolument envoûté, » phrase vulgaire, mais pittoresque, avant ce mérite d'être rigoureusement vraie. Cet homme sensuel, qui ne cherchait dans ses amours que la satisfaction de ses désirs matériels, aimait Diane comme s'il eût eu vingt ans.

– Ne vous y trompez pas, ajoutait un soir Lerambois dans une causerie au club, le marquis est épris sérieusement pour la première fois de sa vie. Vous allez vous récrier ? vous auriez tort, car je le connais bien, allez. En 1860, nous avons eu la même maîtresse pendant six mois. Nous n'avons donc pas de secrets l'un pour l'autre ! Voyez, jamais il n'a pu être fidèle dans ses liaisons ; il a trompé toutes les femmes qui l'ont aimé, même madame de Morère, qu'il a gardée pendant quinze ans. Et savez-vous le secret du long pouvoir de celle-ci ?

Il baissa un peu la voix, comme font les hommes qui s'apprêtent à émettre une pensée qu'ils croient hardie :

– Habitude de sens : pas autre chose ! Je vous assure que le cœur n'a rien eu à démêler là-dedans. Il avait trouvé en madame de Morère la maîtresse qui plaisait le plus à son corps. Car enfin, elle n'a eu que sa beauté pour elle, cette femme. Elle est bête comme une tanche ; elle ne cause pas, elle récite ; elle n'a jamais lu que des livres grivois ou que des ouvrages de piété : la dévotion mitigée par la licence, et Choderlos de Laclos corrigé par Massillon ! Elle est incapable de donner un conseil, à moins qu'il ne soit mauvais ; à souper, elle attristerait Polichinelle en goguette. elle a le Rœderer poétique ! Vous voyez bien que j'ai raison, et je vous défie, au reste, de me prouver que j'ai tort !

Le vaudevilliste montrait plus d'observation dans cette seule tirade que dans toutes ses pièces réunies. Pour la première fois de sa vie, le marquis de Tandray connaissait l'amour, c'est-à-dire que, pour la première fois, il désirait d'une femme autre chose que son corps. Il découvrait chez Diane des puretés sans mélange, des chevaleries d'âme, des noblesses de conscience qui troublaient cet homme accoutumé aux galanteries charnelles. Non qu'il ne la désirât follement ; mais ce désir s'épurait en raison même des sentiments plus élevés qu'il ressentait.

Huit jours avant le mariage, et malgré la froideur qu'il s'imposait en présence de Catherine, il faillit se trahir. Diane possédait une belle voix de soprano, d'un registre étendu, qu'elle maniait avec l'autorité et la science d'une artiste. Anne-Marie lui avait demandé une célèbre mélodie de Bizet, les *Adieux de de l'hôtesse* arabe. Elle mit tant d'âme dans cet admirable poème que Fabien de Tandray fut bouleversé. Oubliant sa réserve prudente, il s'avancait avec passion vers la jeune fille, quand celle-ci, commençant un autre morceau, le força de s'arrêter. Il comprit qu'il aurait trop de peine à se contenir ; connaissant les jalousies violentes de madame de Morère, il craignit un éclat qui aurait tout perdu. Quoi qu'il lui en coûtât, il abrégéa sa visite, ce soir-là, et se retira de bonne heure. D'habitude, Catherine rentrait dans son appartement, et Diane restait seule avec Anne-Marie, que M. Kersaint venait chercher à minuit. Elles aimaient toutes les deux cette heure de bonne causerie, dans le grand salon, vaguement éclairé, pendant que les

bruits de la rue s'apaisaient, au dehors, et qu'un pâle rayon de lune se glissait discrètement à travers les hautes tentures. Aussi madame Kersaint fut-elle très étonnée quand, après le départ du marquis et avant la sortie de Catherine, Diane dit à celle-ci :

– Auriez-vous la bonté de ne pas vous coucher tout de suite et de m'accorder un moment d'entretien ? J'ai besoin de causer avec vous, ma mère.

Madame de Morère avait déjà traversé la moitié du salon ; elle s'arrêta, et se tournant vers Diane avec une surprise mêlée de crainte :

– Vous désirez causer avec moi ?

– Oui.

– Venez me rejoindre dans mon boudoir ; je vous y attends.

Cette crainte et cette surprise, Anne-Marie les ressentait aussi. Diane était plus pâle que d'habitude ; on voyait qu'elle venait de prendre une forte résolution. Elle devina la question que son amie allait lui poser :

– Ne me demande rien. Je vais tenter auprès de ma mère une démarche décisive. Voici plusieurs jours que j'y songe ; mon devoir, ma conscience me disent que je fais bien. A quoi bon t'avertir ? Si j'échoue, ce serait t'attrister inutilement ; si je réussis, je serai si heureuse que je courrai vite chez toi demain pour te l'apprendre.

Et comme Anne-Marie insistait, Diane mit doucement sa main pâle sur les lèvres de la jeune femme :

– Je t'en prie, ne me questionne pas ; je regrette bien assez déjà d'avoir un secret pour toi.

Madame Kersaint s'en allait, fort inquiète. Qu'était donc ce secret ? qu'était donc cette démarche, et comment Diane ne lui parlait-elle de rien ? Certes, elle avait bien remarqué, les jours précédents, la préoccupation de la jeune fille, mais elle l'attribuait à l'événement qui se préparait. Et voilà maintenant qu'elle se trompait et que Diane lui cachait cette démarche, qu'elle-même qualifiait de décisive. Que se passerait-il entre la mère et la fille ? Malgré sa curiosité anxieuse, elle ne questionna plus son amie, et se retira après l'avoir tendrement embrassée :

– A demain, n'est-ce pas ? dit-elle.

– A demain.

Diane était dans le grand salon, debout, immobile, la tête haute, les yeux perdus dans le vide ; elle suivait du regard une espérance lointaine, qui flottait au delà de sa pensée comme une ombre insaisissable. Enfin, elle eut un geste de résolution et s'avança vers le corridor attenant au salon, qui conduisait au boudoir de madame de Morère.

Catherine attendait, contre la cheminée, à la place même où elle avait reçu Fabien quelques semaines auparavant. Le cœur humain a des replis que la philosophie ne comprend guère et que la psychologie n'explique pas. Cette femme qui n'osait pas refuser à son amant de lui donner sa fille, qui se trouvait faible devant l'homme qu'elle craignait de ne plus revoir et de perdre tout entier ; cette femme se disait tout bas que Diane lui annoncerait peut-être son intention de ne pas épouser le marquis 1 Une joie inavouée l'envahissait : oui, l'entrevue sollicitée ne pouvait avoir un autre but. Il fallait un motif grave puisque, pour la première fois, sa fille demandait à lui parler de cette façon un peu solennelle. Si, en effet, elle ne se trompait pas ? Certes, ce mariage rompu, M. de Tandray en conclurait un autre ; mais, au moins, il n'aurait pas sujet de lui en vouloir, à elle, et avant que ce nouveau mariage fût arrêté, leur liaison pourrait se renouer. Oh ! alors, elle espérait bien reprendre son ancien empire, cette domination de sens que quinze ans de satiété n'affaiblissaient pas.

Diane entra. Il y eut d'abord un silence, puis, doucement : ,

– Ma mère, dit la jeune fille, dans quelques jours je me marierai et je quitterai cette maison. Avant de nous séparer, je veux vous demander si je vous ai jamais offensée.

Catherine devint aussi rouge que Diane était pâle. Les premiers mots l'atteignaient en plein cœur. « Dans quelques jours je me marierai !... » Comme elle était loin de cette espérance où elle se raccrochait cinq minutes auparavant, ainsi que le noyé à une branche ! Elle se remit assez vite cependant, et froidement :

– Je ne comprends pas bien vos paroles, dit-elle. N'importe, je vous sais gré de cette démarche. Rassurez-vous, ma fille, vous ne m'avez jamais offensée.

Diane sourit de ce sourire navré qui flottait si souvent sur ses lèvres :

– Alors, ma mère, puisque vous n’avez rien à me reprocher, pourquoi ne m’avez-vous jamais aimée ?. Pourquoi ne m’aimez-vous pas ?

– Diane !

– Oh ! laissez-moi vous ouvrir mon cœur. J’ai dix-neuf ans, et depuis ma naissance c’est la première fois que j’ose le faire ! Quand j’étais enfant, je ne voyais pas bien quelle faute j’avais pu commettre. Mais enfin je comprenais que vous me punissiez, puisque vous m’exiliez loin de vous. J’en ai bien souffert, allez ! Tous les enfants de mon âge avaient leur mère auprès d’eux ; quand leur mère n’était plus auprès d’eux, c’est qu’elle était morte. Alors ils se consolaient en allant voir une tombe. Moi, je ne possédais ni une mère vivante ni une tombe fermée. J’ai supporté mon sort sans me plaindre, car je ne raisonnais pas encore et quand on ne raisonne pas, on subit sans chercher à expliquer. J’ai grandi ; vous m’avez mise au couvent. Je vous le jure, tous les jours pendant neuf ans j’ai attendu votre visite ; vous n’êtes point venue. Plus même, vous me laissiez seule, et quand, par extraordinaire, vous consentiez à ce que je sortisse, je me heurtais à votre froideur ou à votre indifférence. Vous êtes ma mère, et je pourrais compter vos baisers depuis dix-neuf ans.

Diane parlait d’une voix si douce, si tendre que le cœur de Catherine remua. Elle eut un mouvement vers sa fille, qui crut avoir amolli ce rocher, et dans l’élan de sa nature ardente et généreuse :

– Je vous en supplie, maman, laissez-moi m’expliquer avec vous ! Je vous dirai des choses bien osées pour une fille peut-être, mais c’est qu’en vérité nous sommes l’une et l’autre dans une situation si étrange ! J’ai beaucoup réfléchi depuis que je suis presque une femme ; vous m’en voulez sans doute à cause des souvenirs pénibles que je vous rappelle. Mon père, que je n’ai jamais connu, vous a cruellement offensée peut-être et vous reportez sur moi le ressentiment que vous aviez contre lui. Mais j’en suis innocente, mais je n’ai rien fait de mal, moi ! Par grâce, si je ne me trompe pas, si j’ai deviné, fléchissez cette rancune et ne me maudissez pas d’avoir eu le malheur de naître !

, Catherine était livide : ses lèvres blêmissaient, ses yeux flamboyaient. On eût dit que les paroles de Diane éveillaient en elle des souvenirs pleins d’épouvante. Qui sait ? Elle se rappelait sans doute ce secret que M. Fauré

cachait à madame Vernier et que Catherine croyait bien enseveli sous les ombres du passé. Sa première émotion avait bien disparu ; son premier attendrissement s'était évanoui déjà. Elle demeurait toujours debout, immobile contre la cheminée, comme si elle revoyait, par une évocation magique, ce qui avait précédé et suivi cette naissance de Diane. La jeune fille se trompa sur l'émotion de sa mère. Elle prit la terreur pour de la tendresse réveillée ; n'écoulant que son cœur, elle se jeta aux pieds de madame de Morère et, couvrant de baisers des mains frémissantes qu'on n'avait pas la force de lui retirer :

– Maman, maman, s'écria-t-elle, aime-moi et je t'adorerai ! C'est peut-être de ma faute si tu ne m'as pas chérie jusqu'à présent ; j'aurais dû vaincre ta résistance, puisque quelque chose que j'ignore te séparait de moi ! Au lieu de cela, j'ai été craintive et orgueilleuse ; aussi, tu ne connais point mon cœur et tu ne sais pas les trésors de tendresse que je te réserve. J'ai eu le temps d'en amasser, va, depuis le temps ! Je te dois ma confession tout entière ; je disais à Anne-Marie que je ne t'aimais pas : c'est un blasphème que j'ai prononcé là et dont je te demande bien humblement pardon ! Je suis toute prête à t'aimer ! Comme tu regretteras le temps perdu quand tu me verras si tendre !

Elle se faisait humble, petite, attendant une réponse qui ne venait pas.

– J'ai bien deviné, n'est-ce pas ? poursuivit Diane avec une chaleur croissante : c'est mon père qui est cause que tu ne m'aimes pas ? Réponds-moi, je t'en supplie, maman !

– Vous vous trompez, ma chère Diane, dit enfin madame de Morère, je vous aime comme une mère doit aimer sa fille. Je vous ai élevée sévèrement, je ne le nie pas ; mais j'ai toujours pensé qu'il est mauvais de garder les enfants dans leur famille. Vous y avez gagné une régularité de conduite, une instruction solide que vous n'eussiez pu acquérir si je vous avais eue auprès de moi. Je n'ai donc pas de reproche à vous adresser, si ce n'est d'être moins pieuse que je ne voudrais. Le révérend père Brémond, pour lequel je professe une haute estime, vous le savez, remarquait l'autre jour que vous n'aviez point de directeur. Je ne vous aurais rien dit sans cette confiance que vous me témoignez et qui me touche beaucoup, croyez-le bien. Notez bien, ma chère enfant, que je ne vous donne là ni un ordre ni

même un conseil : il ne faut jamais peser sur la conscience des autres. C'est une simple observation dont vous ne tiendrez compte que si cela vous convient.

Ainsi voilà tout ce que sa mère trouvait à lui répondre ! A l'élan du cœur, au mouvement de tendresse qui la courbait aux pieds de cette femme, on répliquait par des louanges sur sa régularité de conduite et son instruction, par des critiques sur sa tiédeur de piété ! Le marbre ne s'amollissait pas sous ses humbles caresses ! La froideur ne fondait pas devant ses prières ardentes ! Elle se releva, essuyant les larmes qui glissaient lentement sur ses joues pâles :

– Je vous remercie de vos observations, ma mère, et je tâcherai d'en profiter, murmura-t-elle en se retirant.

– Non, non, restez encore, Diane, dit vivement madame de Morère. J'ai une question à vous poser.

La jeune fille regarda sa mère avec un étonnement douloureux. Après ce qu'elle, la fille, avait dit, après ce qu'elle, la mère, avait répondu, de quoi donc ces deux femmes pouvaient-elles encore parler ? Était-ce la blessure qu'elle portait à son cœur, blessure saignante que Catherine avivait à nouveau ? Mais jamais Diane n'avait paru plus belle. Madame de Morère la contemplait, enviant ce visage pur, ces yeux admirables, ce corps de statue, cette jeunesse en pleine floraison. Elle les avait eus ces trésors de beauté, et ce qui était à jamais perdu pour elle, elle le retrouvait dans sa fille, sa rivale ! Sa jalousie la mordit au cœur.

– C'est au sujet de votre mariage, continua madame de Morère. Quand M. de Tandray a demandé votre main, je vous ai laissée libre. Vous aimez donc le marquis ?

– Non.

– Alors pourquoi consentez-vous à l'épouser ? Je ne vous comprends guère.

Diane attacha sur sa mère un regard ineffablement triste.

– Parce que j'ai hâte de sortir de cette maison, où je ne suis qu'une étrangère. J'épouse le premier venu pour la quitter plus vite. C'est bien naturel, puisque vous ne m'aimez pas et que vous n'avez jamais voulu que je vous aimasse.

Et saluant sa mère d'une inclination de tête respectueuse, elle sortit. Quand elle eut disparu, un sourire de triomphe vint aux lèvres de Catherine.

– Elle ne l'aime pas ! murmura-t-elle.

Cependant Diane était rentrée dans sa chambre. Ah ! plus que jamais, elle voulait ce mariage qui serait la délivrance. Elle frissonnait encore d'avoir trouvé sa mère si implacable, de n'avoir pu pénétrer jusqu'à ce cœur qui lui restait obstinément fermé. Pour la millième fois, elle tournait et retournait dans sa tête les causes de cette aversion inexplicable ; pour la millième fois aussi, elle cherchait de quelles fautes elle était coupable. C'est en y songeant d'abord souvent, puis longtemps et toujours, qu'elle en arrivait à cette conclusion d'une grande faute, – d'un crime peut-être, – commis autrefois, par son père. Elle se faisait un raisonnement assez logique, en somme. Dans le monde, on l'appelait mademoiselle de Morère ; et pourtant, elle s'appelait en réalité mademoiselle Sorbier. Son beau-père l'avait-il réellement adoptée, ou bien était-ce une dénomination de complaisance ? Sur l'acte de publication des bans, on la désignait ainsi : Diane S. de Morère. Évidemment, sa mère tenait à cacher le nom de Sorbier. Elle ne s'expliquait pas pourquoi, à moins qu'il n'y eût en effet une tare sur ce nom-là. Et même pour qu'il disparût en partie dans une pièce officielle, il fallait que madame de Morère eût mis en jeu de bien grandes influences. Elle ignorait que, quatorze ans auparavant, vers la fin de l'empire, un oncle de M. de Tandray avait fait un court passage au ministère de la justice. Le marquis sollicitait alors et obtenait aisément un décret de l'empereur qui rectifiait l'état civil de la fille de sa maîtresse.

Et lorsque Diane réfléchissait aux dissentiments qui existaient entre M. et madame de Morère, elle y voyait encore une preuve qui condamnait son père. Sans doute le savant souffrait d'avoir épousé la veuve de M. Sorbier. Elle n'osait prononcer si elle devait irrévocablement condamner son père. ou l'absoudre. Sans doute, il était peu généreux à M. de Morère d'en vouloir à celle dont il avait fait sa compagne ; mais la jeune fille aimait trop peu cet homme pour s'en étonner. Ainsi, par un phénomène psychologique inexplicable et charmant, les soupçons de Diane portaient sur tous ceux qui la touchaient, et jamais sur sa mère. Elle la voyait pieuse, et de temps en temps considérait même cette piété comme .l'origine de sa froideur envers

elle. Elle eût accusé le monde entier avant d'accuser cette marâtre ! Toute la nuit qui suivit cette-cruelle entrevue, Diane versa des larmes amères. Ses soupçons prenaient corps, ses idées se dessinaient très nettement. L'aversion de la mère pour la fille venait de ce que l'une rappelait à l'autre un passé qui lui pesait ; M. et madame de Morère vivaient mal ensemble parce que le second mari ne pardonnait pas le premier époux. L'erreur est souvent cruellement logique. Diane ne voyait que cette logique ; elle n'apercevait pas l'erreur et se disait encore une fois :

– Mon père a été un grand coupable. Mais de quel crime ?

A cela elle ne pouvait pas répondre.

IV

Les invités arrivaient les uns après les autres, montant les degrés de marbre du large escalier ; les femmes, avec des toilettes élégantes, toutes prêtes à s'amuser, pendant que les hommes, dans leur tenue correcte de soirée, avaient la mine de gens qui ne vont pas à un bal de contrat pour leur plaisir. D'énormes corbeilles emplissaient les couloirs et les antichambres de parfums de fleurs, mêlés aux parfums de femmes ; et l'atmosphère lourde, capiteuse, grisait presque lorsqu'on venait brusquement du grand air. De temps à autre, la chanson atténuée de l'orchestre éclatait en fusées plus vives, quand les portes des salons s'entr'ouvraient par hasard ; puis, au dehors, recommençait le roulement sourd des voitures qui entraient dans la cour de l'hôtel. Tout Paris était là. En lançant ses invitations pour le bal, madame de Morère ravivait la curiosité générale. L'aventure retrouvait son originalité ; le scandale redevenait piquant. Beaucoup de gens qui ne se seraient pas dérangés en temps ordinaire venaient là uniquement pour examiner cette mère et cette fille. On ne savait pas comment les choses se passaient, en somme ; on ignorait que Catherine cédait par lassitude de résister, et Diane par découragement de vivre. Le public ne discute jamais un fait brutal, il le subit ; s'il cherche à l'expliquer, c'est par les grandes lignes. Allez donc demander à mille individus de faire de la psychologie mondaine ! Quelques-uns savaient seuls, grâce aux indiscretions de madame Vernier et de Maurice Gendron, que madame de Morère avait été mariée deux fois et que son premier mari s'était tué. Mais l'histoire n'obtenait qu'un médiocre succès. Que faisait le passé à ces gens qui voyaient le présent ? Qu'importaient cette union antérieure et ce suicide

ignoré lorsqu'on se trouvait en présence d'un autre drame bien plus intéressant ?

Les femmes surtout se plaisaient à supposer une tragédie bourgeoise vécue entre les murs de cet hôtel. Elles se racontaient un petit roman, très vraisemblable après tout, où Catherine et Diane jouaient le rôle de Phèdre et d'Aricie. Les unes se chuchotaient tout bas que la jeune fille aimait follement le marquis et que madame de Morère pliait par crainte d'un éclat ; les autres affirmaient que Diane n'ignorait rien et qu'elle agissait en connaissance de cause. Naturellement, Henriette Rochez appartenait au second clan : comme intime de la maison, on la croyait bien informée.

Assise dans la serre, au milieu d'un cercle d'adorateurs qui se disputaient ses regards, elle calomniait tranquillement avec le sourire doux qui accompagnait toujours ses petites infamies :

– Je vous assure qu'elle est très forte, cette belle Diane. Mon cher, méfiez-vous des femmes qui ont l'air innocent ! Ce sont de dangereuses créatures. Elles font le mal par plaisir ou plutôt par insouciance. Aussi n'a-t-on pas le droit de leur en vouloir.

– Alors vous supposez mademoiselle de Morère ?..

– Je ne suppose rien : je vous explique un caractère, voilà tout. On me prête toujours des choses que je n'ai jamais dites, et mes ennemis en profitent pour affirmer que je suis méchante. Je ne pense aucun mal de Diane. Cette chère enfant, il y a si longtemps que je la connais ! Voyez donc madame de Morère. elle s'est mis du rouge pour ne point paraître trop pâle. Du reste, elle a bien tort de se peindre. Pauvre femme !

Et elle ponctuait sa commisération de ce petit rire en dessous qui sifflait et ne vibrait pas. Elle jeta les yeux autour d'elle, puis, montrant à l'un de ses soupirants, Louis Maréchal, un jeune homme, appuyé contre une haute caisse d'oranger et qui causait avec M. de Morère :

– J'ai vu cette figure-là quelque part, dit-elle.

– C'est bien possible, chère madame ; cette figure-là a été gravée si souvent dans les journaux illustrés depuis un mois !

– Ah ! une célébrité ?

– En effet.

– Qui donc ?

– Maximilien Danglars.

Henriette demeura quelques instants pensive, regardant la tête fine du voyageur. En parlant à M. de Morère, ses yeux s'animaient et lançaient des flammes.

– Rendez-moi un service, reprit elle ; ne disiez-vous pas, un soir, à dîner, que vous étiez l'ami de collègue de M. Danglars ?

– Oui, madame.

– Eh bien ! présentez-le-moi, je vous prie. Pensez donc ! un homme qui a vu Tomhouctou ! cela me changera de ceux qui n'ont vu que Tortoni.

Quelques minutes après, la présentation avait lieu, et Maximilien s'asseyait auprès d'Henriette sous un grenadier piqué de rouge :

– Je suis une de vos grandes admiratrices, monsieur. Le livre que vous venez de publier sur vos voyages m'a vraiment passionnée. J'ai la folie de cette Afrique que vous aimez tant.

Madame Rochez n'avait pas lu la première page du livre ; elle se souciait de l'Afrique comme du rond-point des Champs-Élysées ; mais elle tenait à plaire à Maximilien. Ce jeune homme l'attirait sans qu'elle sût pourquoi. Peut-être parce qu'il ne ressemblait pas aux autres. Cette nature aristocratique ne paraissait pas être de la même race que les êtres mesquins rencontrés tous les jours ! Maximilien, avait trop vécu dans la solitude pour se méfier des femmes ; il crut naïvement que cette jolie créature, si frêle, à l'aspect si poétique, était séduite par la mystérieuse légende de l'Afrique. Sans se faire prier, il céda doucement à la demande d'Henriette. Celle-ci était ravie. Elle savait que, pour plaire à un homme, il faut toujours le mettre sur le sujet qui l'intéresse le plus.

Diane arrivait à son tour, à demi lassée par la valse ; elle s'assit dans un fauteuil, et, remerciant son danseur, prêta l'oreille aux paroles de Maximilien ; Henriette ne la voyait pas : elle écoutait. Le jeune homme parlait, en effet, domptant sa réserve accoutumée. Il évoquait le désert Sans bornes où l'immuable horizon est une ligne grise tracée dans l'infini. Il disait sa vie de là-bas, les tristesses et les torpeurs du pays de la soif, les sables où se dressent, énormes et rigides, les boubaks habités par le peuple immobile des vautours ; il disait le charme étrange, la clarté des nuits d'Afrique, le silence effrayant des plaines, et la fumée jaune des marécages

rampant au bord du ciel pailleté d'or ; et les journées de marches accablantes, le miroitement des horizons qui tremblent, la vision lointaine des villes, de Tombouctou, de Ségou Kouro, avec leurs palais de terre blanche entassés lourdement. Puis le souvenir lui revenait d'un village nègre abordé au soir d'une étape : un grouillement de cabanes, au ras de terre, toutes coiffées en cornes, comme l'agenouillement vague d'un troupeau endormi. Il disait encore les habitudes des gens, l'abrutissement des femmes accroupies, pilant le maïs dans des mortiers de bois dur ; et les danses, les bamboulas chantées par les griots, les balancements de ventres nus au clair de lune : puis, les guerres entre les peuplades, le passage étonnant d'une armée, le bariolage des étoffes et des harnais, le luisant des cuivres, la marche en avant de toute une nation de femmes hurlantes, de démons emportés au rythme sauvage et douloureux des tam-tams. Il décrivait ces longues navigations en pirogue sur les fleuves de l'intérieur, les heures chaudes vécues à l'ombre des tentes de toile toujours arrosées et fumantes de vapeur, et sur les bords le déroulement indéfini des mêmes forêts, des mêmes marécages, du même désert. Et après les longs mois de la saison sèche, les mois de la mort ; puis la vie tout à coup revenue avec l'écoulement des eaux printanières ; la poussée folle des plantes et des fleurs, fleurs énormes, bestiales, dont l'animalité s'exhale en poisons mortels.

Le charme de la poésie est si grand qu'Henriette, malgré sa sécheresse, se sentait vaguement troublée. Jamais on ne lui avait ainsi parlé. Non seulement elle se trouvait en face d'un être beau, jeune, intelligent, mais encore en face d'un homme. Quant à Diane, elle écoutait ravie, charmée par cette voix musicale, par cette description rêveuse et colorée qui la sortait des Afriques de convention. Henriette ne voyait qu'un homme célèbre ; elle, elle devinait un poète sous cette poésie. Tout étonnée de cette émotion qui la prenait, elle s'éloigna discrètement vers le fond de la serre.

– Ce doit être bien triste pour vous, monsieur, reprit madame Rochez après un silence, que de vivre ainsi tout seul. Vous devez bien vous ennuyer !

– Mais non, répliqua Maximilien en souriant.

– C'est du courage.

– Pas du tout ; je n’y ai aucun mérite. Il m’est arrivé quelquefois de m’ennuyer quand j’étais avec les autres, jamais quand je suis seul avec moi-même.

– Vous n’avez donc pas de famille ?

Une ombre, rapide comme le vol d’un tiercelet, glissa sur le front de Maximilien.

– Vous me trouverez bien indiscrete peut-être, mais j’ai peine à croire que vous puissiez être tout à fait heureux à travers ces courses lointaines. Il est impossible qu’un homme tel que vous ne soit pas retenu à la France par un lien plus solide et plus doux. Soyez sincère : est-ce vrai ?

Un Parisien se fût étonné de cette demande, non seulement étrange, mais encore de mauvais goût. Maximilien n’y vit qu’une preuve d’intérêt, et souriant :

– Je vais vous paraître bien ridicule, madame, mais ces liens dont vous parlez n’ont jamais existé pour moi. J’ai grandi un peu comme en sauvage au fond de la Bretagne, à côté de mon aïeul, un vieillard austère, éprouvé par de grands chagrins. Il m’a élevé dans la tristesse où il vivait. Devenu homme, je me suis lancé à travers le monde, épris d’idéal, amoureux d’aventures, couchant sous la tente, un fusil à mon côté. Vous comprenez que je ne pouvais attacher bien de l’importance aux amourettes de rencontre.

Une flamme passa, luisante, dans les yeux d’Henriette :

– Mais enfin, reprit-elle, à votre âge on veut aimer et être aimé ; l’amour, c’est la seule joie qui poétise la vie. Vous avez le succès, vous possédez la gloire. Vous vous apercevrez bientôt que ces diamants-là sont du strass et que rien ne vaut l’ivresse de deux cœurs appuyés l’un sur l’autre. J’ai le droit de parler ainsi, monsieur ! Mon mari, beaucoup plus âgé que moi, eût pu être mon père. Je me dis souvent que je donnerais toute ma fortune et dix ans de ma vie pour connaître, ne fût-ce qu’une minute, l’émotion divine de l’amour.

Elle débita son petit couplet avec un art infini : oh ! toutes les nuances s’y trouvaient ! Pour une fois, elle remplaça son rire perfide par une moue adorablement triste : l’orchestration sous la mélodie. Maximilien se sentait troublé : cette femme le reposait des Parisiennes évaporées qu’il rencontrait

depuis son arrivée. S'il avait su la vérité sur ce mari « beaucoup plus âgé qu'Henriette et qui aurait pu être son père ! » C'était de son vivant un bel homme de trente-cinq ans, aux épaules larges, fort peu platonique de tempérament. Elle vit l'impression qu'elle produisait ; en tacticienne habile, elle n'osa pas poursuivre son succès dans la crainte de le compromettre.

– Voulez-vous m'offrir votre bras, cher monsieur ? Une de mes amies me fait signe. Je suis chez moi le lundi, mais on me trouve tous les jours jusqu'à trois heures, et je serai heureuse si vous vous en souvenez.

Maximilien obéit, surpris et charmé à la fois. Il la suivit longuement des yeux et murmura :

– Elle est belle.

Le bal continuait sans qu'un incident quelconque méritât d'être signalé. On remarquait seulement que, malgré son empire sur elle-même, madame de Morère s'agitait beaucoup, comme si elle cherchait à s'étourdir. Elle regardait souvent le marquis, qui dansait le cotillon avec Diane. Alors un frisson douloureux contractait le visage de la maîtresse délaissée : elle pâlisait sous le fard qui couvrait ses joues. C'est que M. de Tandray ne pensait plus à se contenir. La beauté de sa fiancée le grisait ; cet homme, mûri par la vie, si maître de lui-même, avait au cœur des poussées de sang juvéniles. Des éblouissements le prenaient quand il se disait :

« Cette virginité radieuse est à moi ! Je posséderai ce corps souple ; je baiserais ces lèvres pures, j'éveillerai l'amour dans cette âme ! »

Diane, elle, aussi calme que si elle eût assisté au bal de contrat d'une autre, ne voyait rien et ne devinait rien. Elle aimait la valse et s'abandonnait simplement à son plaisir. Puis elle quitterait bientôt cette maison maudite, et l'avenir nouveau qu'elle rêvait s'ouvrirait enfin pour elle. Deux ou trois fois, il lui sembla surprendre les yeux de sa mère attachés sur les siens avec une expression haineuse. Mais elle se reprocha cette idée : madame de Morère ne l'aimait pas, soit, mais il y a loin encore de l'indifférence à la haine. La jeune fille rayonnait d'un tel éclat que madame Kersaint en fut frappée. Pendant une des figures du cotillon où Diane et Anne-Marie se trouvaient à côté l'une de l'autre, celle-ci dit tout bas à son amie :

– En vérité, tu as l'air tout joyeux, ce soir !

– C’est bien possible, répliqua-t-elle en souriant. J’ai le cœur léger ; c’est que toutes mes peines sont finies.

Hélas ! elles n’étaient pas finies les peines, elles commençaient.

Il était cinq heures du matin ; cette lueur grisâtre, qui n’est plus la nuit et n’est pas encore le jour, s’épandait vaguement sur les arbres du jardin comme une poussière diaphane. Les lampes et les lustres pâlissaient. Les femmes ne sont jamais plus jolies qu’à cette heure du bal où, demi-lassées, elles ont plus d’abandon, une pâleur plus nacrée et quelque chose de plus doux dans la langueur des yeux. L’air est chargé de parfums lourds qui montent et grisent les cerveaux bien vite ; les toilettes, moins fraîches, n’ont plus leur raideur de costumes d’apparat ; les épaules nues frissonnent sous les diamants qui étincellent, et il suffit d’un fin souper égayé par quelques hommes d’esprit pour terminer une nuit de danses par le plus délicat des plaisirs.

Diane était assise entre le marquis et Maximilien Danglars, qu’on venait de lui présenter. La jeune fille ne fut ni coquette ni embarrassée, et tendit franchement la main au voyageur ; elle lui avoua qu’elle désirait fort le connaître, sachant le grand cas que M. de Morère faisait de lui. Elle lui rappela même en souriant qu’ils s’étaient rencontrés quelques jours auparavant. La connaissance fut vite achevée, si bien que, pendant ce souper, Maximilien et Diane causèrent ensemble presque tout le temps. Si le marquis sut cacher le dépit qu’il en ressentait, il n’en fut pas de même de madame Rochez. Elle rougissait et pâlissait tour à tour ; en vérité, il semblait que Diane lui volait quelque chose. Maximilien, qui ne se doutait de rien, se laissait aller au plaisir de cette conversation. S’il eût regardé un peu à droite, quelques places plus loin, il aurait vu Henriette fixer sur Diane ses yeux froids.

Les enragés proposèrent bien de continuer le bal après souper, mais tout le monde désertait en masse. Il ne resta bientôt plus que les intimes. Catherine avait pris nerveusement le bras de M. de Tandray et l’entraînait vers la galerie attenante à la serre. Là, quand ils furent seuls, pâle, colère, les yeux menaçants :

– Vous m’avez menti ! dit-elle, .vous l’aimez !

– Catherine !.

– N’essayez pas de me tromper ! Ah ! vous avez bien joué votre infâme comédie ! Vous devez vous applaudir maintenant d’avoir à ce point réussi !

Et comme il tentait de l’interrompre, effrayé de cette scène, craignant que quelqu’un n’entendît, que Diane ne surprît l’immonde secret :

– Taisez-vous ! poursuivit-elle d’une voix sourde. Est-ce que mes yeux peuvent me tromper, moi qui suis assez lâche pour vous aimer encore ? Et c’est à ce misérable que j’ai donné quinze ans de ma vie ! A ce misérable qui m’a trahie et que je hais !

Elle était vraiment belle ainsi, dans sa violence de passion. Ses yeux flambaient : le marquis recula. Elle haussa les épaules avec mépris :

– Oui, vous avez peur de moi ! Que craignez-vous donc ? Que je ne rompe ce mariage maudit ? Vous savez bien que c’est impossible, maintenant que Paris a vu et a entendu ! Ne redoutez rien, allez ! Mais tout est fini entre nous, l’amitié comme la confiance. Adieu !

Et sans même lui toucher la main, elle revint au salon pendant que le marquis, qui connaissait les êtres, disparaissait par un escalier dérobé. En arrivant à l’extrémité de la serre, Catherine entendit la voix de son mari qui donnait des ordres. Le sa-lon avait cet aspect lamentable d’un bal fini. Le jour, triste, comme honteux d’être obligé de lutter avec les lueurs pâlissantes des lampes, entraît craintivement par les hautes fenêtres. Çà et là un rideau se fermait à demi, dégagé de son embrasse, dont on ne voyait plus que la torsade de satin ; quelques fleurs, lasses et défraîchies comme les danseuses qui venaient de partir, gisaient fanées sur le parquet ; à travers les portes grandes ouvertes des deux salons on apercevait la table du souper à moitié desservie, où les assiettes erraient sur la nappe entre des serviettes froissées.

– Selon les ordres de monsieur, disait le valet de pied, la voiture attendra tout attelée devant le perron à huit heures moins un quart.

– Avez-vous eu soin d’envoyer Bastien en avant avec la malle ?

– Oui, monsieur. Monsieur trouvera le valet de chambre à la gare.

Catherine avait entendu ; elle entra comme le domestique sortait. Elle attendit que celui-ci eût disparu, et lorsqu’elle fut seule avec son mari, elle dit d’un air étonné :

– Vous partez donc, monsieur ?

- Oui, madame.
- Vous allez loin ?
- A Marseille.

Elle ne comprenait pas encore, car elle ajouta :

– Peut-être feriez-vous bien d’ajourner ce départ. Je ne me mêle jamais de vos affaires, mais vous me permettrez de vous donner ce conseil. Ne craignez-vous pas d’être fatigué par un voyage que vous accomplirez d’une façon aussi rapide ?

A son tour, il la regardait, avec une expression mêlée de colère et de mépris. Puis, haussant légèrement les épaules, il dit :

– Vous êtes trop bonne de prendre un pareil souci de ma santé. Rassurez-vous ; je n’accomplirai pas ce voyage d’une façon aussi rapide que vous le croyez. Je resterai un mois absent.

– Un mois !

– Peut-être plus, mais pas moins.

– Vous oubliez donc que Diane se marie dans huit jours ?

– Je n’oublie rien.

– Alors.

– Alors, vous ne comprenez pas ? C’est pourtant bien simple. Je m’en vais justement pour ne pas assister à ce mariage.

M. de Morère parlait d’un ton froid, comme un homme qui émet sa volonté et n’entend pas qu’on la discute. Catherine sentit qu’une explication allait avoir lieu ; instinctivement elle regarda autour d’elle. M. de Morère devina sa pensée :

– Vous vous assurez si personne ne nous écoute ? reprit-il avec son ironie hautaine. Tranquillisez-vous, madame : tous nos gens se sont retirés et nul ne peut assister à cette scène de ménage. Car c’est bien une scène de ménage, n’est-il pas vrai ? Oui, je pars ! Il ne me convient pas d’assister à l’union de votre fille avec. avec M. de Tandray. J’ai rempli mon devoir en me montrant à ce bal. Une soirée de contrat n’est qu’une cérémonie mondaine, après tout. Il m’importe fort peu que les hommes m’approuvent ou ne m’approuvent pas. Mais, tout sceptique que je sois, j’ai le respect des cérémonies religieuses. Je ne veux pas voir un prêtre bénir ce mariage et lever le crucifix sur ces deux têtes !

Catherine était livide : elle arracha une fleur de son corsage, mordillant la tige de ses dents serrées. Mais elle ne courbait pas le front ; elle continuait à regarder son mari bien en face, comme pour le défier ou le braver. Il reprit sur un ton un peu plus chaud, qui contrastait avec la froideur accoutumée de ses paroles :

– Tenez, madame, expliquons-nous une fois par hasard, pendant que nous y sommes. Quand je vous ai rencontrée, le bonheur me souriait à pleines lèvres. J'étais jeune, croyant, sincère ; la vie s'ouvrait devant moi, glorieuse peut-être et heureuse à coup sûr. Quelle frêle épave qu'un homme ! Je vous vis : j'étais perdu. Vous viviez retirée au fond de la Bourgogne avec une petite fille de deux ans. Au premier regard, vous m'aviez conquis et je n'avais plus qu'un rêve : vous épouser. Et je vous ai épousée. comme un niais ! Je pouvais recueillir des renseignements, essayer de connaître votre vie passée ; mais une folie me tenait ! Oh ! taisez-vous ! C'est la première fois que nous causons à cœur ouvert depuis le jour détesté où je vous ai donné mon nom ! J'ai commencé, j'irai jusqu'au bout.

Quelques gouttes de sueur perlaient sur le front de cet homme ; sa poitrine se soulevait : un rude combat se livrait entre sa volonté d'être calme et sa colère grandissante.

– Pendant cinq ans, je vous ai aveuglément aimée. Je ne voyais rien, pas même vos mensonges ; je ne devinais rien, pas même vos vices ! Vous meniez une vie de plaisirs. J'appelais cela de la dissipation ? Vous aviez planté votre fille chez des étrangers sans plus vous occuper d'elle ? Ma lâcheté vous trouvait encore une excuse. J'ai fait plus encore ; vous désiriez qu'elle portât mon nom légalement. J'y ai consenti. Et je me trouvais trop payé par un regard ou un sourire. Car vous jouiez encore la comédie en ce temps-là ! Vous faisiez semblant de m'aimer. Et je l'ai cru jusqu'au jour où je vous ai surprise, à demi nue, avec votre amant !

Un faible soupir, semblable à une plainte, partit de la serre ; mais ni le mari ni la femme n'entendaient. L'un avait trop de colère, l'autre trop de terreur.

– Pourquoi je ne vous ai pas tuée ? poursuivit M. de Morère avec une passion croissante. Parce que j'ai été assez misérable pour avoir pitié de vous, parce que l'homme qui tue une femme commet une lâcheté. Tuer

votre amant ? A quoi bon ? Je découvrais du même coup qu'il n'était pas le premier et j'avais trop de dégoût pour charger ma conscience d'un crime. Non. Le coupable, c'était moi, moi qui avais épousé une courtisane et donné mon nom à sa fille. Nous étions accouplés ; tant pis pour moi ! Je n'avais pas le droit de rendre les autres responsables de ma folie. Eh ! pardieu, ils remplissaient leur métier d'hommes en vous courtisant ; vous, vous accomplissiez votre mission d'animal bestial et bas. J'ai passé de dures nuits, allez, à chercher un dénoûment ! Me séparer de vous ? La séparation vous ôtait de ma vie, elle ne vous ôtait pas de mon nom ! Et j'ai la faiblesse d'y tenir, à ce nom, qui a été celui de mon père. Moi présent, je sauvais les apparences. Le monde pourrait soupçonner, accuser même : du moins pas de scandale. On rirait de moi ? Vous m'aviez fait tellement pleurer qu'il m'était bien égal de faire rire les autres !

Il ne se contenait plus. Il laissait s'exhaler toute la colère amassée en lui pendant des années :

– Ah ! je vous étonne, n'est-ce pas ? Je ne suis plus ici l'homme glacé qui traverse le monde en ayant l'air de ne rien savoir et de ne rien comprendre ! Parce que je collais à mon visage un masque de glace, vous avez cru que je ne sentais rien ! Parce que je fermais mes lèvres, vous avez cru que je ne vous méprisais pas ! Eh bien ! non, je ne vous méprise pas ! Le sentiment que vous m'inspirez, c'est du dégoût ! Je vous considère comme un être tellement abject que je n'ai même pas la force de vous haïr !

Elle écoutait domptée, terrifiée de ce subit réveil. Il lui saisit les poignets, violemment :

– Vous me croyiez donc un mari benêt et complaisant ! Tenez. j'aurais pu tuer un ou plusieurs de vos amants. vous ne méritiez même pas qu'on versât du sang pour vous !

Il la repoussa si durement qu'elle alla tomber dans un fauteuil, anéantie.

– Je vous ai étudiée sous toutes les faces, cherchant en vous une lueur de bonté, un atome de vertu, une parcelle d'honnêteté. Je n'ai rien trouvé, non, rien, rien ! Vous avez tous les vices, et pas une qualité : tous les instincts misérables, et pas une aspiration haute. Ce qui n'est point pervers, chez vous, est pervers. Et vous n'avez même pas de la grandeur dans le mal. Vous le commettez lâchement, basement, en rusant, en mentant. Je savais

tout cela et je suis resté. Quand on a commis la sottise d'épouser un monstre, tant pis ! Nous vivons dans une société stupide où le mariage est une impasse. Il faut se casser la tête contre la muraille ou la courber : j'ai courbé la mienne ! Et puis il me restait une espérance : être aimé de votre fille, l'arracher à votre pernicieux contact. Là encore mon désir a été trahi. Elle me hait, et je ne peux pas lui en vouloir, car elle ne me connaît pas. J'ai tellement pris l'habitude de vivre replié sur moi-même, qu'il ne me plaît plus de me découvrir à ceux qui ne voient pas. Du moins, je n'ai pas eu à vous l'arracher. Il y a un mur entre vous deux. Heureusement pour elle ! Des créatures comme vous ne sont point faites pour s'entendre. Elle est aussi haute que vous êtes basse, aussi fière que vous êtes vile ! Et je me demande souvent avec stupeur, comment cette chair a pu naître de votre chair, comment dans votre fumier a pu germer cette fleur !

Cette fois, ce ne fut plus un soupir qui vint de la galerie, mais un sanglot déchirant, suivi bientôt d'une chute sur le parquet. D'un bond, Catherine fut debout. Grand Dieu ! qui donc avait entendu ? M. de Morère s'élança : Diane gisait sans connaissance, toute blanche, au milieu d'une corbeille de roses qu'elle avait renversée en tombant. Dans cette chute, sa tête avait heurté la corbeille, et un mince filet de sang rougissait le front pur de la vierge. M. de Morère, sans jeter un cri, la releva doucement et la prit entre ses bras. Puis, essuyant avec son mouchoir, le sang qui coulait, il examina la petite plaie ; ce n'était qu'une égratignure. Bientôt Diane ouvrit les yeux ; elle portait la main à son front, comme pour en chasser une pensée horrible ; elle regardait longuement M. de Morère. Ce regard navré lui fit mal.

– Elle a tout entendu ! pensa-t-il.

Catherine accourut à son tour et voulut s'occuper de sa fille ; elle l'écarta doucement, mais fermement, et s'efforçant de rester debout.

– Je vais mieux, dit Diane. Ce ne sera rien. Ayez seulement la bonté, monsieur, d'éveiller ma femme de chambre.

Elle est étendue dans son lit, plus blanche que les fins draps de batiste qui l'enveloppent. Oh ! oui, elle a tout entendu, et les atroces paroles de M. de Morère vibrent encore à son oreille. Elle ne peut douter ; le silence terrifié

de Catherine est le plus écrasant des aveux. Ainsi sa mère, c'est ça ! Elle comprend maintenant pourquoi on ne la demandait pas en mariage. Qui donc se serait soucié d'épouser la fille d'une créature tarée ? Elle s'explique à présent et la mésestime qui flotte autour d'elle et les allures embarrassées d'Anne-Marie quelques jours auparavant lorsqu'elle condamnait son père.

La tête fine de la jeune fille penchait sur l'oreiller, et des larmes cruelles coulaient de ses yeux. Elle pleurait sa candeur et sa foi disparues. Jusqu'à présent, elle accusait sa mère de dédain, de froideur, mais non de mal ; elle cherchait à expliquer son inexplicable aversion par une haine encore vivante contre son père. Et voilà que brusquement on déchirait le voile ! Mais la piété de sa mère, mensonge donc aussi, comme tout le reste ? Pauvre martyre ! la vie se montrait dure pour elle, puisqu'il dix-neuf ans elle effeuillait les unes après les autres toutes les affections et toutes les tendresses ! Le jour entrait à flots maintenant. La femme de chambre avait laissé allumé un candélabre qui brûlait sur la commode. La flamme pâlisait tristement, perdue au milieu de ces rayons naissants du soleil ; il semblait à Diane qu'elle était morte et que des cierges flambaient à côté d'elle. Elle se mit à pleurer encore de ce que ce fût seulement l'image de la mort, puisque sa vie n'avait pas la réalité du bonheur !

La porte s'ouvrait : Diane détourna les yeux. C'était M. de Morère. Il s'approcha du lit et très doucement :

– Comment vous sentez-vous, mon enfant ?

– Beaucoup mieux, monsieur, je vous remercie.

Elle le contempla ; il lui semblait qu'elle le voyait pour la première fois. Il avait donc voulu l'aimer, lui !

– Vous n'êtes pas encore parti ? dit-elle.

M. de Morère se troubla légèrement. Rien que cette naïve question prouvait que Diane avait tout entendu.

– Non, mon enfant, répliqua-t-il, je ne partirai que ce soir. lorsque je serai tout à fait rassuré sur votre compte.

Elle restait silencieuse, presque gênée ; on eût dit qu'elle n'osait lui adresser une demande. Il la comprit sans doute, car il ajouta :

– Est-ce que ce départ vous contrarie ?

Elle rougit.

– Je ne me permettrais pas de contrarier en rien vos projets, monsieur ; mais enfin je serais heureuse. très heureuse que vous pussiez assister à mon mariage.

Il la regarda fixement : la vérité se lisait facilement dans les yeux purs de Diane, ces yeux, miroir de son cœur, resplendissants de sincérité. Il devina ce qu'elle ne pouvait lui dire. « Oh ! restez, monsieur, restez, je vous en prie, afin que j'aie auprès de moi un être qui m'aime ! Je vous ai entendu parler de moi tout à l'heure et je sais que nous nous comprendrons désormais. Restez, pour que j'aie une apparence de famille, moi qui n'ai pas de famille, pour que j'aie l'apparence d'un père, moi qui n'ai pas de mère ! »

Il se pencha vers elle et la baisa doucement au front. A son tour, il paraissait gêné ; à lui aussi une question brûlait les lèvres, et il n'osait pas la formuler :

– Je resterai donc, mon enfant, puisque vous le désirez.

– Oh ! merci !

– Mais laissez-moi vous demander quelque chose, et surtout ayez assez de confiance en moi pour me répondre franchement. C'est sans arrière-pensée que vous épousez M. de Tandray ?

Elle rougit, car elle allait mentir pour la première fois de sa vie. Mais à quoi bon raviver la blessure de cet homme bon et meurtri, en lui disant : – Je l'épouse, parce que nul ne voudrait de la fille de votre femme !

– C'est sans arrière-pensée, répliqua-t-elle.

– Alors, vous l'aimez ?

– Oui, dit-elle faiblement.

Il soupira, puis de nouveau l'embrassant au front paternellement :

– Soyez heureuse, mon enfant, vous le méritez.

Et il sortit, le front courbé. Ah ! si elle lui avait ouvert son cœur ! si elle n'avait pas craint de se confesser tout entière ! Il était encore temps : on pouvait rompre ce mariage, au prix d'un grand scandale, il est vrai, mais qu'est-ce que le scandale à côté du bonheur ? M. de Morère laissa faire. Elle l'aimait ! Cette raison seule suffisait pour qu'il se tût. Il rentrerait dans

sa maison perdue, pendant que cette jeune fille emporterait la seule apparence de bonheur qui pût encore exister pour lui.

La semaine s'écoula sans amener aucun incident nouveau. Catherine vit avec étonnement que son mari restait, elle n'osa pas lui demander pourquoi. Depuis leur terrible scène, le matin du bal, elle vivait sous l'empire d'une peur irraisonnée ; un malaise inexplicable la prenait chaque fois qu'elle se retrouvait en face de M. de Morère. D'ailleurs sa jalousie la torturait, elle haïssait le marquis depuis qu'elle avait découvert sa passion pour Diane. Elle vécut huit jours atroces : de temps en temps le destin se plaît à avoir des heures d'équité comme pour faire excuser des années d'injustice.

Un seul changement fut introduit dans les projets arrêtés. Les nouveaux mariés, dans le principe, devaient passer leur lune de miel à Cannes. M. de Morère offrit à Diane, qui l'accepta avec empressement, d'habiter jusqu'à l'automne à Vairs. Le savant y possédait un fort beau château, près de la mer, entre Eu et le Tréport. Le marquis ne souleva aucune opposition. Il suffisait qu'une chose plût à Diane pour qu'elle lui plût également. Enfin le 23 et le 26 avril arrivèrent. Il y eut peu de monde à la mairie : quelques intimes seulement, tels que madame Rochez et Anne-Marie au bras de madame Kersaint. Henriette arborait une toilette sombre.

– Je porte votre deuil ! glissa-t-elle à l'oreille de Catherine.

Mot féroce qui atteignait madame de Morère en plein cœur. Quand on éprouve une douleur où la vanité souffre, la blessure s'avive en présence de la pitié. Il signifiait tant de choses, ce mot que disait à Catherine sa meilleure amie ! Il signifiait : adieu la beauté, adieu la jeunesse, adieu l'amour !

Par contre, la Madeleine fut trop étroite pour contenir tous les invités. Et quelles toilettes malgré l'heure matinale ! On ne voyait que des reporters consciencieux prenant des notes. Ce fut grave, comme il convient, bien qu'on regardât très peu l'autel, et beaucoup Diane, belle et pâle sous sa couronne de virginité.

Tout à coup, un certain mouvement se produisit. On entendit ce remuement monotone et régulier de chaises qu'on installe pour mieux s'asseoir. Le révérend père Brémond, le prédicateur à la mode, officiait et allait parler. Il prononça une brève allocution, mystique et vaporeuse, où les

« effluves de l'âme » se confondaient avec « les aspirations vers l'infini. »
Puis, au milieu des flots d'encens diaphane, les orgues ailées chantèrent
leurs plus belles mélodies. Et la voix du prêtre appela sur le marquis et sur
sa femme la bénédiction de Dieu.

V

Le château de Vairs, que M. de Morère a acheté en 1871, s'élève sur une colline, au tournant – de la route d'Eu au Tréport. On y arrive par un pont de pierre, couvert de verdure et jeté sur des fossés où roule une eau vive, colorée çà et là de mousse claire. Des carpes énormes, contemporaines sans doute de la grande Mademoiselle, y rôdent gaîment. Elles chauffent au soleil leur dos écaillé et se rappellent peut-être les amours de Lauzun et de la cousine de Louis XIV, qui les regardèrent autrefois. A gauche, s'élève une tourelle élancée, grise, mais qui sourit au milieu du lierre ; puis s'étend un grand corps de bâtiment relié à la façade. L'architecture du château est un composé de trois styles divers : ici du François I^{er}, là du Louis XIII, au milieu du moderne. Mais cette diversité, faute grave au point de vue de l'art pur, est un charme de plus pour l'œil ignorant des profanes. L'aspect général est plein de fraîcheur et de gaîté. Les murailles sont tapissées de plantes grimpantes, de lierres étalant leurs plaques vertes. Mais, selon les ondulations de la lumière, les tons varient, sautant brusquement du vert au noir et du noir au bleu, un bleu piqué par endroits de taches violettes qui reluisent.

M. de Morère fut séduit tout de suite par ces beautés. Avec son goût très fin, il transforma le château de Vairs en une merveille d'élégance. Aussi le dedans ne le cédait en rien au dehors. Dans les environs, on citait le grand salon comme une rareté exquise. De vieilles tapisseries au sujet emprunté à quelque Iliade, couraient sur les murs, ressortant sous les rideaux en velours frappé, bordés de satin blanc. A droite et à gauche de la porte, se dressaient deux torchères, en vieux chêne sculpté, qui servaient de jardinières. Dans le fond, la fenêtre, énorme, s'encadrait entre deux bahuts, très bas et couverts

de fleurs vives. Elles sortaient des serres du château et secouaient leurs parfums, ainsi que de belles filles remuant leurs chevelures. Le tapis d'Orient, en étoffe sèche, assourdissait les pas, semé partout de coussins. Comme tableaux, un dessus de porte de Ricard, et, au plafond, un placage du Tintoret, rempli de défauts, mais d'une composition exquise et d'une couleur incomparable. En s'approchant de l'autre fenêtre, on voyait se dérouler un paysage tout égayé de clartés. D'abord, la cour large, bien sablée ; puis un escalier qui descendait vers un grand jardin à la française, tapissé de fleurs et de bordures vertes. Et le jardin descendait encore, par étages, pour conduire à d'immenses prés où l'œil se reposait avec joie.

Près du salon, s'étendait l'antichambre, en bois verni, avec un escalier monumental et des panneaux XVIII^e siècle. A côté, un boudoir japonais ; sur les murs, des broderies où l'on avait rapporté de véritables oiseaux d'Yeddo piqués en relief avec les plumes. Enfin, 'par une haute porte, on pénétrait dans la bibliothèque, un peu sévère, mais distinguée. Les chambres à coucher s'ouvraient sur de larges couloirs au premier et au second étage. Et tout autour du château, des bois de pins altiers tendaient leurs bras crucifiés ; on passait de la lumière à l'ombre, de l'art au naturel, du raffiné au sauvage, par une transition pleine d'imprévu charmant.

Fabien de Tandray et Diane arrivèrent dans ce paradis par une splendide journée. La clémente fin d'avril laissait rire le soleil couchant à travers les hautes branches ; les bruyères, toutes fraîches, miroitaient en rose comme de jeunes demoiselles allant au bal ; l'odeur pénétrante des bois mouillés parfumait l'air diaphane. Au loin, à travers un fin brouillard, semblable à un rideau de mousseline très délicate, on apercevait des coteaux bas, chargés de bois, et des prairies où paissaient des troupeaux de vaches.

Diane adorait ce château de Vairs, où elle ne venait que rarement. La proposition de M. de Morère l'avait donc charmée ; elle était reconnaissante à Fabien de l'y avoir conduite. A midi et demi, les deux époux avaient quitté la Madeleine pour gagner la gare Saint-Lazare, où les attendait un coupé. Pendant le trajet, le marquis se montra tel qu'il était, séduisant, gracieux et spirituel. Il commençait sa conquête. Diane se laissait aller à ce charme nouveau pour elle d'être libre. A mesure que le train filait, l'emportant loin de Paris, ce cœur troublé s'apaisait. Elle songeait qu'une

existence nouvelle commençait, où elle espérait bien goûter le bonheur non encore rencontré.

Cependant, le marquis se débarrassait lentement de sa contrainte première. Vainement se disait-il que cette femme était la sienne, que ce corps lui appartenait, que les baisers de ces lèvres lui étaient dus : il se sentait gêné malgré lui. Forcé jusque-là, à cause de Catherine, de déguiser le violent amour que lui inspirait Diane, il hésitait avant de jeter son masque de tendresse calme. Puis ce séducteur ne connaissait que les femmes ardentes ou aimantes qui se donnent en sachant ce qu'elles font ; là, il se trouvait en face d'une pureté blanche comme un lis. Il lisait tant de candeur sur le visage de Diane, il voyait tant de chasteté dans son regard ! Ses désirs en étaient à la fois plus excités et moins hardis. Il prit les mains de Diane, et, les serrant doucement entre les siennes :

– Laissez-moi vous avouer tout ce que je pense, dit-il, maintenant que nous sommes seuls, maintenant que nous sommes bien l'un à l'autre. Vous ne savez pas à quel point je vous adore ! Ma vie ne commence réellement que du jour où je vous ai connue. Je n'ai plus quarante ans lorsque je suis auprès de vous, j'en ai vingt ; je doute et j'espère comme un enfant, et je me sens tellement heureux que je ne puis croire à mon bonheur.

Il serrait plus fort les mains de Diane ; ses yeux s'enflammaient.

– Ma femme ! vous êtes ma femme !

Il eut cependant la force de se contenir encore, de retenir le cri de sa passion longtemps domptée. Non seulement il l'aimait comme un fou, mais encore il la désirait ardemment. Ainsi qu'au bal du contrat, huit jours auparavant, lorsqu'il mourait d'envie de se pencher sur elle et de dévorer de caresses ses épaules nues, il était tenté de la saisir entre ses bras, de coller ses lèvres sur les siennes. D'un geste brusque, il s'éloigna de Diane et vint se réfugier à l'autre bout du coupé. C'est qu'il ne voulait pas l'effrayer : il croyait à l'inconscience des jeunes filles, non à leur ignorance absolue. Il savait qu'elles ont une idée à peu près nette du mariage, surtout quand elles ont été élevées dans un certain milieu. A travers les demi-confidences de leurs amies, à travers les aveux interrompus, elles devinent aisément sous quel aspect nouveau l'homme va se montrer. Le marquis avait bien souvent réfléchi à tout cela. Il se disait que la vierge voit dans le salon de sa mère un

être jeune, élégant, distingué dont elle s'éprend comme Rosalba du prince Charmant de ses rêves. Elle tresse, à son intention, une couronne de fleurs idéales ; elle le pare de toutes les délicatesses ; et, après le mariage, lorsque s'ouvre enfin la chambre nuptiale, elle assiste à la scène magique des féeries cruelles, où l'homme se change en bête. Fabien savait tout cela. Trop de femmes l'avaient aimé, trop de confidences féminines lui avaient été faites. Il n'ignorait pas que beaucoup de mariages se gâtent à la suite de la première nuit de noces. Il n'en serait pas de même pour lui ; il ménagerait jusqu'au bout les délicatesses de Diane, afin de conserver ce prestige de gentilhomme qu'il se donnait. Il eut le courage d'étouffer ses désirs, de retenir ses baisers. Il devinait que le dégoût la prendrait, quelque chose comme une nausée morale qui la suffoquerait ; il eut l'énergie de causer de choses indifférentes, d'expliquer à Diane le paysage qu'ils traversaient.

Un landau attendait à la station d'Eu. M. et madame de Tandray y montèrent. Diane, de plus en plus heureuse, que rien n'effarouchait dans cette longue intimité du voyage, examinait curieusement autour d'elle. Elle se plaisait au milieu de ces gras pâturages où les vaches normandes paissaient tranquilles et rêveuses. Le calme profond de la nature s'harmonisait avec le calme profond de son âme. Ce fut avec de la joie dans les yeux, qu'elle arriva au château. Deux femmes de chambre reçurent leur maîtresse et la conduisirent à l'appartement qu'elle devait occuper.

Pendant le dîner, aucun incident notable. Le marquis continuait à se montrer galant, spirituel, empressé, retenant les cris de passion sur ses lèvres, éteignant la flamme dans ses yeux ; et cependant, à mesure que la soirée s'avancait, un trouble singulier le prenait. Quand il fut seul avec Diane, dans le grand salon, loin des regards curieux des valets, il l'entraîna vers les corbeilles de fleurs, et se mettant à genoux devant sa femme :

– Je suis désormais votre meilleur ami, dit-il. Je ne veux pas qu'aucune de vos pensées me soit étrangère. Il est si bon, ma bien-aimée, de vivre dans une intimité de cœurs et d'idées, qui nous fassent toujours présents l'un pour l'autre !

– J'ai foi en vous, Fabien, répliqua Diane. Vous avez raison, vous serez désormais mon meilleur ami. Alors, il faudra tout vous dire ?

– Oui.

– Eh bien ! je vous. dirai tout, et cela ne me coûtera pas.

Comme elle était rassurée et calme ! Elle ne comprenait pas l'effroi de quelques-unes de ses amies en présence de cet inconnu qui est le mariage. Pourquoi ne serait-ce pas quelque chose de délicieux, avec un être aussi réservé et exquis de formes que Fabien ? Néanmoins, malgré elle, peut-être à son insu, elle s'efforçait de prolonger la soirée.

– Voulez-vous que je chante ? demanda-t-elle.

Et, sûre d'avance de la réponse, elle prit la partition de Faust, et s'assit au piano. Elle chanta longtemps, et le marquis ne pensait pas à l'interrompre. Une lente griserie l'envahissait. La musique divine et capiteuse de Gounod, chantée par la voix chaude de Diane exerçait une action directe sur ses sens. Il contemplait ces splendides yeux noirs, où brillait une flamme d'artiste, ce visage qui se transfigurait, ce corps souple plein d'une irrésistible séduction. Deux fois, il se pencha pour l'embrasser avidement ; deux fois, une dernière lueur de raison lui permit de se contenir. Mais, sans qu'il en eût conscience, toutes ses belles résolutions s'évanouissaient, fondant au feu de son désir, comme les neiges de mars sous les rayons de soleil. Il comprit qu'il ne serait pas son maître si la tentation durait plus longtemps. Il voulut s'arracher au danger grandissant, et sonnant une femme de chambre :

– Il est onze heures, ma bien-aimée, dit-il. Je crois qu'il est temps que vous rentriez dans votre appartement.

Et comme elle rougissait, courbant la tête, il ajouta, lui baisant la main :

– Vous me permettrez d'y venir prendre de vos nouvelles, n'est-ce pas ?

Elle rougit un peu, balbutia un : « Ou » presque inintelligible, et disparut.

L'appartement commun au mari et à la femme se trouvait au premier étage : deux chambres avec un cabinet de toilette et reliées par un salon. Diane, enfoncée en ses rêves, s'abandonnait à ses caméristes. Le cabinet de toilette, largement éclairé par deux lampes, s'emplissait de ce froufrou charmant et parfumé d'une femme élégante qui s'apprête pour la nuit. Dans la haute glace la marquise se voyait, non plus rougissante, mais toute pâle, maintenant, sous l'éblouissement d'ébène de ses cheveux déroulés ; le sourire fuyait sa lèvre devenue sérieuse : un pli se creusait sur son front. Sa toilette achevée, elle éprouva une sensation étrange en passant dans sa

chambre à coucher : la demi-obscurité où elle entrait formait contraste avec la clarté vive de la pièce qu'elle venait de quitter. Cette chambre était large, haute, bien chauffée par le feu gai qui flambait dans la cheminée. Une veilleuse suspendue au plafond tamisait sa lueur à travers le bleu tendre des verres, laissant dans une sorte de clair-obscur le grand lit à colonnes, très large, qui étalait la blancheur éblouissante de ses draps de batiste. Diane était seule. Elle retira son peignoir rose-pâle bordé de valenciennes, et se glissa dans le lit, frissonnante.

Elle demeurait là, songeuse, réfléchissant qu'elle touchait à l'heure solennelle de son existence et d'étranges pensées remuaient en son cerveau. Elle revoyait toute sa vie comme dans un éclair ; et ses premières années, là-bas, au bord de la mer, et les longues journées du couvent, suivies du coucher régulier, le soir, à huit heures. Elle se rappelait la première fois où elle avait songé qu'elle se marierait un jour, et le peu d'importance qu'elle attachait alors à ce mot « mariage ». Puis, plus tard, quand elle avait pressenti, sinon deviné la vérité, la sensation bizarre que lui causait cette idée du lit partagé avec un homme, d'un être à qui l'on appartient. Alors, soudainement, elle évoquait la scène terrible qui éclatait après le bal entre sa mère et son beau-père. Des amants ! Sa mère avait eu des amants !

Qu'était donc cette sensation physique de l'amour qui pouvait porter une femme à oublier, pour en goûter les plaisirs, sa réputation, sa situation acquise, l'opinion du monde, l'estime de son mari, la tendresse de ses enfants, peut-être ? Il fallait qu'il y eût là-dedans de bien âcres voluptés puisqu'on leur sacrifiait tout sans regret. Quelles irrésistibles tentations pour que sa mère, à elle, leur eût immolé sans remords le calme et la dignité de sa vie ! Aussi, à la terreur première de Diane se mêlait une vague et inconsciente curiosité. Elle allait connaître cet amour que les poètes revêtent de formes si séduisantes ; elle allait devenir femme ; et, peu à peu, elle s'expliquait comment quelques-unes de ses amies, Anne-Marie, entre autres, avaient aimé, après leur mariage, celui qu'elles n'aimaient pas avant. Sans doute, l'amour se composait d'un sentiment et d'une sensation ; il fallait passer par cette sensation pour arriver à ce sentiment, et goûter les plaisirs physiques de l'une pour connaître les jouissances morales de l'autre. Certes, sa pudeur souffrait bien à l'idée que Fabien la prendrait

entre ses bras, la couvrirait de caresses ignorées. Mais puisque c'était cela, le mariage ? Puisque la loi naturelle, la loi sociale, le voulaient ainsi ? En somme, elle n'éprouvait aucune répulsion pour le marquis. Il lui plaisait même par la douceur de ses façons, par la distinction de ses allures. Évidemment, elle retrouverait l'homme du monde dans l'amant, et les baisers de celui-ci auraient la même douceur que les paroles de celui-là.

Et pendant qu'elle songeait ainsi, Fabien se préparait à entrer dans la chambre nuptiale. Aussi loin qu'il fouillait dans son souvenir, il ne trouvait pas une femme qui l'eût ainsi troublé. L'amour, chez lui, se traduisait par un terrible éveil de sens, par la soudaineté du désir. A mesure que s'approchait l'heure où il posséderait Diane, le sang coulait plus vite dans ses veines, son cœur battait à rompre, un voile obscurcissait sa vue ; il était bien loin maintenant des raisonnements qu'il se faisait. Il fermait les yeux et voyait dans une sorte d'apparition toutes les beautés de formes qu'il rêvait chez elle. Certes il se disait encore que de cette nuit dépendrait le bonheur de sa vie conjugale : mais c'était comme une leçon qu'il se répétait sans en avoir bien conscience. Comme presque tous les hommes à bonnes fortunes, il connaissait moins la tendresse que les emportements de la passion. De plus, il ignorait la vierge. Il ne savait pas que la pudeur instinctive chez la femme revêt chez la jeune fille quelque chose de particulièrement craintif. Cependant, quand il ouvrit la porte, il eut une dernière lueur de raison. Il se promit de ne pas épouvanter cette enfant qu'une terrible convention lui livrait. Mais cette lueur de raison s'éteignit vite, quand il aperçut Diane couchée dans le grand lit, baignée par la voluptueuse demi-clarté de la chambre. Il s'approcha d'elle, hésitant encore, balbutiant ; puis il la regarda quelques instants sans parler. L'amour vrai a seul des délicatesses ; l'amour uniquement sensuel ne connaît que la violence. Il saisit brusquement Diane entre ses bras. Surprise par l'attaque de son mari, elle essaya de se débattre ; alors il usa de sa force doublée par son désir, et cette créature devint la proie de cette brute.

Elle retenait le cri de dégoût que ses lèvres voulaient pousser ; elle se sentait souillée et dégradée ; cet homme hideux, c'était son mari ! Maintenant l'indignation et la colère se faisaient jour en cette âme de vierge légalement violée. Dans le silence paisible de la chambre nuptiale, elle

demeurait anéantie, ayant horreur d'elle-même, retenant les sanglots qui montaient à sa gorge ; mordant ses bras nus, elle se disait :

– Et c'est pour ça que ma mère s'est déshonorée !

VI

Le mois de mai revenait, attiédissant l'air et ramenant le renouveau dans les plaines. Déjà les oiseaux établissaient domicile sous les grands arbres du parc ; c'est le temps des douces promenades où les amoureux s'en vont par les campagnes, à travers les frondaisons renaissantes, échangeant les chères confidences et les baisers qui n'en finissent plus. Au château de Vairs, on menait, en apparence, la vie la plus gaie du monde. Après trois semaines de solitude, le marquis proposa de faire quelques visites aux environs et de recevoir leurs voisins. Après tout, une lune de miel ne peut pas éternellement durer ; il faut bien se mêler à la vie extérieure. Pourquoi ne pas commencer tout de suite, puisque c'est une échéance qui doit fatalement arriver ? La vérité, c'est que le marquis s'ennuyait.

Il se passait chez cet homme un phénomène psychologique bien curieux. Diane « ne l'amusait pas. » Volontiers, il eût dit cyniquement : Elle n'est pas drôle du tout ! Du matin au soir, il avait en face de lui une femme au visage uniformément paisible, au regard clair, mais froid, qui parlait peu, lisait constamment ou s'absorbait en d'éternelles songeries. Quand il lui adressait la parole, elle semblait s'éveiller en sursaut. Elle ouvrait à peine son piano ; deux ou trois fois il l'avait priée de chanter : son obéissance calme prouvait qu'elle cédait sans plaisir, n'ayant plus aucune joie d'artiste dans l'intimité des maîtres préférés. Fabien ne pouvait même pas se consoler en faisant une observation : jamais il ne rencontrait de résistance en elle. Elle s'abandonnait à tous ses caprices, comme une cire molle gardant l'empreinte qu'on lui imprime. Diane ne proposait jamais rien, mais elle acceptait aussitôt ce que son mari avait proposé. S'agissait-il d'une promenade à cheval ? Elle consentait avec grâce, mais sans empressement. Ce qui étonnait le plus ce mondain habitué aux confidences féminines, c'est que Diane lui taisait les siennes. Jamais elle n'eut avec lui de ces épanchements adorables où deux âmes se confient l'une à l'autre. Il essaya de l'interroger sur son existence d'autrefois, sur sa vie de couvent, sur les

amitiés qu'elle avait formées ; toujours il se heurta, non au silence, mais à une sorte de résistance douce qu'il ne parvenait pas à vaincre.

Ah ! s'il eût pu lire dans son cœur ! Il aurait vu quelles ruines la malheureuse jeune femme portait en elle ; ruines de son espérance et du bonheur longuement caressé. Elle en arrivait à se dire qu'elle était vouée à souffrir et que vainement elle espérerait en des jours meilleurs. Parfois, elle s'en voulait de l'éloignement que lui inspirait son mari. De quoi était-il coupable, en somme, et que lui reprochait-elle ? L'horreur physique qu'elle ressentait pour lui pouvait être un défaut de sa nature, mais n'entachait en rien les qualités morales qu'elle croyait exister chez Fabien. L'amour n'est pas tout dans la vie, et parce qu'elle n'éprouvait pas la passion telle qu'elle la rêvait, elle n'avait pas le droit de méconnaître ce que valait le marquis.

Quant à M. de Tandray, les désirs que Diane éveillait chez lui s'émoussaient peu à peu. D'ordinaire, ses maîtresses éprouvaient pour lui le même entraînement physique qu'il éprouvait pour elles ; aussi ne comprenait-il rien aux résistances instinctives, aux abandons subis, mais jamais acceptés, de la marquise. Puis il commettait cette erreur si commune aux hommes mariés, qui préfèrent accuser leur femme qu'eux-mêmes, et voient un manque de tempérament, là où eux seuls sont coupables.

Quelle différence entre cette statue et ses maîtresses ardentes d'autrefois ! La légende de Pygmalion est éternelle. Le statuaire est épris de la Galatée glacée. Mais il commence par l'échauffer au contact de ses baisers de flammes ; il essaie d'éveiller en elle la divine émotion, et il ne tente de la posséder que lorsque le marbre s'est fait chair. Là, le marbre restait de marbre. Fabien sentait que Diane demeurait absente de ces baisers, dont elle ne partageait pas l'enivrement, étrangère à ces transports qu'elle semblait redouter. Non seulement il en souffrait dans son imbécile vanité de don Juan, mais il en souffrait aussi dans sa sensualité mécontente.

Ce fut donc avec plaisir qu'il entrevit le moyen de rompre la monotonie de cette lune de miel, plus froide qu'un ciel de décembre. Comme le sens moral n'existait pas chez lui, il se dit qu'après tout le mariage n'est pas l'amour, mais une sorte de fonction sociale qu'on est obligé de remplir quand on tient un certain état dans le monde. Il aurait des maîtresses, puisque Diane ne voulait pas être la sienne ; sa maison serait bien tenue ; il

pourrait donner des fêtes où brillerait la marquise dans l'incomparable éclat de sa beauté souveraine.

Il ne faut pas demander à certains êtres les exquis délicatesses des créatures supérieures. Fabien était incapable d'aimer une femme qu'il ne désirait pas, – et incapable de désirer une femme qui ne partageait pas ses élans. Ainsi lentement se dressait une barrière entre ces époux de six semaines. Le marquis devait guérir vite de son amour pour Diane, et, une fois guéri, tomber dans cette autre erreur non moins commune :

– Je suis sûr de ma femme. Elle me sera fidèle puisqu'elle n'a pas de sens.

C'est que l'homme, être foncièrement vaniteux et égoïste, n'admet jamais qu'un autre fera naître les sensations qu'il n'a pas été capable d'exciter.

Dès le mois de juin, une bande de Parisiens s'abattit sur le château de Vairs. M. de Tandray n'organisait pas de séries d'invités. On restait ce qu'on voulait. M. de Morère et Catherine alléguèrent diverses raisons pour ne point venir ; en réalité, lui, achevait un travail qui exigeait sa présence à Paris ; elle, elle se souciait peu d'assister aux tendresses de Diane et de Fabien. Elle ignorait la vérité : et comment l'eût-elle connue ? Pour la lui révéler, sa fille avait trop peu de tendresse, son gendre trop d'amour-propre. La marquise voyait passer tous ces invités sans se mêler à aucune de leurs parties. D'abord, elle n'y trouvait aucun plaisir ; et puis elle sentait que sa tristesse pesait sur ces têtes folles comme un ennui toujours présent. Une seule chose l'égaya, l'arrivée de madame Kersaint, qui venait passer plusieurs semaines auprès d'elle. Il y avait brillante compagnie, en ce moment, au château de Vairs ; Jeanne Vernier d'abord, toujours spirituelle et mordante, avec sa grâce alanguie de Parisienne coquette ; et Maurice Gendron, faiseur de bons mots à la douzaine, qui égratignaient quelquefois, mais n'écorchaient jamais ; et Louis Maréchal, toujours gommeux, étalant quatre toilettes par jour : *un* complet, en étoffe anglaise, pour le matin ; le veston sombre, avec le pantalon de couleur voyante pour le déjeuner ; la redingote pour l'après-midi, et l'habit pour le dîner ; il y avait madame Repp, parfaitement consolée de la mort de M. Voys ; et enfin Henriette Rochez sur laquelle courait une légende bien invraisemblable. Elle était

amoureuse ! De qui ? On ne savait pas. Mais on précisait, et, pour une fois, le *potin* prenait une apparence de vérité. D'abord, les allures avaient changé ; ainsi, elle devenait rêveuse, distraite, comme si une pensée intime occupait son esprit. Il arrivait maintenant que, dans un diner ou dans une soirée, ses yeux s'illuminaient d'une clarté soudaine ; ensuite, elle était moins méchante, pas beaucoup, mais un peu.

Elle s'invita elle-même au château de Vairs et écrivit à Diane pour s'annoncer. Si quelqu'un avait eu intérêt à observer sa conduite, le troisième jour il eût été fixé. Madame Rochez partait régulièrement après le déjeuner et ne rentrait plus que pour le dîner. Mais qui aurait pu l'étudier ? Louis Maréchal faisait la cour à madame Vernier, qui en riait comme une folle ; Maurice Gendron se déclarait fou de madame Repp, qu'il ne quittait pas plus que son ombre, le marquis s'ennuyait, la marquise rêvait, et madame Kersaint cherchait à découvrir le secret de son amie.

– Voyons, ma chérie, lui dit-elle un jour, sois franche avec moi : tu es heureuse ?

– Mais.

– Pas de faux-fuyants. Tu es heureuse ?

– Je n'ai rien à reprocher à mon mari.

– Encore une réponse ambiguë : je te demande nettement la vérité. Tu es heureuse ?

– Oui.

Madame Kersaint jeta un long regard sur la marquise ; mais elle n'insista pas, sentant bien qu'elle n'obtiendrait pas encore de confidences. Non que Diane n'aimât pas Anne-Marie ! Mais, en vérité, elle eût été bien embarrassée de dire ce qui se passait en elle. Articuler un reproche contre le marquis ? A quoi bon raconter l'histoire de cette première nuit de noces ? Se plaindre de cette froideur que Fabien lui témoignait ? C'était une conséquence de sa froideur à elle. Devant le monde, et dans l'intimité, M. de Tandray se montrait parfait : elle ne pouvait pas exiger davantage. Et comment les autres eussent-ils vu ce qu'une amie intime ne voyait pas ? Ils ne pouvaient guère soupçonner qu'une montagne de glace séparait ces époux de trois mois. Puis chacun d'eux était occupé ailleurs ; enfin Diane et Fabien paraissaient heureux : le monde a bien autre chose à faire qu'à

chercher l'envers de ce qu'on lui montre ! Tant de gens sourient qui cachent la souffrance en eux !

Un matin, Diane partit seule à cheval. Le temps était délicieux ; une brise chargée de senteurs salines parfumait l'air. Après un temps de galop, elle arrivait aux environs de Mers, quand elle rencontra un cavalier. Il tourna la tête, et Diane le reconnut : c'était Maximilien Danglars. Il se contentait de saluer la jeune femme, et sans doute il allait passer outre, mais elle vint droit vers lui.

– C'est une heureuse rencontre, monsieur, dit-elle ; est-ce que nous serions voisins ?

– Oui, madame ; je suis installé au Tréport.

– Et vous ne m'avez pas rendu visite ?

– Mon Dieu, madame, vous êtes mille fois trop gracieuse, et je ne saurais vous dire combien votre affabilité me touche ; mais je n'ai pas l'honneur d'être de vos amis, et je ne connais pas le marquis de Tandrav ; enfin je craignais d'être importun.

Il existait sans doute une autre raison que Max ne disait pas, car il rougissait un peu, comme toutes les natures loyales qui croient mentir en n'avouant pas toute la vérité.

– D'abord, monsieur, reprit-elle, à la campagne on est moins rigoureux qu'à Paris, et la présentation suffit parfaitement à autoriser une visite. Ensuite un homme tel que vous n'est jamais un importun.

Elle parlait presque gaîment, ne cachant pas le plaisir que lui causait la présence de Maximilien. Elle l'associait dans son souvenir à la jolie journée passée avec Anne-Marie aux environs de Paris, dans le pensionnat, par cette fraîche après-midi de printemps.

– Et votre petite Arabe ? qu'est-elle devenue ? continua-t-elle.

– Elle est avec mon grand-père et moi au Tréport, répliqua Maximilien.

– Elle s'appelle Gemma, n'est-il pas vrai ?

– Oui, madame, ou plutôt c'est un surnom que je lui ai donné. Son vrai nom, fort joli en arabe, signifie pierre précieuse ; malheureusement il aurait une consonnance désagréable en français. J'ai cherché celui qui rappelait le plus le sens du mot arabe. Gemma exprimait le mieux ce que je voulais. La pauvre enfant !

– Pourquoi la plaignez-vous ?

– Parce qu’elle est seule au monde et loin de son pays.

– Ne peut-elle y retourner ?

– Elle ne veut pas me quitter, madame. Que voulez-vous ? ces Orientaux ne sont pas comme nous autres : ils ont la reconnaissance tenace. Je lui ai donné la vie, à cette enfant, et c’est peut-être un triste cadeau que je lui ai fait là. Eh bien ! cela suffit pour que ce petit cœur me soit à jamais dévoué. Si vous la voyiez, quand je pars ou lorsque j’arrive ! Ses yeux s’éclairent : on dirait un rayon de soleil dans un diamant noir. Elle me suit du , regard sans parler, remuant seulement les lèvres, comme si elle se disait quelque chose tout bas.

– Elle vous aime.

– Cette petite ?

L’accent que Maximilien mit dans ces deux mots prouvait combien peu l’Arabe existait pour lui en tant que femme. Gemma pouvait grandir : il ne verrait jamais en elle que la sauvagesse emportée jadis entre ses bras, à travers les alfas bordés à droite et à gauche d’énormes platanes aux troncs noueux, au milieu des coups de fusil. Cependant le temps coulait : la marquise et son compagnon suivaient depuis une demi-heure un chemin charmant, ombragé à droite et à gauche d’arbres fruitiers. On est toujours étonné de trouver de l’ombre dans ces pays du nord de la France, où la culture du pommier est une institution de famille ! C’étaient de véritables platanes aux feuilles larges, développant en pleine terre leur sève fécondante.

– Mais nous sommes au château ! s’écria Diane en regardant autour d’elle avec surprise.

Sans qu’elle s’en aperçût, et que lui pût s’en douter, ils avaient pris la route de traverse qui contourne la ville d’Eu et débouche en haut du parc de Vairs.

– Alors, madame, dit Max en souriant, il ne me reste plus qu’à prendre congé de vous et à vous remercier de cette charmante promenade.

– Pas du tout, monsieur, je n’entends pas que vous me quittiez ainsi. Vous allez m’accompagner jusqu’au bout et vous déjeunerez avec nous.

– Mais c’est impossible, madame.

– Pourquoi ?

Il demeura interdit, ne sachant plus que répondre, car en effet il lui eût été impossible de dire pourquoi il ne voulait pas, – ou il ne pouvait pas, – venir déjeuner à Vairs. Heureusement Diane se méprit à l'expression qu'il mit dans ses paroles : elle crut à une simple défaite dictée par la politesse ou la crainte d'être importun.

– Je n'admets pas d'excuse, assura-t-elle en souriant. D'abord il est tard, vous devez avoir faim et vous n'arriveriez au Tréport qu'à des heures indues ; ensuite je ne veux pas priver mes hôtes du plaisir de vous voir et de vous connaître. Vous me refusez toujours ?

Non, il ne refusait plus. Cette voix d'or exerçait sur lui une influence étrange, et, ravi, il la regardait campée sur sa jument fine, la taille emprisonnée dans une amazone qui dessinait les splendeurs de sa gorge et de ses épaules. La marquise mit son cheval au galop de chasse, il l'imita, et tous les deux entrèrent dans la cour sablée du château. Le marquis ne reconnut pas tout de suite M. Danglars, mais dès que sa femme le lui eût nommé, il accueillit très gracieusement le jeune homme.

– Tout le monde est au salon, dit-il. Vous êtes en retard, ma chère amie : sans reproche.

Henriette Rochez était bien fausse ; certes, elle possédait à merveille l'art de se contenir ou d'exprimer le contraire de sa pensée : sans nul doute, elle aurait assisté sans broncher à la mort de sa meilleure amie, et cependant elle poussa un : « Ah ! » bien significatif lorsque Maximilien pénétra dans le grand et merveilleux salon du château de Vairs, ayant à son bras madame la marquise de Tandrav. Et aussitôt, comme un sentiment de colère grondait en elle, elle se mit à sourire gracieusement. Elle fut vite rassurée, si tant est qu'elle dut éprouver de l'effroi, car Diane raconta tout haut comment elle avait rencontré et invité M. Danglars. Celui-ci s'approcha d'Henriette, qui lui dit tout bas pendant qu'il la saluait :

– Après le déjeuner, dans ma chambre. Vous me suivrez, je vous ferai signe.

Maximilien était le secret d'Henriette. Il fallait qu'elle l'aimât vraiment, car cette femme, astucieuse et froide, qui calculait tout, même ses défaillances, lui proposa en sortant de table de se promener dans le parc.

Seulement, au lieu de l'emmener sous les arbres, elle se glissa avec lui dans une des tourelles qui conduisaient aux appartements. Et quand ils furent dans la chambre à coucher d'Henriette :

– Maintenant, raconte-moi tout ; je veux tout savoir.

Il fallut que Maximilien recommençât le récit de Diane sans omettre un seul détail. Elle le regardait dans les yeux pour y lire la vérité tout entière. En ce moment elle pensait peu à ce qu'on dirait si on la savait enfermée dans sa chambre avec le jeune homme ; elle ne s'occupait guère des médisances de Jeanne Vernier ou des moqueries de madame Repp, ou des racontars de Maxime Gendron : non, sa jalousie la hantait, jalousie folle, irraisonnée et déraisonnable, car rien ne lui prouvait que Diane et Max se fussent entendus pour mentir. La marquise connaissait à peine M. Danglars, et certes ils ne s'étaient jamais rencontrés depuis le bal du contrat.

C'est que, pour la première fois de sa vie, cette créature misérable aimait véritablement. Tout d'abord, elle n'avait vu en lui qu'une célébrité de plus à piquer dans sa collection : puis, lentement, elle s'était prise au piège que tendait son habile coquetterie. La candeur de l'homme avait vaincu la rouerie de la femme ; cette loyauté avait eu raison de ce mensonge. Au lieu de préparer sa chute, elle s'était livrée subitement dans un affolement de la tête et des sens. Et cette passion grandissait depuis lors, comme si rien ne pouvait assouvir la flamme subitement allumée dans ce cœur.

Et Maximilien ? En vérité, il eût été bien embarrassé s'il lui avait fallu dire ce qui se passait en lui. Henriette lui plut tout d'abord par la distinction incomparable de son visage, par la gracieuseté de son sourire, par la joliesse de ses traits. Il aimait sa conversation sans profondeur, mais malicieuse souvent et méchante toujours ; les médisances ont de l'attrait même pour l'homme le meilleur. Seulement, à la réflexion, il songea que les natures perverses s'acharnent seules contre la pauvre humanité ; une femme qui dit du mal de tout le monde à quelqu'un, dira aussi du mal de ce quelqu'un à tout le monde. Mais si Henriette plaisait à Max, du moins elle ne faisait que lui plaire. Tout au contraire, madame Rochez s'éprenait un peu plus à chaque nouvelle rencontre, et un beau jour le jeune homme se trouva être l'amant d'une femme qu'il n'aimait pas. Aventure commune à bien des

liaisons où la passion de l'un n'est jamais au même niveau de la passion de l'autre.

Maximilien ne jurait rien ; il n'avait pas séduit Henriette, elle s'était offerte. Le jeune homme se trouvait pris, sans grand enthousiasme, dans une liaison qui ne lui plaisait guère. Sa délicatesse souffrait du mensonge de ses baisers. Un instant il eut envie de brusquer les choses et de rompre ; il fut retenu par un sentiment très commun chez les hommes et très rare chez les femmes : la pitié. Ne partait-il pas au mois d'octobre pour de nouveaux voyages ? Ce départ serait le dénouement naturel, et du moins il n'aurait pas le remords d'offenser une femme à qui il n'avait rien à reprocher. Que ce fût amour ou caprice, elle n'avait pas été coquette avec lui, elle s'était donnée franchement ; et même, sans sa naïve vanité, Henriette se fût aperçue déjà de la tiédeur de Maximilien.

Elle restait toujours debout devant lui ; son amour-propre s'apaisait peu à peu.

– Merci, dit-elle. J'ai eu tort.

Maximilien put quitter la chambre sans qu'on le vît, et rentrer au salon avant qu'on eût remarqué son absence. Quelques instants après, on passait au jardin pour gagner une large allée bien plantée d'arbres épais qui dressaient vers le ciel leur front chenu. De nouveau, Diane causait avec Maximilien, pendant que le marquis caquettait avec Jeanne Vernier et Maurice Gendron ; derrière eux, à une certaine distance, madame Repp souriait aux plaisanteries épicées de Louis Maréchal. Madame Kersaint était absente pour quarante-huit heures : son mari avait eu besoin d'elle pour le mariage d'un parent.

– Est-ce que vous restez longtemps au Tréport ? disait la marquise.

– Jusqu'au mois d'octobre, madame.

– Aussi longtemps !

– Quand on travaille beaucoup, madame, reprit Maximilien en souriant, le temps ne paraît jamais long. Veuillez remarquer que mon grand-père et Gemma sont avec moi : je suis entouré et bercé par deux tendresses toujours en éveil. Enfin j'ai la mer devant les yeux, et je me plais toujours à contempler cette vieille amie d'enfance.

– Vous avez été élevé au bord de la mer ?

– Oui, madame, en Bretagne.

– En Bretagne ! s’écria gaîment la marquise. Moi aussi. De quel côté ?

– Oh ! dans un coin perdu dont vous n’avez jamais entendu parler, aux environs de Pornic.

Cette fois, Diane s’arrêta brusquement :

– Moi aussi, dit-elle encore.

Et, regardant attentivement le jeune homme surpris, elle ajouta, après un silence, d’une voix émue :

– Ce coin perdu s’appelle La Birochère, n’est-ce pas ? Je n’ai qu’à fermer les yeux. Mes souvenirs me reviennent en foule. Je revois la petite plage semée de falaises et la colline circulaire qui les entoure, couverte de maisons grises. Les meilleures années de ma vie, je les ai vécues là, dans la grande ferme, sur la route de Beauvoir, chez ces braves gens qui m’aimaient bien, entre le ciel et l’océan. J’étais libre, j’étais heureuse, j’avais un ami qui jouait avec moi, qui courait la campagne et les rochers avec moi. Je l’appelais Max, parce qu’il se nommait Maximilien ; il m’appelait Joliette, parce qu’il me trouvait jolie. Je ne l’ai jamais oublié, ce compagnon d’enfance : ni quand j’ai quitté La Birochère pour entrer au couvent, ni quand j’ai quitté le couvent pour revenir dans ma famille. Un jour, je l’ai rencontré dans le monde, nous nous sommes parlé sans nous être reconnus, et il faut qu’il me cite un nom de plage ignorée pour réveiller ce passé et illuminer mon souvenir ! pour que dans l’homme fait je retrouve l’enfant, l’enfant à qui je disais :

– Bonjour, Max !. et qui me répondait :

– Bonjour, Joliette ! dit Maximilien, les yeux brillants, l’âme ravie par cette évocation subite du plus cher parmi ses plus chers souvenirs. Vous, madame, c’est vous, Joliette ! Ah ! je comprends maintenant pourquoi votre voix d’or exerçait un charme étrange sur moi ! Le passé envahissait le présent, et le plaisir que j’avais à vous parler c’était le parfum du plaisir d’autrefois !

Instinctivement, Diane tourna les yeux : ils étaient seuls ; sans doute les autres couples avaient pris un autre chemin.

– Venez, dit-elle, heureuse à son insu de cette solitude. Nous pourrions causer un moment.

Elle l'entraînait vers un petit kiosque de verdure à demi caché le long de l'allée.

– Asseyons-nous là, monsieur. Si vous saviez quelle émotion j'ai eue en vous retrouvant ainsi tout à l'heure ? Je vous l'ai dit, ç'a été comme une illumination subite : que je ne vous aie pas reconnu, que vous ne m'ayez pas reconnue plus tôt, cela est naturel. Mais pourquoi, lorsque vous avez parlé de ce coin perdu aux environs de Pornic, ai-je eu – ce trouble singulier, cette impression de « déjà vu » qui ont tout à coup fixé ma mémoire ?

– Parce que l'enfance, madame, est l'époque qui laisse le plus de trace dans le cœur humain. Est-ce donc qu'en avançant dans la vie, on se souvient avec charme du temps où l'on y entrait ? ou bien la mémoire encore neuve de l'enfant garde-t-elle plus fidèlement la première empreinte qu'elle reçoit ? Je ne sais ; mais aujourd'hui, je me rappelle des choses futiles du temps où j'avais dix ans, et j'oublie des choses graves du temps de ma vingtième année.

– Alors vous vous souvenez ?.

– De La Birochère !

– Et de Joliette ?

– Ah ! madame la marquise, Joliette était aussi jolie que vous êtes belle ! Je la vois encore avec sa petite robe bleue, frisée sur les hanches, et sa bavette en toile grise par devant. Un jour, elle me tenait la main et nous rôdions dans un chemin creux en cueillant des mûres. Je la quittai pour atteindre dans un fourré où je voyais beaucoup de fruits montrant leurs têtes de velours noir, et je revins, rapportant une pleine moisson. Le partage fut vite fait, après nous être assis sur l'herbe ; moi, je mangeais goulument, barbouillant mes lèvres et mes joues, comme un grand garçonnet insouciant que j'étais déjà ; elle, gentiment, en petite demoiselle proprette qui ne veut pas se tacher. Mais quand elle me vit tout peinturluré en rouge, elle se mit à rire, montrant ses quenottes blanches, frappant ses petites mains l'une contre l'autre ; puis elle jeta ses deux bras autour du cou en me disant : « Ce n'est pas pour t'embrasser que je t'embrasse ; c'est parce que tu es tout barbouillé et que je veux me barbouiller aussi !. » Vous souvenez-vous, madame ?

La marquise rayonnait de joie :

– Si je me souviens ! dit-elle. Il y avait au milieu du village un grand trou qui m'épouvantait ; quand il pleuvait, le grand trou se remplissait d'eau, et mon effroi se changeait en terreur. Que de fois, Max m'a prise dans ses bras pour sauter par-dessus le grand trou rempli d'eau, et si j'avais peur, je n'avais qu'à m'accrocher au cou de Max pour me rassurer tout de suite. Vous souvenez-vous, monsieur ?

– Si je me souviens !.. Et le gros chien noir de la fermière chez qui vous étiez !..

– Et la gouvernante de M. le curé qui pleurait toujours à l'élévation.

Et Diane éclatait de rire, comme si c'était bien drôle, les larmes de la gouvernante de M. le curé, et Max riait aussi, et les souvenirs succédaient aux souvenirs, et, tout à la joie de leur rencontre, ils ne voyaient rien, ils n'entendaient rien, pas même un bruit de feuilles sèches qui craquaient dans l'allée à côté d'eux.

Henriette était descendue de sa chambre un quart d'heure après Max, voulant mettre un certain laps de temps entre l'apparition du jeune homme et la sienne ; trouvant le salon vide, elle s'informa auprès des domestiques qui lui montrèrent l'allée où la petite colonie avait disparu. Madame Rochez arriva au bout de dix minutes à un carrefour d'où partaient deux routes, l'une montant au sommet du parc, l'autre descendant vers le kiosque de verdure. Elle prit celle-ci, au lieu de prendre celle-là. Pourquoi ? Parce que le hasard mène nos destinées à son gré ; parce que son moindre caprice pousse une femme méchante et lâche telle qu'Henriette ; parce que qu'en la faisant tourner à gauche et non à droite, la fatalité montrait sa toute-puissante volonté.

Elle s'arrêta net à cinq pas du kiosque ; elle entendait le bruit des voix, et sa jalousie subtile ne pouvait pas se tromper. Que faisait donc son amant, là, auprès de cette femme ? Et elle avançait, lentement, sans bruit, afin de les espionner tous les deux. Elle possédait un grand empire sur elle-même ; elle put saisir quelques mots et apprendre qu'une longue intimité les unissait, sans bondir au milieu du kiosque pour terrifier Max par sa présence. Comme il mentait tout à l'heure en disant ne pas connaître Diane ! Comme elle mentait le matin en amenant M. Danglars déjeuner chez elle ! Voici

maintenant qu'il existait entre eux plus encore que de l'intimité, ce lien éternel qui attache l'un à l'autre deux amis d'enfance.

Elle s'en alla, marchant à reculons, les yeux toujours fixés sur le kiosque vert, pour être bien certaine qu'ils ne savaient pas leur secret entre ses mains. Oh ! non, qu'ils ne se doutassent de rien ! Elle voulait avoir le temps de bien aiguïser sa vengeance. Elle s'appuya contre un arbre, la tête droite, les yeux fixes. Elle souffrait moins dans son amour trahi, que dans sa vanité blessée. ; même la douleur, qui épure tout, n'éveillait en elle qu'un sentiment bas. Se venger ? Comment ? Par qui ? Elle rêvait des supplices de Mohicans qui les meurtriraient l'un par l'autre ; elle eût voulu les attacher au poteau, et les insulter, et voir saigner leur chair. Enfin elle reprit sa marche. Quand elle rencontra le groupe des invités du marquis de Tandray, personne ne se fût douté qu'un orage grondait dans son cœur. Elle souriait doucement, selon son habitude. Elle n'eut garde de remarquer tout haut l'absence de Diane et de Maximilien : il n'était pas encore temps. Un quart d'heure plus tard ceux-ci paraissaient.

– Qu'étiez-vous donc devenus ? demanda le marquis aux jeunes gens lorsqu'ils se rencontrèrent les uns et les autres.

– Diane a été impitoyable, j'en suis sûre, dit gaîment Jeanne Vernier. Elle aura infligé à M. Danglars le « tour du propriétaire. Il

Madame de Tandray rougit :

– C'est cela même. Vous avez deviné !

Elle ne déguisait pas sa joie ; pourquoi cacher ce qui n'est pas coupable ? mais un immense bonheur rayonnait en elle, bonheur dont elle ne se rendait pas compte. Diane et Max ne se doutaient pas du changement moral que cette rencontre venait de produire en eux. Henriette, elle, se raccrochait à une suprême espérance. Peut-être, en effet, s'étaient-ils reconnus seulement dans la journée ? Alors, Diane s'empresserait de raconter l'aventure à son mari. Au contraire, la marquise gardait le silence ; bien plus, elle semblait témoigner à Maximilien une froideur plus grande qu'auparavant. Comme si M. Danglars voulait lui porter un dernier coup, il invita tout le monde à venir déjeuner le surlendemain chez lui, au Tréport ; et il ajouta :

– J'espère que vous me ferez la grâce d'accepter, madame, comme si j'avais l'honneur d'être pour vous un ami ancien.

Un ami ancien ! Ces trois mots condamnaient Henriette ; elle ne doutait plus maintenant : Maximilien aimerait Diane. Alors, elle les observa tant que M. Danglars resta au château de Vairs. La joie que trahissaient les yeux de madame de Tandrav, les regards qu'ils échangeaient l'un et l'autre, tout cela en disait bien long à une femme jalouse. Elle sentait une rage froide sourdre en elle. Quand Maximilien fut remonté à cheval, elle le suivit longuement des yeux ; regard non plus chargé d'amour comme autrefois, mais d'une haine qui ferait tout pour s'assouvir.

VII

Maximilien habitait une grande maison sur le boulevard de la Plage. Son aïeul occupait le rez-de-chaussée et ne sortait guère de sa chambre, vaste pièce, très gaie, en plein soleil, que pour se promener avec son petit-fils ou Gemma. Tout le monde, au Tréport, aimait et respectait ce beau vieillard, au sourire triste, au regard fier et doux, qui passait tous les jours devant le Casino pour s'en aller du côté de Mers. Ce sourire triste ne s'égayait un peu que lorsque l'aïeul contemplait le petit-fils. Comme on sentait alors que seul ce jeune homme le rattachait encore à la vie !

– Tu rayonnes ce soir, dit M. Danglars en voyant revenir Max.

Max descendit de cheval, tendit la bride au groom qui l'attendait, et, embrassant son grand-père :

– En effet, il m'est arrivé un bonheur.

– Un bonheur ? Ah ! ne le laisse pas s'envoler, mon enfant ! Lorsqu'on est arrivé à mon âge, on regrette tous ceux qu'on a follement gaspillés en route. Le chemin est si long et les haltes sont si courtes ! Mais raconte-moi ton aventure.

Ils se tenaient assis devant la maison, regardant passer les promeneurs et les promeneuses en toilette claire. De temps en temps montaient de la plage les éclats de rire aigus des enfants qui jouaient sur le sable.

– Vous rappelez-vous Joliette, mon père ? reprit Max.

– Joliette ?

– Oui, cette petite fille qui passait tout son temps avec moi quand nous habitions La Birochère. Elle demeurait dans la grande ferme sur la route de Beauvoir, chez le père Crucé.

– Je me rappelle maintenant.

– Eh bien ! je l’ai retrouvée aujourd’hui : elle se nomme à présent la marquise de Tandray.

M. Danglars avait trop la science de la vie et l’expérience du cœur humain pour ne pas comprendre d’où venait la joie du jeune homme après une simple rencontre. Avec cette exquise diplomatie du cœur qu’ont toujours ceux qui aiment, il voulut que Maximilien lui racontât toute cette journée, depuis le commencement jusqu’à la fin. Lorsqu’il eut entendu, il se dit les mêmes paroles que s’était dites Henriette : – Il l’aimera.

– Alors toute cette folle bande nous envahira après-demain ?

– Oui, mon père ; est-ce que cela vous contrarie ?

– Pas du tout, mon enfant. Je serai charmé, moi aussi, de retrouver Joliette devenue grande dame.

Comme Max rentrait dans la maison, il aperçut Gemma, debout près de la fenêtre : l’enfant devait avoir entendu toute la conversation.

– Et toi, petite Gemma, qu’as-tu fait pendant cette journée où j’ai été absent ?

Elle le regarda longuement, puis :

– Je t’ai attendu, dit-elle.

Max ne prêta pas une grande attention à cette réponse. Depuis longtemps il ne cherchait plus à s’expliquer les bizarreries de Gemma. C’était pour lui défauts et qualités inhérents à la race de l’Arabe ; originalité qui ne lui déplaisait pas, du reste, car, naguère encore, il recommandait à la directrice du pensionnat, où Gemma avait passé quelque temps, de ne pas chercher à l’en dépouiller.

Le lendemain, ainsi que tous les jours, à la même heure, Maximilien sortit de chez lui après le déjeuner, traversa la ville et prit la route d’Eu. Il y a sur cette route deux ou trois châlets meublés, assez élégants, qu’on loue pour la saison ; le jeune homme en avait retenu un, et c’est là qu’il se rencontrait avec sa maîtresse. Une domestique amenée de Paris gardait la maison, et s’en allait dès qu’elle voyait arriver les deux amants. De la journée de la veille, il fut à peine question ; Henriette n’y revint à plusieurs reprises que pour s’excuser de sa ridicule scène de jalousie. Est-ce qu’elle ne connaissait pas aussi sa « chère » Diane ? Et une fois le nom de la marquise jeté dans la causerie, elle en profita pour louer à outrance madame

de Tandray. Le jeune homme ne se méfiait pas : et comme il avait tort ! Il faut toujours se méfier de sa maîtresse surtout lorsqu'elle dit trop de bien d'une autre.

– Je suis bien heureuse, mon cher Max, ajouta-t-elle après avoir terminé son panégyrique enthousiaste ; je pourrai demeurer auprès de vous plus longtemps que je ne l'espérais. Mon amie, madame Maublanc, m'a écrit ce matin qu'elle viendrait passer le mois prochain au Tréport ; elle m'invite à l'y rejoindre.

Jamais elle ne déploya autant de grâces ; elle fut gaie, tâcha d'être amusante, et de distraire son amant, qu'elle voyait préoccupé. Elle jouait son rôle. Max aimerait Diane, elle en était sûre, et elle voulait lui mettre un bandeau sur les yeux pour que rien ne gênât sa vengeance. Ils se quittèrent, en prenant rendez-vous pour le surlendemain, puisque le lendemain les hôtes du château de Vairs venaient déjeuner au Tréport. Maximilien s'en retourna tout rêveur, pensant à Diane, heureux de tout le bien que madame Rochez lui en disait. Il ne s'apercevait pas que, depuis la veille, l'idée de Diane ne le quittait pas.

Au château, on se faisait une fête de la partie projetée ; la curiosité surtout aiguïssait le plaisir de ces dames. Madame Vernier, madame Repp, Anne-Marie, elle-même, revenue depuis le matin, désiraient fort connaître Gemma, cette petite sauvage dont les journaux parlaient tant quelques mois auparavant. Si, par hasard, elle était vraie, la légende qui courait les salons ! Car on prétendait qu'une histoire d'amour se cachait sous cette romanesque aventure. Très satisfaite de se montrer bien renseignée, madame Kersaint allait dire comment elle et Diane avaient rencontré la petite Arabe dans le parloir d'un pensionnat aux environs de Paris ; mais la marquise lui fit signe de se taire. Un peu plus tard, Diane la pria de vouloir bien continuer à garder le même silence, et, quand elle insistait, demandant une raison, elle n'obtenait rien qu'une réponse vague.

Ce déjeuner fut très gai. Pendant la première demi-heure, naturellement, on ne s'occupa que de Gemma ; mais il fut impossible d'arracher d'elle autre chose que des monosyllabes ou des phrases très courtes. Elle demeurait silencieuse, au bas bout de la table, mangeant peu, concentrant toute son attention sur Diane ou sur Henriette. On eût dit que, seules dans la

réunion elles existaient pour elle. Puis on cessa de s'occuper de Gemma, et personne ne s'aperçut que ces yeux noirs se fixaient toujours, profonds et graves, sur ces deux femmes qu'elle devinait être mêlées à la vie de Maximilien. Un observateur eût remarqué combien l'expression de ces yeux changeait selon qu'ils voyaient la marquise ou madame Rochez ; pleins d'une douceur mystérieuse et tendre pour la première fois, froids comme une lame d'acier pour la seconde. Elle s'enfuit aussitôt après le repas, et ne reparut plus qu'au moment du départ. Elle tenait une rose entre ses doigts ; alors, calmement, elle s'approcha de la marquise et lui tendit la fleur ; puis prenant la main de madame de Tandray, la baisa.

– O la charmante petite ! s'écria madame de Tandray.

Vivement, avec ces mouvements de chatte alerte qui la rendaient si gracieuse, elle embrassa Gemma sur le front. Cette fois, l'Arabe avait plus que de la douceur et de la tendresse dans ses yeux : c'était une reconnaissance orgueilleuse, celle qu'une esclave au cœur fier aurait pour le maître qui, lui accorderait une faveur. Au retour, on ne parlerait que de cet incident, dont la simplicité touchante frappait tout le monde. On revenait à pied ; un peu en arrière, Anne-Marie et Diane causaient. Madame Kersaint avait peu parlé, de même que madame Rochez ; comme Henriette elle avait observé beaucoup.

– M. Maximilien est charmant, n'est-ce pas, Diane ?

– Charmant ! répliqua-t-elle vivement. Il suffit de le regarder pour deviner tout de suite le cœur élevé qu'il possède. As-tu remarqué l'adoration que cet aïeul et ce petit-fils ont l'un pour l'autre ? Et comme il est simple ! On ne croirait jamais que ce jeune homme est un héros, presque un grand homme.

– Tu parles de lui avec une ardeur !.

– Je parle comme je pense. En vérité, je n'ai jamais rencontré une nature qui me fût plus sympathique. J'aime avant tout la loyauté et la sincérité chez un homme : je jurerais que M. Danglars est loyal et sincère.

Anne-Marie ne répliqua rien. Il n'y avait pas encore de danger, puisque Diane ne déguisait pas combien Max lui plaisait. Et puis elle se trompait peut-être : en somme, la marquise était mariée depuis quelques mois à peine ; la désillusion ne vient pas au bout de si peu de temps. Cependant

madame Kersaint devinait que son amie lui cachait quelque chose ; et la froideur des deux époux l'un pour l'autre lui donnait fort à penser. Quant à madame Rochez, pour expliquer son silence, qui lui permettait de se taire sans être exposée à se trahir, elle alléguait une migraine.

En rentrant au château, Diane apprit que sa mère était arrivée par l'express du matin, devançant M. de Morère de quelques jours. Le mari se montrait rarement dans le monde avec sa femme, et jamais il ne voyageait avec elle. On avait installé Catherine dans la tourelle de droite, au rez-de-chaussée. Diane apprit cette nouvelle sans plaisir, mais sans peine, peut-être avec une pointe d'affection visible. Par contre, le marquis parut un peu gêné. Il lui semblait que les Parisiennes railleuses et les boulevardiers sceptiques qui les entouraient devaient sourire du côté scabreux de la situation. Comment la belle Catherine serait-elle avec lui ? S'il avait pu savoir les combats qui se livraient dans le cœur de cette femme !

Pendant les premiers temps du mariage de son amant, elle ne vivait que de sa haine, haine folle contre ce misérable qui l'abandonnait en se jouant d'elle. Elle se rappelait toutes les protestations de tendresse de Fabien, tous les mensonges qu'il inventait. Puis, lentement, à la haine succédaient les regrets. Elle évoquait un à un tous les souvenirs de son passé d'amour ; et alors, elle se sentait seule dans ce grand hôtel vide, entre le monde qui l'accueillait mal et son mari qui lui parlait peu. Elle se jetait plus avant encore dans la dévotion ; on voyait chez elle des religieuses, des prêtres, des petites sœurs des pauvres. Elle était de bonne foi : elle aimait Dieu, ne pouvant plus aimer l'Homme. Non que ces regrets fussent devenus des remords ; mais elle se prenait aux côtés mystiques de la religion, qui lui parlait de consolations par l'amour divin. Elle n'en continuait pas moins de penser toujours à Fabien ; l'image de son amant se glissait dans toutes ses actions. Vainement sa sensualité inassouvie cherchait à se dépenser en stations dans les églises, en visites de charité : au sortir de l'église ou de la visite de charité, elle allait à travers les rues, ou dans les promenades, ou dans les coins du Bois, partout enfin où vivaient pour elle des ressouvenirs d'autrefois. Un matin, elle eut l'envie folle de le revoir ; mais elle se révolta contre elle-même. Quoi ! elle irait se mettre entre ces jeunes époux ! Elle les verrait échanger des regards tendres, et même des baisers, quand ils se

croiraient seuls ! Alors des frissons la secouaient ; elle souffrait à l'idée qu'ils étaient heureux là-bas, pendant qu'elle endurait mille morts ! Elle devenait jalouse : jalouse de sa fille ! La Bête reprenait sur elle son formidable pouvoir ; et la haine qu'elle éprouvait tout d'abord contre Fabien se changeait maintenant en haine contre Diane.

Et pourquoi ne l'aurait-elle pas haïe, cette femme jeune, belle, élégante, charmeresse, en qui elle ne voyait plus sa fille, mais sa rivale ? On n'est pas mère parce fait brutal qu'on a porté dans ses flancs une créature humaine : mais par une affection de tous les jours, par une habitude d'amour, par ces mille soins dont on entoure son enfant. Une femme gagne et mérite sa maternité par la souffrance autant que par la tendresse. La douleur physique qu'elle éprouve en mettant un petit être au monde est le commencement et l'emblème de la douleur morale qu'elle éprouvera à chaque heure de sa vie. La vraie mère est celle qui souffre par son enfant. Qui souffre quand il est petit et qu'elle le voit malade, qui souffre quand il est grand et qu'elle le perd, de par cette loi fatale qui pousse l'oiselet hors du nid.

Catherine n'avait jamais pleuré ni souffert par Diane. Son enfantement n'avait été qu'un accident, qu'une manifestation de nature : pas autre chose. Elle s'en était débarrassée le plus tôt possible ; d'abord en l'envoyant à La Birochère, ensuite en l'enfermant au couvent. Et le jour où cette fille rentrait chez sa mère, elle lui volait son amant ! Elle l'enviait, elle la jalousait, elle la haïssait ! Elle cherchait à deviner la vérité dans les rares lettres de Diane. La marquise était-elle heureuse ? Aimait-elle son mari ? Elle lisait et relisait ces lignes banales comme si elles contenaient un mystère qui lui échappait ; elle interrogeait ce papier glacé comme s'il renfermait un secret. Ce qui l'intriguait le plus, c'est que Diane écrivait beaucoup plus souvent à son beau-père. Était-ce donc à lui qu'elle faisait ses confidences de jeune femme ? Enfin, un matin, elle n'y tint plus ; elle annonça à M. de More re qu'elle partait pour le château de Vairs. Il lui répondit qu'elle était libre. Mais en même temps il se décidait à s'y rendre aussi de son côté. Certes, il lui répugnait de vivre sous le même toit que le marquis de Tandray. Mais il redoutait Catherine ; il craignait qu'elle ne détruisît le bonheur de Diane. Pouvait-il soupçonner ce qui se passait dans le cœur de sa belle-fille ? Un raisonnement acheva de le convaincre. Le

château de Vairs lui appartenait ; il y serait, non pas chez le marquis, mais chez lui. Dès son arrivée, il devenait le maître de la maison. Enfin, il lui plaisait de remplir vis-à-vis de Diane ce rôle de protecteur inavoué. N'ayant pu empêcher ce mariage infâme, il voulait qu'il tournât bien.

Catherine partit donc seule. M. de Morère viendrait quelques jours après. Pendant tout le temps du trajet, elle resta partagée entre mille sentiments contraires. Comment le marquis la recevrait-il ? Que lui dirait-il ? Elle tombait à l'improviste chez Fabien, ayant simplement annoncé son voyage par une dépêche envoyée le matin même. Elle allait le revoir, cet homme follement aimé, cet homme qu'elle aimait encore ! Elle avait hâte d'arriver et en même temps elle eût voulu n'arriver jamais. Elle regardait l'heure à sa montre, heureuse et effrayée que la station se rapprochât. Quand elle entra dans la cour du château, l'angoisse tenaillait son cœur. On n'avait remis sa dépêche qu'après le départ de la petite colonie pour Le Tréport ; on ne l'attendait pas ; personne ne se trouvait donc là pour la recevoir. Elle en fut heureuse : cela retardait d'autant, sa rencontre avec Fabien.

Quand elle fut installée dans l'appartement de la tourelle, elle éprouva un profond sentiment de joie. Elle vivrait auprès de lui ! Peut-être même, au fond du cœur, gardait-elle la vague espérance de troubler encore l'imagination ou les sens de cet homme possédé si longtemps. Elle choisit celle de ses robes qui lui seyait le mieux ; elle se para avec autant de soin que jadis, lorsqu'elle courait au rendez-vous d'amour. De même que quelques mois auparavant, elle s'examina dans la glace, étudiant l'effet que l'âge et les larmes produisaient sur sa figure. Elle se trouva toujours belle, et elle était toujours belle en vérité, avec son visage d'une pâleur nacrée, avec son nez droit aux ailes palpitantes et ses lèvres rouges. La fine couperose des joues disparaissait sous un nuage de poudre de riz et les rides des tempes se distinguaient à peine.

Sa première entrevue avec Diane et Fabien fut très affectueuse ; elle serra la main de son gendre et embrassa la marquise. Elle eut un mot gracieux pour tout le monde ; elle désirait plaire. Au dîner, elle se montra vive, contre son habitude. Elle se racontait les dernières aventures de la chronique galante, riant beaucoup, découvrant ses dents blanches et fixant de temps à autre son regard ardent sur Fabien, qui baissait les yeux. La clarté des

lustres la servait ; sa beauté étonnamment conservée ressortait sous le jeu des lumières. Fabien la contemplait, surpris de la trouver encore belle et désirable après quinze ans de possession. A son insu, il opérait un rapprochement entre la mère et la fille, entre cette femme et cette statue. D'où venait entre elles cette différence ? Pourquoi l'une avait-elle transmis à l'autre tant de sa beauté et si peu de sa passion ? Il se laissait aller au charme que Catherine exerçait sur lui, charme d'autant plus vif que cette femme avait maintenant l'attrait irritant du nouveau et du fruit défendu. Il examinait, l'une après l'autre, la mère et la fille et s'étonnait de voir la première spirituelle et vive, quand la seconde était muette et impassible. Catherin-e sentait l'effet produit, et le contentement allumait une flamme plus vive dans ses yeux.

De vrai, Diane restait soucieuse, triste, préoccupée, ne faisant de frais pour personne, souriant à celui-ci ou à celle-là, mais bien loin, certes, de cette large salle à manger où les rires éclataient sonores au milieu des parfums capiteux des grands crus. Elle ne s'apercevait pas qu'à deux côtés différents de la table, on ne la perdait pas de vue ; que madame Kersaint, à gauche, et Henriette, à droite, suivaient lentement sur son visage les progrès de sa pensée intérieure.

La soirée fut aussi gaie que le repas ; mais lorsque les uns et les autres rentrèrent le soir dans leurs appartements, Anne-Marie et Henriette avaient chacune leur opinion arrêtée. Quelques petits incidents qui se produisirent pendant les jours suivants achevèrent de les convaincre. Max venait presque tous les jours maintenant et, chaque fois, Diane semblait le recevoir avec plus de plaisir. Puis les préoccupations de la marquise augmentaient : souvent on la surprenait en de vagues songeries, et quand on l'y arrachait brusquement, on eût dit une femme éveillée en sursaut. Enfin, un beau matin, un ballot de livres apporta au château sept ou huit gros volumes, les voyages célèbres en Afrique depuis Livingstone et Stanley jusqu'au major Serpa Pinto. La rage de madame Rochez augmentait lentement ; elle ne pouvait pas en maigrir ;. maigrir, elle ? impossible ! mais le fiel s'accumulait. Oh ! il n'était pas encore temps que la mine sautât. Au contraire, il fallait que Max continuât à garder un bandeau sur les yeux. Avant de rien tenter, elle voulait être sûre de son fait : ne porter qu'un coup,

mais que ce fût un coup mortel. Le marquis, lui, ne voyait rien, ne soupçonnait rien ; il n'avait d'yeux et d'oreilles que pour Catherine.

Vers la fin de juin, Diane marchait rêveuse dans l'allée des platanes, quand elle sentit un bras se glisser sous le sien : c'était Anne-Marie.

– Veux-tu te promener avec moi ? dit-elle.

– Volontiers, répliqua Diane.

Les deux jeunes femmes s'enfoncèrent sous les taillis, dans un sentier très ombré, tapissé de mousses et de bruyères. Quand madame Kersaint fut sûre que personne ne les dérangerait, elle s'assit sur un banc de bois, mit Diane auprès d'elle, et, doucement :

– Sais-tu ce que je fais depuis que je suis ici ? demanda-t-elle.

– Comment ! ce que tu fais ? s'écria Diane en riant. Mais tu t'amuses, je l'espère bien !

– Non, je t'observe.

– Moi !

– Toi-même.

– Je ne me savais pas si curieuse à observer.

– Tu te trompes ; je me suis aperçue, au contraire, que tu étais fort curieuse à étudier. Je ne te demande pas de me répondre franchement ; je connais trop la sincérité de ton caractère et la tendresse de ton affection pour en douter.

– Mon Dieu, tu m'effraies avec tes préliminaires !

Madame Kersaint regarda son amie bien en face :

– Diane, dit-elle, aimes-tu ton mari ?

– Non.

– Pourquoi ?

La marquise se taisait. Elle lut un reproche dans les yeux d'Anne-Marie. Alors elle lui avoua tout : comment cet homme l'avait meurtrie dans toutes ses délicatesses, offensée dans toutes ses pudeurs.

– Tu as raison ; tu n'aimes pas ton mari, répliqua tristement madame Kersaint quand la confession de la marquise fut terminée. As-tu bien réfléchi à la vie qui t'est destinée ? Tu es prise dans ce dilemme : ou vivre sans amour ou aimer un autre homme que ton mari.

Et comme madame de Tandray demeurait toute surprise, Anne-Marie ajouta :

– Es-tu bien sûre de ne pas aimer déjà quelqu'un ?

– Moi !

– Oui, toi. Es-tu bien certaine que ton penchant pour M. Danglars soit simplement de l'amitié ? Tu te troubles ? Descends en toi-même et tâche de lire clairement dans ton cœur. Ne me réponds rien, si tu le veux, si cela te gêne de mettre ta conscience à nu devant moi. Je ne te demande qu'une chose, c'est de ne pas permettre que cet amour se glisse en toi-même à ton insu. Moi qui t'ai bien observée, je crois que tu ne te rends pas compte du travail qui s'est fait dans ton cerveau. Et si j'avais raison, si par malheur tu aimais M. Danglars.

– Anne-Marie !

Madame de Kersaint se taisait à son tour. Diane devenait fort pâle. Elle dit d'une voix altérée :

– Si j'aimais M. Danglars... eh bien ! il ne le saurait jamais ! Ne crains rien, va. Je veux vivre immaculée ! On n'est pas responsable de son amour, on ne peut pas empêcher son cœur de battre ; mais il n'y a pas de faute commise là où la volonté est impuissante. Là seulement où la volonté s'exerce, le devoir commence. Je respecterai tous ceux que j'ai à remplir et je serai toujours fidèle à mon mari autant pour moi que pour lui. Qu'ai-je à lui reprocher en somme ? D'avoir une nature qui n'a pas compris la mienne : rien de plus. C'est un malheur pour nous deux sans doute, mais un malheur dont j'accepte toutes les conséquences. Et je me croirais le droit de trahir les serments que j'ai librement faits à un homme quand cet homme n'a pas trahi les siens ! Mais puisque tu veux tout savoir, connais-moi donc tout entière. Non, je n'aime pas, non, je n'aimerai jamais si l'amour c'est livrer son corps à des caresses qui me révoltent !

Anne-Marie attacha un long regard sur son amie et soupira. Elle se disait tout bas que, le jour où elle aimerait, Diane ne penserait plus ainsi. Elles revinrent lentement vers le château, silencieuses, enfoncées en leurs songeries. Mais cet entretien eut du moins pour résultat de rendre Diane très circonspecte vis-à-vis de Maximilien. Pendant deux ou trois jours, elle s'arrangea de façon à n'être point là quand M. Danglars faisait sa visite

accoutumée. Elle ne l'aimait pas encore, et cependant elle trouva ce sacrifice héroïque. Et puis était-elle sûre de ne pas l'aimer déjà ?

Max comprit. Il devint de plus en plus rare, à la joie d'Henriette, qui ne se rendait compte de rien. Incapable de croire à un sentiment honnête, elle s'imaginait que le caprice de son amant pour la marquise n'avait été qu'un feu de paille. Rien ne pouvait arriver mieux à propos, car elle allait quitter Vairs pour rejoindre au Tréport son amie madame Maublanc. Du moins, elle partirait plus tranquille, laissant derrière elle sa rivale vaincue. Un départ ne vient jamais seul. Jeanne Vernier devait passer six semaines à Brides pour sa santé. Elle essaya d'entraîner Diane, qui refusa de l'accompagner.

– Laissez-moi insister, dit Jeanne en soupirant. Je vais tant m'ennuyer, là-bas ! Ce qui me console c'est que je n'aurai pas mon mari. Six semaines de vacances ! Allons, un peu de courage, ma chère marquise, venez avec moi.

Mais-Diane tint bon. Après Jeanne Vernier, ce fut Maurice Gendron ; après Maurice Gendron, ce fut madame Repp, qui s'en alla accompagnée de Louis Maréchal. Celui-ci semblait être fort avant dans ses bonnes grâces. Au commencement d'août, il ne restait plus au château de Vairs que madame Kersaint, qui ne voulait pas abandonner son amie.

Et sans Anne-Marie, en effet, Diane eût été souvent seule. Le marquis ne quittait plus Catherine, ils se promenaient tous les deux, ou elle l'accompagnait dans ses courses au dehors. Il semblait qu'un passé d'amour n'existait pas entre ces deux êtres ; ils ne craignaient pas d'afficher une trop grande intimité. Sur ces entrefaites, après plusieurs lettres très pressantes de sa belle-fille, M. de Morère arriva, précédé de malles énormes contenant des livres et des manuscrits. Et aussitôt les allures de Fabien et de Catherine changèrent. On eût dit qu'il y avait entre eux une animosité secrète. Ils se faisaient des mines froides, ils échangeaient des phrases aiguës. Peut-être, en les étudiant d'un peu près, eût-on remarqué que cette hostilité était trop récente pour être bien sincère. Mais, par un beau mois d'été, au milieu des feuillages remplis d'oiseaux, sous la clémence d'un ciel bleu, on ne pense guère à observer de très près. Mieux vaut se garder les éblouissants levers de soleil chaque matin ou chaque soir les nuées striées de rouge, quand la nuit étend ses ailes grises sur l'horizon.

VIII

Au fond, Paris n'est qu'un tas de petites villes. Et ce qu'on y bavarde ! Aussi, quand chauffe l'été et que les Parisiens s'en vont à droite et à gauche, ce sont des bandes de cancaniers, de médisants, d'inventeurs d'histoires qui s'envolent aux quatre coins de l'horizon. Les stations thermales, les villes d'eaux et les plages courues s'emplissent de tous ces fragments de Paris. On n'a rien à faire du matin jusqu'au soir, on se rencontre tous les jours et plus on se rencontre, plus on éprouve le besoin de s'égratigner les uns les autres. Il en résulte que, dans les plages courues, les villes d'eaux et les stations thermales, les potins se mêlent, se démêlent et s'entremêlent avec une rapidité vertigineuse. Encore ceux de Paris, les potins qu'on se chuchote à l'oreille ne sont-ils pas trop dangereux. Paris a la fièvre ; son démon le pousse toujours en avant ; il n'a guère le temps de s'occuper le lendemain de ce qu'il a dit la veille. Aux bains de mer, par contre, tout le monde a plus ou moins mal aux nerfs : si bien que les racontars y prennent des proportions gigantesques.

C'est comme un bruit vague et inconsistant ; nul ne sait d'où il sort et nul ne sait où il va. Il entre dans les maisons, se glisse dans les salles à manger et les chambres à coucher ; puis il saute par la fenêtre et va, fredonnant son refrain, dans les cabines de la plage ; il se glisse même quelquefois sous les draps qui enveloppent les corps mouillés des belles baigneuses, les jolies femmes qui passent là-bas sur la grève en toilettes claires et bigarrées ? Elles causent du potin. Ce groupe d'hommes graves qui arpente la grande rue ? Ils parlent du potin. Même ces compagnies d'hirondelles jaseuses qui fendent le ciel en zigzag s'en occupent activement. Les petits cris aigus et

répétés qu'elles poussent signifient : « Nous connaissons le *potin* ! nous connaissons le *potin* ! »

Or, depuis quelques jours, les baigneurs, et. surtout les baigneuses, du Tréport en imaginaient un très extraordinaire. On voyait souvent, soit sur le boulevard de la plage, soit dans les rues de la ville, le marquis Fabien de Tandray dans son phaéton en compagnie de sa belle-mère. Un matin quelqu'un dit :

- Le marquis est donc toujours avec la belle Catherine ?
- Mais non, répliqua un autre, puisqu'il a épousé sa fille.
- Tiens, c'est vrai.

On avait déjà oublié que le marquis s'était marié, mais on se rappelait Sa liaison amoureuse. Ceux-là même qui ne se souvenaient plus de la femme se souvenaient parfaitement de la maîtresse. Le monde est ainsi que les situations régulières ne l'intéressent jamais, tandis que les situations illégitimes l'amuse ! La société contemporaine est bégueule dans ses paroles, corrompue dans ses actes, sévère dans ses jugements, et inépuisable dans sa tolérance. Sa marque distinctive est le respect de l'argent. Madame X. qui a un amant et quarante mille francs de rente, sera blâmée beaucoup plus durement que madame Y. qui a deux amants et trois millions. Une princesse du plus beau nom accumulait scandales sur scandales. Un de ses amis lui conseillait de moins braver l'opinion : elle répondit avec un indicible mépris :

- L'opinion ? Je suis si riche !

Or M. de Tandray et madame de Morère possédaient une fortune trop hautement et solidement assise pour qu'on se permît d'être bien sévère à leur égard. Et puis que savait-on ? Fabien avait épousé la fille de sa maîtresse ? Mais cela se voit si souvent ! Il sortait peu avec sa femme et beaucoup avec sa belle-mère ? C'est que sans doute, sa belle-mère se portait bien, tandis que sa femme était souffrante.

Au lieu de se contenter de ces explications satisfaisantes, deux ou trois Parisiens qui bayaient aux corneilles inventèrent une histoire bien curieuse. D'après eux, si le marquis de Tandray et madame de Morère se montraient beaucoup l'un avec l'autre, c'est que leur liaison avait repris. Une jeune

femme protestait avec indignation, comme si une pareille infamie était chose croyable !

– L’habitude, lui répliqua son mari.

Il estimait expliquer tout par ce mot bête qui ne signifie rien.

Bientôt, vérité ou calomnie, ce ne fut plus un secret pour personne : le potin fleurissait d’un bout à l’autre du Tréport comme ces mauvaises herbes vivaces qui sont bientôt hautes comme des chênes. Heureusement qu’il ne vint pas aux oreilles de Maximilien, enfoncé dans son travail, dont il ne sortait guère que pour voir Henriette : il continuait à se montrer fort peu au château de Vairs. Le jeune homme ignorait donc les bruits qui couraient quand, en se promenant une après-midi vers cinq heures sur la plage, il rencontra M. de Morère.

– Ah ! que je suis heureux de voir, monsieur ! dit-il en serrant la main de Max. Je savais que vous étiez au Tréport, de même que vous saviez ma présence à Vairs. Mais nous travaillons tous les deux, et nous devons être indulgents l’un pour l’autre.

– Votre ouvrage est-il avancé ?

– Très avancé ; vous verrez cela ce soir.

– Ce soir !

– Certainement, je vous emmène. Oh ! ne vous débattiez pas, je vous tiens, je ne vous lâche plus. Ainsi repassons par votre demeure ; vous annoncerez à M. votre grand-père que vous ne rentrerez pas dîner.

Il ne se débattait que pour la forme, cependant. Loin de résister beaucoup, il bénissait ce hasard qui le ramenait au château. Soudain sa tristesse des jours précédents disparut ; il franchit gaîment ■ la route. Quand il entra dans l’avenue, son cœur battit ; il apercevait dans le jardin deux femmes sous un arbre : et dans l’une d’elles il reconnaissait Diane. La seconde était Anne-Marie.

– Ah ! ton beau-père et M. Maximilien, dit celle-ci en étudiant la figure de son amie.

Diane craignait sans doute que son visage ne trahît quelque chose, car elle s’empressa de se lever et de se diriger vers les arrivants.

– Je ne vous conseille pas de remercier M. Danglars, ma chère enfant, dit M. de Morère à la marquise. Imaginez-vous qu’il se refusait à venir : j’ai dû

l'amener de force.

Diane eut un sourire contraint, n'osant pas regarder Maximilien, qu'elle sentait gêné et confus, Puis elle savait un gré infini au jeune homme de sa réserve pleine de tact ; elle lui était reconnaissante de l'avoir si bien comprise, d'avoir deviné que mieux valait ne pas se montrer au château sur un pied trop grand d'intimité. Et comme une absence complète aurait pu prêter à des commentaires après des visites quotidiennes, il venait dîner avec elle, une fois par hasard, encore sur l'invitation expresse de son beau-père. Un quart d'heure plus tard, elle avait oublié toutes ses belles résolutions. Elle se promettait d'être froide et ne pouvait pas le demeurer, vaincue par le charme tout-puissant que Max exerçait sur elle.

Le marquis et madame de Morère parurent au moment où l'on n'attendait plus qu'eux pour passer dans la salle à manger. Fabien n'avait jamais été plus gai, jamais la belle Catherine n'avait été de meilleure humeur. Madame Kersaint causait avec M. de Morère pendant que le gendre et la belle-mère bavardaient gaîment : elle, un peu renversée en arrière sur sa chaise en vieux chêne sculpté, étalant la splendeur de ses épaules nues ; lui, bien cambré dans l'élégance de son habit noir, affectant beaucoup de calme. Diane et Max étaient bien loin de ce bas monde ; ils éprouvaient un indicible bonheur à se trouver l'un près de l'autre.

– J'ai fait descendre mes cartes au salon, dit M. de Morère ; vous pourrez nous expliquer l'itinéraire de votre prochain voyage.

Et, en effet, quand les convives quittèrent la salle à manger. Maximilien put voir, étalées sur une table, entre deux lampes, deux cartes d'Afrique, dressées d'après les plus récentes découvertes de Livingston et de Stanley. La belle Catherine et le marquis ne s'intéressaient guère à tout cela, et l'attention qu'ils semblaient prêter n'était que de la politesse. Mais les deux jeunes femmes tenaient fort à connaître ces pays mystérieux que M. Danglars espérait découvrir. Avec une charmante simplicité, Max leur expliqua qu'il avait d'abord projeté de traverser l'Afrique dans toute sa largeur, de l'Atlantique à l'Océan indien. Mais le voyage du major Serpa Pinto rendait le sien inutile, et il changeait son plan primitif. Au lieu d'aller de l'ouest à l'est, il partirait de Bagamoïo, sur le Kangari, pour gagner Banana, ville qui se baigne dans l'Atlantique, à l'embouchure du fleuve

Congo. Et comme la marquise s’effrayait, ne voyant pas sur la carte les immenses contrées inconnues que Maximilien devait traverser, il donna quelques détails sur son expédition. Il se mettrait à la tête de trois cents naturels bien armés et referait le dernier voyage de Stanley jusqu’aux deux lacs Nyanza pour explorer les quelques sources du Nil qui en sortent. Au Congo, il entrerait dans l’ignoré. Il voulait descendre tout le cours du fleuve jusqu’à l’autre océan. Il dépeignait ces peuplades innombrables, ces tribus armées qu’il faudrait combattre ; et les températures torrides succédant aux froids glacés, et la faim, et la soif, et la mort toujours présentes. Sa parole avait une éloquence à la fois hautaine et douce qui remuait le cœur de Diane. Elle admirait l’héroïsme de cet homme qui s’en allait conquérir au progrès moderne de nouveaux pays, sans autre espoir que d’inscrire un nom de plus au martyrologe de la science.

– Et votre voyage durera-t-il longtemps ? demanda madame de Tandray.

– Trois ans, madame, répondit Max.

– Trois ans !

– Notre ami fera quelque chose comme douze kilomètres, ajouta M. de Morère.

Diane s’enfonçait dans sa rêverie. Lorsque M. Danglars se retira vers dix heures, il trouva la marquise presque froide pour lui. Cette froideur n’était que de la tristesse :

– Tu vois bien, tu avais tort en t’effrayant, dit-elle à madame Kersaint. M. Danglars s’en va au mois d’octobre, et il restera trois ans absent. s’il revient.

– Ou s’il part, répliqua Anne-Marie.

Toute la nuit, madame de Tandray repassa dans son esprit les paroles de Maximilien. Oh ! non, il ne ressemblait pas à tout le monde, ce jeune homme au fier visage, au regard inspiré, à l’éloquence chaude, qui tentait résolument de pareilles entreprises. Il partirait et elle ne le verrait plus. Alors, tout au fond d’elle-même, dans ce « moi » mystérieux où se cachent les plus secrètes pensées, elle s’avouait qu’Anne-Marie pourrait bien avoir raison en pressentant un danger pour elle. Elle s’interrogeait franchement et elle se répondait que constamment elle songeait à Maximilien. Était-ce donc un commencement d’amour, cette tyrannie de l’imagination qui l’empêchait

de s'arracher à ses rêves ? Aimer Max ! Elle ! Non. Elle se révoltait à l'idée de sortir de la ligne étroite de ses devoirs. Et elle en revenait toujours à cette conclusion que, n'ayant rien à reprocher à son mari, elle devait lui appartenir tout entière. Elle ne s'endormit qu'au matin, après une longue et douloureuse insomnie.

Quand elle s'éveilla, brisée, vers dix heures, elle se sentait le cœur oppressé comme si un grand malheur la menaçait. Ce matin-là, il faisait une chaleur accablante. M. de Morère était allé aux environs, la belle Catherine se disait indisposée et gardait le lit. Le marquis, la marquise et Anne-Marie se trouvaient seuls ; on avait fermé toutes les jalousies, baissé tous les stores, afin d'échapper aux ardeurs cuisantes du soleil. Au dehors, le ciel implacable se déroulait comme un immense tapis bleu. Les arbres alanguis laissaient pendre leurs branches lassées ; les oiseaux ne chantaient plus sous les feuilles, comme endormis par la lourdeur de l'air. A peine, de temps à autre, une brise chargée de senteurs salines venait-elle du côté de la mer : mais une brise chaude qui brûlait, semblable à la respiration embrasée d'un soufflet de forge. Fabien lisait un journal dans un coin du salon ; Diane déchiffrait une mélodie de Bizet ; Anne-Marie luttait contre le sommeil :

– Je vous demande mille pardons, ma chère amie, dit-elle à la marquise, mais je n'en peux plus ; cette chaleur m'accable. Je vais me jeter sur mon lit.

– Je fais comme vous, ajouta Fabien, en abandonnant son journal. Vraiment je vous admire, Diane ; il faut du courage pour chanter par un temps pareil.

Elle n'était guère à son piano, cependant. Sa pensée, absente, volait au loin sur les ailes du rêve. Quand elle fut seule, elle se leva, s'étendit sur une chaise longue, dans le coin le plus sombre du salon et se laissa doucement aller à ses pensées de la nuit qui la reprenaient. Elle luttait vaguement contre l'assoupissement qui flottait autour d'elle. Peu à peu ses idées devinrent moins nettes ; puis elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, elle regarda l'heure à la haute pendule sculptée : l'après-midi s'avancait. Elle s'en voulut de sa paresse : sa mère était malade depuis le matin, et elle n'avait pas encore fait prendre de ses nouvelles. Elle résolut d'aller chez elle, et de voir si elle ne désirait rien.

Madame de Morère occupait un appartement, situé au rez-de-chaussée, dans la tourelle et composé de trois pièces qui se commandaient. On y entrait par le cabinet de toilette ; on en sortait par le petit salon. Diane prit la galerie du bas et la suivit jusqu'à un cabinet de toilette ; elle essaya vainement d'ouvrir, la porte était fermée à clé. Tout d'abord, elle eut l'idée de renoncer à sa visite songeant que sa mère s'enfermait peut-être pour ne pas être importunée. Puis elle se décida à faire le tour par le jardin. Les deux fenêtres de la chambre à coucher ouvraient en face de l'allée de platanes : un petit escalier en bois, de trois marches, permettait de passer facilement du dehors au dedans. Précisément, l'une des fenêtres était entr'ouverte ; Diane gravit le petit escalier, souleva l'espagnolette et entra dans la chambre après avoir repoussé la persienne à demi fermée.

Elle s'arrêta court en jetant un grand cri. Devant elle, son mari dans les bras de sa mère !

La malheureuse demeura une minute immobile, muette, glacée, l'œil fixé sur les deux misérables. La stupeur les hébétait, ils restaient en face d'elle, dans un effarement hideux.

Sa mère et son mari ! Ces cinq mots s'entre-choquaient dans sa pensée, et elle les regardait, se demandant si elle ne rêvait pas, si ses yeux avaient bien vu, si ce n'était pas une effroyable erreur, une hallucination instantanée, quelque chose comme un accès de délire. Puis soudain, elle étendit les mains comme pour chasser la formidable apparition, et poussant une exclamation de dégoût et de honte, elle s'enfuit, affolée. Elle descendit les trois marches sans rien voir, chancelante, le regard voilé, le cerveau bouleversé. Elle voulait s'enfuir bien loin, bien loin, s'ensevelir dans une retraite ignorée, là où ne pourraient l'atteindre les infamies et les abjections de ce monde ! Comme elle mettait le pied sur le sable du jardin, M. de Morère parut.

– Vous venez de chez votre mère, ma chère enfant ? demanda-t-il.

– Oui, .. oui.

Elle balbutiait : les mots s'étranglaient dans sa gorge. Elle répéta :

– Oui, .. oui.

– Alors, je ne la dérangerai pas, continua M. de Morère. J’ai laissé un de mes livres au salon, et je crois que votre mère l’a emporté.

Diane écoutait sans entendre. Pourtant, quand elle vit M. de Morère mettre le pied sur l’escalier, elle comprit :

– Non ! n’entrez pas, dit-elle.

– Pourquoi ?

– Parce que ma m. parce que madame de Morère est fatiguée ; elle désire qu’on la laisse dormir.

Il la regarda, étonné. Devina-t-il une partie du drame qui se jouait ? Ou bien sa tendresse pour Diane fut-elle inquiétée par l’effrayante pâleur qui blanchissait le visage de la jeune femme ? Il prit la main de sa belle-fille : cette main était glacée :

– Mais vous êtes malade, mon enfant. Qu’avez-vous donc ?

M. de Morère restait toujours contre l’escalier. Diane frissonnait à la pensée qu’il pouvait entrer, lui aussi, et voir ce qu’elle avait vu ! Elle s’accrochait désespérément au bras de son beau-père :

– Menez-moi dans le parc, dit-elle ; j’ai besoin d’air.

– Au contraire, Diane, rentrez chez vous, il fait trop chaud, cela vous rendrait plus malade encore si vous marchiez. Je vais aller chercher votre femme de chambre.

– Ne me quittez pas !. oh ! monsieur, soyez bon, je vous en supplie. ne me quittez pas.

Elle l’entraînait vers l’allée de platanes, nouant sa main crispée au bras de son beau père, redoutant qu’il ne s’éloignât, craignant que son trouble, sa pâleur ne lui fissent soupçonner quelque chose. Mais M. de Morère attribuait le malaise évident de la marquise à la lourdeur insupportable de la température. Ils étaient à cinq minutes de la maison, lorsqu’il sentit le bras de Diane peser plus lourdement sur le sien. Il s’arrêta, effrayé. Elle avait les yeux fermés ; sa pâleur se changeait en lividité.

– Je ne peux pas, .. je ne peux pas, .. murmura-t-elle.

Et lâchant le bras qui la soutenait, elle se laissa aller en arrière, en poussant un soupir faible.

Heureusement, M. de Morère ne perdit pas la tête. Il courut à la cascade, remplit son chapeau d’eau fraîche, et retourna vite auprès de Diane, dont il

mouilla le front et les tempes. Elle se servait habituellement d'un flacon de sels ; il le chercha dans la poche de la jeune femme. En le respirant, elle poussa de nouveau un soupir faible. Les pommettes du visage rougirent, un frisson court l'agita, enfin elle reprit connaissance. D'abord, elle promena les yeux autour d'elle, des yeux sans regard et sans expression. Puis, le sentiment de la réalité lui revenant, elle se rappela la fatale découverte ; elle se jeta dans les bras de son Leau-père en fondant en larmes.

L'inquiétude de M. de Morère augmentait. Était-ce un commencement de maladie ? Que signifiait cet accès de désespoir après un évanouissement ? Il saisit Diane entre ses bras et la transporta au château. Ensuite, appelant une femme de chambre, il lui ordonna de déshabiller la marquise et de la coucher.

Un quart d'heure après, Anne-Marie, prévenue, se hâtait de rejoindre son amie.

– Grand Dieu ! Qu'as-tu ? s'écria madame Kersaint, épouvantée par le visage décomposé de Diane.

– Rien, .. rien.

Et tout en disant : « Rien. rien. » elle attachait sur Anne-Marie un regard qui contenait une terrible interrogation.

– Je t'en supplie, ma chérie, continua madame Kersaint, en baissant la voix, aie confiance en moi, ne me cache rien. Est-ce que je ne connais pas tous les secrets ?

Mais Diane se taisait toujours. Elle balbutia :

– Tu savais. tu savais.

Puis ce fut tout. Et elle ne détournait pas la tête, et elle continuait à la contempler avec ses yeux, agrandis par la fièvre, où luisait la flamme sombre d'un immense désespoir.

– Tu savais, .. tu savais. murmura-t-elle encore.

Madame Kersaint ne comprenait pas le doux et cruel reproche renfermé en ces deux mots.

« Tu savais !. Et tu ne m'as pas avertie, et tu m'as laissé accomplir cette union infâme, et tu as brisé ma vie sans retour ! Pourquoi n'ai-je pas tout entendu, naguère, dans le salon ? Pourquoi M. de Morère n'a-t-il pas prononcé une phrase qui m'apprit la vérité ? Je ne peux plus avoir que du

dégoût pour ce misérable. Tu savais me vouer à un éternel veuvage, et pas un mot n'est sorti de ta bouche pour m'éclairer ! Tu ne m'as pas montré le précipice où je courais en souriant ! Tu savais l'ignominie de ce mariage, et le monde la savait avec toi, et nul n'a eu pitié de moi ! »

Les yeux de Diane devenaient moins fixes à mesure que ces idées traversaient son cerveau, aiguës comme de tines lames rougies. Elle se soulevait à moitié pour se pencher vers Anne-Marie ; mais ses forces l'abandonnèrent, et sa jolie tête pâle retomba sur l'oreiller. Cependant madame de Morère et le marquis, épouvantés, se décidèrent à paraître.

– Votre femme est malade, dit M. de Morère à Fabien. Allez auprès d'elle.

Il entra dans la chambre, mais en sortit bientôt : il partait pour Le Tréport afin de chercher un médecin. Catherine eut plus de courage ; elle ne pouvait alléguer aucune raison, elle, pour fuir la chambre à coucher de sa fille. Elle y pénétra, toute tremblante, se demandant avec terreur ce que Diane lui dirait quand elle serait face à face avec elle. La malheureuse dormait, ou plutôt elle subissait l'assoupissement lourd qui accompagne les grosses fièvres. Aux pommettes des joues la rougeur augmentait ; elle avait le souffle rapide et court ; son poulx battait cent trente pulsations. Par moments, elle s'agitait dans son lit et remuait les mains avec angoisse comme pour chasser loin d'elle une épouvantable apparition. Le médecin l'examina sans qu'elle sortît de sa torpeur.

– Je ne peux rien préciser encore, dit-il après un silence. Il faut attendre. La fièvre augmentera cette nuit ; probablement, il y aura plusieurs accès de délire.

Le délire ! Le marquis et Catherine furent terrifiés. La même pensée leur venait à tous les deux ; pensée d'égoïsme féroce : ils ne songeaient pas à leur victime et ne se préoccupaient que d'eux-mêmes. Quels aveux Diane pourrait laisser échapper ! Madame de Morère déclara qu'elle n'abandonnerait pas sa fille, qu'elle ne confierait pas à une autre le soin de veiller la malade. M. de Morère, étonné de cet accès de sensibilité maternelle, se contenta de prononcer un : « Ah ! » philosophique. Il considérait cette tendresse subite comme de la névrosité. Il fut plus difficile de persuader madame Kersaint. Elle insista vainement pour remplir l'office

de garde-malade ; Catherine alléguait ses inquiétudes et son émotion qui la priveraient de sommeil. Mieux valait qu'elle ne quittât pas « cette chère enfant. » Anne-Marie céda ; d'ailleurs elle s'avouait avec effroi que Diane ne guérirait pas de sitôt ; elle serait là pour relayer madame de Morère..

Fabien, lui, errait comme une âme en peine dans la maison. Il n'y avait pas l'étoffe d'un criminel chez cet homme vicieux. Le mal fait, il en éprouvait le remords. Il s'accusait maintenant, il se maudissait ; il comprenait bien que tout était à jamais fini entre sa femme et lui. Dix fois, il vint jusqu'à la chambre de la marquise, marchant doucement, sur la pointe des pieds, entr'ouvrant la porte, et disant à voix basse :

– Comment est-elle ?

Cette inquiétude, née de sentiments très complexes, aurait eu pour résultat de détourner les soupçons de M. de Morère s'il en avait eu. Il ne soupçonnait rien malgré son mépris pour Catherine et le marquis. Les honnêtes gens croient toujours que les coquins ont des limites dans l'infamie : c'est pour cela qu'il y a tant de dupes. Non ; à la maladie ou à l'indisposition de sa belle-fille, le savant ne voyait pas de cause appréciable ; à moins que ce ne fût le résultat de la chaleur excessive et de fatigues accumulées.

Diane restait enfoncée en son assoupissement lourd. Suivant la recommandation du médecin, on ouvrait les fenêtres d'heure en heure. Quand l'air plus frais de la soirée parvenait jusqu'à la jeune femme, elle semblait sur le point de s'éveiller : elle remuait un peu et portait la main à son front par un mouvement doux et machinal, pour en chasser une douleur aiguë. Alors elle prononçait des mots sans suite, quelque chose comme un parler plaintif et enfantin. A partir de dix heures, on cessa d'ouvrir les fenêtres et de renouveler l'air. La fraîcheur de la nuit, succédant à la chaleur torride de la journée, aurait pu saisir Diane. D'ailleurs la potion ordonnée par le médecin produisait un bon effet et amenait un calme relatif. A minuit, elle ouvrit les yeux, se plaignit un peu, et s'assoupit encore, mais non plus dans l'engourdissement écrasant qui ressemble à une mort partielle. Elle dormait paisiblement, de ce sommeil sans rêve qui diminue la fièvre et rafraîchit le cerveau.

La veilleuse suspendue au plafond éclairait la vaste chambre de sa lumière bleue ; une vague lueur s'épandait à droite et à gauche. Elle jetait un reflet pâle sur les objets et les meubles, dessinant plus nettement le corps de Catherine, enfouie dans un large fauteuil. Jusqu'à ce moment, c'était elle qui faisait prendre à la malade la cuillerée de potion : Diane ne la reconnaissait pas. Elle acceptait le médicament avec la patience lassée et inconsciente des êtres souffrants. Soudain, au milieu de la nuit et parlant pour la première fois, elle dit d'une voix faible :

– A boire !.

Catherine obéit au désir exprimé ; elle remplit un gobelet d'argent, s'approcha du lit et le tendit à Diane. Par un brusque mouvement, celle-ci se rejeta au fond de la couche. Madame de Morère crut d'abord à l'un de ces mouvements causés par la fièvre ; mais le regard de Diane s'attachait sur elle avec une fixité tenace. Alors elle comprit. Sa fille avait peur ; peur de se trouver seule, la nuit, avec elle ; peur d'être face à face avec elle ; peur d'être soignée par elle. Timidement, Catherine insista ; toujours Diane écarta la main de sa mère d'un geste lent et régulier. Et en même temps son regard continuait à s'attacher sur madame de Morère avec une expression effrayante. Gênée, Catherine s'éloigna du lit et revint s'asseoir dans le fauteuil les yeux de sa fille ne la quittaient pas. Et cette misérable devina toutes les pensées que roulait le cerveau surexcité de la malade.

Jamais, jamais sa mère ne l'avait aimée ! Les autres enfants, aux heures de chagrin, ont un cœur où se réfugier. Aussi loin que son souvenir se reportait, Diane se voyait seule. Elle ignorait ces baisers plus doux que le miel, et qui caressent le visage de l'enfant, et qui donnent les nuits paisibles après les journées joyeuses ; elle ignorait ces tendres inquiétudes qui pâlisent le visage des mères ; elle ignorait jusqu'à ces attentions furtives qui sont comme les miettes de la tendresse et laissent au moins une moitié d'illusion. La pauvre petite avait grandi comme une paria, tantôt ici, tantôt là, ballottée selon le caprice du moment. Et le jour où elle rentrait sous le toit maternel, elle y trouvait une créature froide, insensible, , qui la jetait dans les bras de son amant ! Son regard ne quittait pas Catherine ; tous les efforts de son imagination tendaient vers ce but unique : mettre tant de choses dans ce regard qu'elle n'eût pas besoin de parler. La nuit s'écoula

tout entière ainsi, muette, terrible sans que madame de Morère osât bouger ou prononcer une parole. Elle écoutait l'anathème que sa fille mourante lançait sur elle du fond de sa souffrance ! Quand le jour reparut, Diane, blanche comme une statue, le souffle éteint, suivait toujours la criminelle de son œil fixe, hagard et doux.

Une splendide matinée d'été : les oiseaux chantaient dans les arbres ; les chardonnerets, les fauvettes et les pinsons égrenaient leurs trilles perlés. Les parterres éveillés semaient des parfums délicieux, baignés de fraîcheurs, où l'odeur pénétrante des héliotropes se mêlait aux senteurs plus douces des roses. Le ciel bleu, plaqué çà et là de nuages blancs, riait avec toute la nature baignée dans les rayons de soleil. Partout la vie renaissait après ces quelques heures de repos hâtif : et sur son lit de souffrance, Diane agonisait, vaincue par le mal, se débattant contre la mort avec toute la vigueur de sa jeunesse. Quel cruel contraste entre cette malade et la robuste santé de la nature ! Le médecin trouva la marquise beaucoup plus mal que la veille. Il déclara qu'il reviendrait le soir, à six heures. Le soir, la fièvre avait encore augmenté ; le délire ne cessait pas et les douleurs de tête s'aggravaient d'une manière inquiétante. Il ne fut fixé que le lendemain : la marquise de Tandray était atteinte d'une fièvre cérébrale. Il ne pouvait pas répondre d'elle. Cependant il mit encore quelques formes à son arrêt tant qu'il fut au château. Mais comme il arrivait au Tréport, il fut abordé par un jeune homme très pâle qui le questionna d'une voix anxieuse.

– Est-ce que vous êtes parent de madame de Tandray, monsieur ? demanda-t-il prudemment.

– Nullement, docteur ; j'ai seulement l'honneur d'être son ami. Je suis M. Maximilien Danglars.

– Alors je puis vous avouer à vous ce que je ne dirais ni à son mari, ni à sa mère.

– Elle est donc très mal ?

– Elle est perdue.

Et comme Max chancelait en balbutiant : – Perdue !.. le médecin ajouta en hochant la tête :

– A moins d'un miracle, elle ne passera pas la semaine.

VIII

Madame Maublanc est la meilleure femme qui existe. A l'en croire, elle aime tout le monde. C'est peut-être pour cela qu'elle n'aime personne. Petite, vive, alerte, elle court de celui-ci à celle-là avec des démonstrations de tendresse qui étourdissent. Elle ne parle jamais des gens sans accoler à leur nom une épithète louangeuse. « Cette excellente madame • X. » ou « ce ravissant M.Y. » Par exemple, si l'excellente madame X. ou le ravissant Y. disparaissent de son horizon pendant trois fois vingt-quatre heures, elle ne s'en occupe pas plus que d'un chien errant. C'est elle qui disait très sincèrement :

– M. un tel ? Ah ! oui, je l'ai beaucoup aimé il y un mois !

Pour l'instant, elle aimait « follement » madame Rochez. Une femme n'était jolie que si elle ressemblait à madame Rochez. Elle ne s'habillait bien que si elle s'habillait comme madame Rochez. Beaucoup de gens ont ainsi des sautes de vent extraordinaires. Ce sont les neutres de l'affection. En ce bas monde, il faut se décider à prendre parti : ne savent aimer que ceux-là qui savent haïr.

Elle possédait au Tréport une propriété qui peignait bien son caractère par son architecture bizarre. On y retrouvait les goûts de tous ceux dont elle s'engouait tour à tour. Ici du moderne, un peu plus loin du Louis XVI ; la façade était de style renaissance, mais les tourelles, – les tourelles ! – du pur moyen âge. Cette façon de château construite sur la hauteur appelée le Foyel, s'imposait à la vue du promeneur avec un entêtement particulier. On ne voulait pas le voir, et on le voyait tout de même. Par une disposition singulière de la colline, qu'on vînt de droite ou qu'on vînt de gauche, on apercevait fatalement devant soi l'œuvre de génie de madame Maublanc.

Henriette était sûre de s'y plaire : elle régnait, sur le cœur et la volonté de la brave dame. Installée dans le plus bel appartement, sur la mer, elle attendait les événements. Toujours la même avec Maximilien, elle feignait de ne voir ni ses tristesses ni ses rêveries. Une après-midi, pourtant, il arriva si pâle qu'elle ne put s'empêcher de l'interroger.

– Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle, dit-il. Votre amie, madame de Tandray, est au plus mal.

Henriette serra ses lèvres minces pour retenir le mot féroce qu'elles allaient prononcer. Elle eut un air très attendri, quelques larmes coulèrent sur ses joues, et d'un ton brisé :

– Oh ! mon Dieu ! dit-elle, que me racontez-vous là ?

Max lui répéta ce qu'il savait et ce qu'affirmait le médecin. Diane était perdue. Henriette ferma les yeux. Son amant pourrait y voir flamber une lueur de joie. Dès lors, personne ne s'intéressa plus qu'elle à la santé de cette « chère enfant. » Deux fois par jour, le matin et le soir, elle envoyait au château de Vairs prendre des nouvelles. C'eût été inutile, d'ailleurs : elle pouvait suivre sur le visage de Maximilien la marche de la maladie. Le malheureux ne vivait plus. Il demeurait de longues heures immobile et silencieux, entre son grand-père et Gemma, les yeux fixés dans le vide. Il ne retrouvait donc sa petite amie d'autrefois que pour la perdre tout à coup ! Chose effroyable que la mort ! Une jeune femme, en plein épanouissement de vie et soudainement frappée à l'heure où tout lui souriait ! Il ignorait quel drame détruisait tout cela ; il ignorait que le coup dont mourait Diane la meurtrissait en plein cœur.

M. Danglars ne disait rien à son petit-fils. Quand on a beaucoup pleuré, on a le mépris de la consolation pour les autres. C'est presque insulter à certaines douleurs que de les vouloir apaiser, et les cœurs vraiment hauts se plaisent dans le silence. Ce dont Max souffrait le plus, c'était du vague de ses renseignements. Le médecin disait-il bien toute la vérité ? A présent, il affirmait espérer, après avoir désespéré d'abord. C'est un peu un devoir professionnel que d'endormir les inquiétudes. Quant à ces valets qu'il interrogeait anxieusement, leurs faces glacées et indifférentes exaspéraient le jeune • homme. Enfin un jour il résolut de s'adresser directement à M. de Morère. Il hésitait jusque-là, craignant que le beau-père de Diane ne

s'étonnât d'un intérêt si subitement éveillé. Mais bientôt les scrupules de Max cédèrent devant son inquiétude, et dès lors, il eut au moins le cruel bonheur d'être certain qu'on ne le trompait pas.

La marquise de Tandray fut en réel danger pendant trois semaines. La maladie semblait à son apogée, quand soudain la fièvre diminua. La jeunesse et la santé sont bien puissantes : elles luttent vaillamment contre la mort et mettent quelquefois en déroute leur terrible ennemie. En vingt-quatre heures un mieux sensible se déclara, et l'on put répondre de la jeune femme. Quand elle revint à la réalité des choses, quand elle sortit de cet engourdissement profond qui est le commencement de la fin pour la créature humaine, elle se retrouva convalescente entre Anne-Marie et son beau-père.

Le même jour, Fabien prit à part M. de Morère. De grands intérêts, compromis par un gérant maladroit, exigeaient sa présence en Italie. Une partie de sa fortune en dépendait. Il montra des lettres, déjà anciennes, quelques dépêches pressantes. La maladie seule de la marquise le retenait jusque là. Il croyait utile de partir, et il partit en effet. De son côté, Catherine se prétendit malade ; malade de fatigue et d'émotion, et elle s'enferma dans son appartement.

Et Diane se souvint de tout ! Elle renaissait à la vie, mais elle renaissait aussi à la pensée. M. de Morère n'attachait pas d'importance au départ subit de Fabien ; il ne comprenait rien aux larmes silencieuses de Diane. La jeune femme, couchée dans son grand lit blanc, demeurait des heures entières, toute pâle, l'œil perdu, enfoncée en des rêves sans fin. Une ride creusait son front blanc ; elle semblait suivre du regard une vision maudite qui la hantait. M. de Morère et madame Kersaint, frappés de son mutisme, essayèrent de l'interroger : elle eut une réponse vague, disant qu'elle se sentait lasse. L'un et l'autre tentèrent vainement de la soustraire à cette idée fixe. Diane hochait tristement la tête en souriant ; puis elle retombait dans ses longs silences, dans ses éternelles songeries. Cet état d'âme durait depuis huit jours, lorsqu'eut lieu la première entrevue de la fille avec la mère. Malgré son peu d'intelligence, Catherine était bien fine par cela même qu'elle était femme. Son indisposition ne pouvait pas durer trop longtemps. C'eût été dangereux. Qu'adviendrait-il si son mari ou madame

Kersaint réfléchissaient ? S'ils remarquaient que la guérison de Diane coïncidait avec le départ du marquis, avec sa claustration à elle ?

Pendant la journée, la marquise, étendue maintenant sur une chaise longue, s'installait dans le grand salon du rez-de-chaussée. Depuis qu'elle pouvait quitter le lit pendant quelques heures, elle se plaisait dans cette vaste pièce. Ses yeux passaient des chefs-d'œuvre de l'art aux chefs-d'œuvre de la nature ; sa rêverie s'endormait en une sorte d'hébétude morale qui la tenait de longues heures. Elle demeurait ainsi, dans son état morbide de pensée, quand, une après-midi, Diane vit entrer sa mère. Catherine guettait le moment où la malade serait seule : elle savait que chaque jour M. de Morère et madame Kersaint s'accordaient deux heures de promenade.

Diane eut un frisson quand elle aperçut sa mère qui s'avavançait vers elle, craintive, embarrassée, avec cet air sournois du coupable regrettant, non d'avoir commis la faute, mais d'avoir été pris. La jeune femme ferma les yeux ; le sang affluait à son cœur. Lorsqu'elle les rouvrit, madame de Morère était debout auprès de la chaise longue. Sa mère la regardait, et elle, la martyre, elle n'osait pas regarder sa mère. Il y eut un silence de quelques instants, mais ce silence ne pouvait durer longtemps ; il pesait trop à l'une et à l'autre.

– Vous avez été malade.....bien malade, ma fille, dit Catherine.

– Très malade, ma mère.

Catherine froissait de ses doigts nerveux la dentelle qui bordait sa robe de chambre.

– Vous voilà convalescente, reprit-elle, balbutiant ses banalités les unes après les autres. Tous ceux qui vous aiment ont été bien inquiets.

Cette fois Diane relevait les yeux. « Tous ceux qui l'aimaient ! » Quelle cruelle ironie dans cinq mots prononcés par cette femme ! Une légère rougeur colora les joues pâles de la marquise. Catherine se remettait lentement de son émotion première. Moins une créature a de sens moral, plus elle a d'audace pour aborder, le front haut, les situations difficiles.

– Et puisque je suis rassurée sur votre compte, continua madame de Morère, je vais pouvoir retourner à Paris. Approuvez-vous mon départ ?

– Sans doute.

– Je quitterai Vairs demain.

– Demain ! dit Diane.

Elle répondit avec un accent si particulier, que Catherine répliqua, un peu étonnée :

– Voyez-vous un inconvénient à ce que je parte demain ?

– Oui.

– Ah ! et lequel ?

Madame de Tandray échangea de nouveau un long regard avec sa mère. Comme il contenait de choses, ce regard-là ! Il signifiait : « Prenez garde ! Pour vous, sinon pour moi, il faut que nul ne soupçonne la vérité. Vous tombiez malade le jour où je guérissais, et vous partez le jour où je me relève ! » Madame de Morère comprit. Elle comprit d'autant mieux qu'elle éprouvait la même crainte.

– En effet, je n'ai aucun motif pour m'en aller si vite, reprit-elle. Je resterai encore une semaine. Le temps est si beau !. Voyez donc, le soleil entre à flots dans le salon.

y La tête de Diane retomba sur le coussin de la chaise longue ; elle redevenait toute pâle. Le calme de cette criminelle l'épouvantait. A mesure qu'elle descendait dans la conscience de cette femme, elle s'épouvantait, ainsi qu'un enfant qui descend dans un puits de mine. Elle cherchait une lueur qui éclairât ces ténèbres morales. Et rien ! rien ! pas un mot, pas un geste, pas un regard qui décelât une âme repentante. A l'air embarrassé de la première minute succédait une tranquillité, affectée ou réelle, qui lui faisait mal. Et elle était sa mère ! Et elle ne trouvait que des banalités à lui dire, en ce terrible drame où elles étaient jetées toutes les deux ! Maintenant elle parlait du beau temps, du soleil qui entrait à flots, de ce clair été, rayonnant et splendide, qui illuminait toutes ces horreurs de ses clartés indifférentes !

Cependant Catherine se rapprochait de la fenêtre ; elle soulevait le rideau et regardait au dehors.

– Ah ! M. Danglars, dit-elle. Je ne suis pas habillée, je me sauve. A ce soir, Diane.

Diane se redressa. Dans la phrase de madame de Morère, elle avait entendu seulement les deux mots qui annonçaient l'arrivée de Maximilien. Le valet de chambre entra presque aussitôt : elle n'eut pas le temps de

réfléchir. Et cependant elle pensait souvent à lui depuis son retour à la vie. Mais à qui en eût-elle parlé ? Elle n'osait plus se confier à madame Kersaint, craignant les reproches tendres de son amie.

– M. Maximilien Danglars désirait avoir des nouvelles de madame la marquise, dit le valet de chambre. Quand il a su que madame la marquise était levée, il a demandé s'il pouvait être reçu.

– Certainement, balbutia-t-elle.

Dès le premier regard jeté sur Max, elle devina toutes ses souffrances. Elle le voyait triste et pâli : pourtant ses yeux rayonnaient de joie.

– Comme vous êtes bon de venir ! dit-elle en tendant au jeune homme sa main effilée et amaigrie.

– Comme vous êtes bonne de vous être guérie ! répliqua-t-il en souriant.

Il tenait la main de Diane doucement serrée dans la sienne ; il dévorait du regard ce visage exsangue que la mort avait effleuré de son aile. Il abandonna la main de la marquise, le sourire s'effaça de ses lèvres et une larme brilla dans ses yeux.

– Joliette est bien changée, n'est-ce pas ? reprit-elle doucement.

– Elle vit ! s'écria Max, et je l'ai revue, et je remercie Dieu de l'avoir sauvée ! Ah ! madame, si vous saviez les cruelles heures que j'ai passées ! D'abord je craignais qu'on ne me dît pas la vérité ; je me représentais Joliette morte. Vous, morte ! vous, la beauté et la bonté ! vous, ce que je sais de plus noble et de plus intelligent au monde ! Je ne dormais plus ; je rôdais autour du château pendant la soirée, et j'apercevais briller votre lumière à travers l'ombre. Et vous étiez là, dans votre chambre, vous débattant contre la fièvre, secouée par le mal. Une affreuse angoisse serrait mon cœur. Revenu au Tréport, je me promenais sur la plage, et je demeurais là une heure, deux heures, me demandant si vous seriez vivante encore le lendemain. Vous avez bien souffert, madame, mais tous ceux qui aiment Joliette ont bien souffert aussi 1

Il répétait presque la même phrase que madame de Morère ; à présent, elle paraissait délicieuse à Diane.

– Joliette est sûre que ses amis ne l'ont pas oubliée, et vous êtes des meilleurs, répliqua-t-elle avec un sourire. Vous ne pouviez pas m'avoir soudain retrouvée pour me reperdre aussitôt. Je crois assez que des liens

invisibles unissent le passé au présent ; ces liens-là m'ont, peut-être, retenue à la vie sans que je m'en doutasse. J'ai pensé souvent à mon existence d'autrefois pendant mes longues heures d'insomnie ; toujours elle se résumait en ces quelques années vécues ensemble à La Birochère. Allez, je n'ai pas eu besoin de demander si vous étiez venu prendre de mes nouvelles ; j'en étais sûre. Il suffisait de m'interroger moi-même : je savais bien ce que j'aurais fait si c'eût été vous qui aviez été malade.

Sa pâleur disparaissait de nouveau ; mais, cette fois, ce n'était plus la douleur qui amenait le sang à son visage. Elle se sentait heureuse, dans une plénitude de bien-être. Max la contemplait avec ravissement. Un changement se faisait encore en elle depuis son arrivée. Il semblait que la vie rentrât lentement en ce pauvre être miné par la maladie. La figure perdait peu à peu ces tons de cire qui effrayaient.

– Vous n'avez guère travaillé, n'est-ce pas, pendant ce temps ? continua Diane. Cependant nous sommes au milieu de septembre ; vous voici à la veille de votre départ.

– Je ne pars plus ! dit-il vivement.

Il ajouta, après un silence, sur un ton plus calme :

– Je partirai plus tard.

Il y eut un silence. Ils ne se regardaient plus. Ce fut Max qui reprit le premier la parole.

– Mais laissons là mon travail, madame. Vraiment tout cela me paraît bien peu de chose lorsque je pense au malheur qui a failli nous accabler tous.

Elle ne répondit pas. Elle se troublait et elle sentait Max troublé comme elle. Une sorte de gêne pesait sur eux. De nouveau, ils se taisaient. Enfin elle dit :

– Voulez-vous être assez bon pour ouvrir la fenêtre ? Il me semble qu'on étouffe ici.

Et lorsque Max eut obéi :

– Ah ! que c'est bon de vivre ! reprit-elle.

Elle était ranimée, réchauffée par les senteurs parfumées de la plaine, par ce gai soleil, par ces chants d'oiseaux, par toutes ces émanations de vie

extérieure. Elle se sentait plus forte, plus vaillante ; la gêne qui la séparait de Max quelques minutes auparavant disparaissait lentement.

– Il faut vous remettre au travail maintenant que vous n’êtes plus inquiet. Vous ne vous appartenez pas, vous appartenez à l’œuvre que vous avez entreprise.

– Me remettre au travail ? Il faudra donc que je reparte, que je m’en aille là-bas, bien loin de la France ! Ce me serait impossible aujourd’hui. Je laisserais le meilleur de mon être derrière moi. L’œuvre que j’ai entreprise ? Eh bien ! un autre la continuera. Il s’est produit en moi un changement si étrange ! Ce que j’aimais, je ne l’aime plus, et les ambitions qui me possédaient me semblent mesquines. Je ne veux plus de ces longs voyages qui m’entraîneraient loin de ceux que j’aime ; je ne veux plus de cette solitude qui me charmait autrefois et qui me révolte aujourd’hui !

Diane fermait les yeux ; il ne la troublait plus : un ravissement profond était en elle. Les paroles de Max renfermaient un aveu d’amour frémissant et contenu ; et cet aveu, elle savait pourtant qu’il le tairait. Pourquoi donc y avait-il eu de la gêne entre eux auparavant ? Elle s’abandonnait inconsciemment à un charme ignoré. Comme il devait l’aimer pour lui sacrifier ainsi tout son avenir et toute sa gloire ! Elle admirait la noblesse de cet amour qui se laissait seulement deviner, qui donnait tout et ne demandait rien. Avec cette intuition secrète qui est pour les femmes comme la seconde vue du cœur, elle sentait à quel point elle possédait le cœur de ce jeune homme. Toute autre, à sa place, eût attendu quelque chose de plus : à quoi bon ? ils se comprenaient si bien !

Madame Kersaint rentrait avec M. de Morère. Diane les accueillit gaîment.

– Avez-vous fait une bonne promenade ? dit-elle en souriant. Vous voyez que ma solitude n’a pas duré longtemps.

Anne-Marie s’approcha d’elle pendant que M. de Morère serrait la main de Maximilien. En vérité, madame Kersaint demeurait stupéfaite du changement qu’elle voyait chez Diane. Elle avait laissé une femme convalescente, muette et triste ; elle retrouvait une femme guérie, jaseuse et gaie. Les douces remontrances ne lui semblaient plus de mise maintenant. Que béni soit l’amour lorsqu’il redonne la vie au cœur et au corps ! Pendant

la demi-heure que M. Danglars demeura encore à Vairs, ils causèrent tous les quatre, joyeux et tranquilles. On eût dit que jamais un danger n'avait menacé la marquise ; l'étranger qui serait entré dans ce salon n'aurait jamais soupçonné les angoisses qui, la veille encore, serraient tous les cœurs. Bien plus, s'il avait vu Diane le matin, il ne l'eût pas reconnue. Ce n'était plus la même femme, mais deux femmes différentes qui ne se ressemblaient point. Il suffisait que l'amour touchât de son aile féerique cette créature meurtrie. pour qu'elle se transformât subitement. C'est que, quelques heures auparavant, rien ne la rattachait plus à l'existence, et qu'à présent elle lui apparaissait pleine de joies inconnues.

Quand Maximilien se retira, accompagné par M. de Morère, les deux amies eurent un moment de silence. Anne-Marie se rapprocha de Diane, et prenant les deux mains de la marquise dans les siennes :

– J'ai quitté une morte, je retrouve une vivante, dit-elle.

Diane rougit ; sa tête charmante glissa sur l'épaule de son amie :

– Si tu savais comme je l'aime ! murmura-t-elle.

– Pauvre enfant ! si tu crois que c'est d'aujourd'hui !

– Anne-Marie !

Madame Kersaint l'embrassa doucement comme elle eût fait pour une enfant :

– Et lui, il t'a donc dit qu'il t'aimait ?

Diane rendit son baiser à Anne-Marie, et, baissant un peu la voix : –

– S'il me l'avait dit, je n'en serais pas si sûre.

IX

Ce soir-là, Maximilien dînait chez madame Maublanc. En vérité, il se sentait gêné quand il pensait à Henriette, étant de cette classe d'hommes, très rares, auxquels il répugne de mentir à une femme. Il ne s'appartenait plus. A mesure qu'il marchait vers Le Tréport, la brise de la mer rafraîchissait son front brûlant : il entrevoyait plus nettement la réalité des choses. Pour sortir de cette situation fausse sans démeriter de sa propre estime, il fallait qu'il déclarât la vérité à Henriette. Non qu'il voulût lui confesser son amour pour Diane ; mais du moins devait-il ne pas l'abuser plus longtemps sur ses sentiments.

Il n'est pas toujours commode de dire à une femme qu'on l'aime : il est encore plus malaisé de lui dire qu'on ne l'aime plus. Il y a dans cette franchise une brutalité apparente, pénible toujours pour un galant homme. Et cependant l'honneur commandait à Max d'être sincère. Il ne pouvait pas rester l'amant d'Henriette, lorsque son cœur appartenait à une autre. Car il en revenait toujours là, cherchant le moyen de rompre. Peut-être s'y refuserait-elle peut-être aussi, aidée par sa perspicacité jalouse, devinerait-elle le nom de sa rivale. Max en arrivait à composer avec lui-même. Il alléguerait son prochain départ. Ce serait mentir, mais du moins, parce mensonge, il ménagerait l'orgueil de madame Rochez.

Lorsqu'il entra chez madame Maublanc, Henriette l'attendait sur la terrasse qui domine le Foyel. Elle n'eut pas besoin de l'observer beaucoup pour comprendre. Comme Diane, Max ne savait pas déguiser ce qu'il éprouvait ; comme elle aussi, il ne savait point cacher sa joie intérieure. Joie si visible qu'une lueur de rage froide traversa les yeux d'Henriette ; elle fut sur le point de se trahir. Mais cette femme se possédait absolument. Elle

accueillit son amant le sourire aux lèvres. Elle s'accouda à ses côtés sur le rebord de la terrasse, aimable, tendre, causant gracieusement, ayant pour lui le même regard amoureux.

– C'est moi, ma toute belle, dit derrière eux madame Maublanc. Ne vous dérangez pas.

Elle vint s'accouder aussi, passant son bras autour de la taille d'Henriette ; et toujours avec sa rage de compliments pour l'idole du jour :

– Ma chérie, dit-elle, vous seule au Tréport êtes vraiment élégante. Je suis descendue sur la plage, tout à l'heure : les autres baigneuses ressemblent toutes à des singes habillés. Voyez donc notre amie, monsieur Danglars. Jamais elle n'a été aussi jolie que ce soir. Elle damnerait un saint.

La colère sourde qui grondait en elle donnait au visage d'Henriette une animation singulière. Ses yeux brillaient d'un feu sombre qui l'illuminait ; le frémissement de ses lèvres trahissait une émotion contenue. Trois ou quatre personnes vinrent encore, et le dîner fut servi. Comme on sortait de table, Henriette prit le bras de Maximilien. Elle dit, rapidement, en se penchant un peu vers lui :

– Attendez-moi devant le Casino à dix heures.

Elle se montra gaie, pendant le commencement de la soirée, mais d'une gaîté fébrile. Maximilien se serait douté de quelque chose s'il l'eût étudiée. Mais son cœur était trop loin de ce salon pour qu'il écoutât madame Rochez. Du reste, il partit de bonne heure, s'excusant auprès de madame Maublanc, alléguant un travail à finir. C'est qu'il voulait être seul avec lui-même, autant pour penser à Diane que pour se préparer à ce qu'il dirait à Henriette. Pourquoi remettre au lendemain une explication indispensable !

Quand il fut sorti, madame Rochez resta encore quelque temps ; mais elle fut silencieuse, maussade, ce qui n'étonna guère madame Maublanc. La bonne dame connaissait, ou à peu près, le secret de sa « toute belle. » Aussi ne fut-elle pas non plus trop surprise, quand, à dix heures moins un quart, Henriette annonça l'intention d'aller se promener sur la plage. Deux ou trois de ces messieurs auraient volontiers accepté la succession de Maximilien ; ils se proposèrent comme cavaliers. Elle refusa, et madame Maublanc secourut sa « toute charmante » en affirmant qu'elle adorait la solitude.

– Autant que moi, ajouta-t-elle en baissant les yeux : les âmes délicates aiment à se replier sur elles-mêmes !

Cependant Henriette descendait rapidement la côte du Foyel. La marche et l'air frais de la mer la calmaient un peu. Le plan qu'elle adoptait se dessinait plus nettement à son esprit. Quand elle arriva sur la plage, beaucoup de baigneurs s'y promenaient encore. A côté, au Casino, on dansait avec une animation folle ; les sons criards des violons maigres troublaient seuls la sérénité de cette nuit charmante. Les étoiles semblaient pleuvoir du ciel tant elles brillaient nombreuses et scintillantes. Une lueur argentée s'épandait sur les maisons et les arbres, éclairant par plaques inégales les galets ronds et noirs amoncelés sur la grève. La mer, presque unie, n'apportait à la rive que des vagues courtes, qui venaient paisiblement y mourir. Çà et là, des taches phosphorescentes jaillissaient de l'ombre, pendant qu'au loin passaient et repassaient d'autres lueurs plus jaunes, pareilles à des points d'or piquant l'immensité de la nuit. C'étaient les barques des marins qui s'en allaient pêcher en pleine mer.

Maximilien attendait à la place indiquée, tellement enfoncé dans ses réflexions qu'il n'entendit pas marcher Henriette. Elle lui mit la main sur l'épaule.

– Excusez-moi, dit-il, je ne vous voyais pas.

– Vous êtes tout excusé, beau ténébreux. Maintenant donnez-moi votre bras : je vous emmène un peu plus loin. Ici il y a trop de monde ; on ne peut pas causer.

– Vous avez donc des choses bien graves à me confier ? demanda Maximilien en souriant.

– Très graves.

– Ah !

– Ne vous effrayez pas. Là, nous sommes à peu près seuls maintenant. Asseyons-nous au bas de ce monticule : nous serons à merveille.

Elle eut soin de se placer de telle sorte que le reflet de la lune éclairât en plein le visage de son amant ; elle-même demeurait dans l'ombre. Il lui plaisait de pouvoir étudier la figure de Maximilien, mais il ne lui convenait nullement que Maximilien pût observer la sienne. Elle avait eu son idée en donnant ce rendez-vous sur la plage, au lieu d'attendre au lendemain. En

plein jour, sous la lumière vive et indiscreète du soleil, on déguise malaisément ce qu'on pense : or, elle voulait que Max crût uniquement ce qu'il lui plairait de lui faire croire.

– Mon ami, dit-elle après un court silence, ayez la bonté de répondre nettement à mes questions. Ai-je été jamais coquette avec vous ?

– Jamais, répliqua Maximilien un peu étonné.

– Bien. Et depuis le commencement de notre liaison avez-vous quelque chose à me reprocher ?

– Rien, vraiment. Mais.

– Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Je vois que vous ne me comprenez pas encore. Un peu de patience : vous comprendrez tout à l'heure.

– Vous êtes pleine de mystères comme un oracle sibyllin.

– Les oracles sibyllins avaient du bon. Je continue. Nous avons causé souvent de l'amour, vous et moi, et nous sommes tombés d'accord que c'est un sentiment irresponsable. Vous m'avez dit plusieurs fois qu'on pouvait souffrir en cessant d'être aimé, mais qu'on ne devait pas en vouloir à l'auteur de cette souffrance.

– C'est parfaitement juste : à la condition toutefois qu'après avoir eu la franchise de l'aveu, on ait aussi la sincérité de la rupture.

– Eh bien ! je serai sincère, comme j'ai été franche. Je ne vous aime plus.

Maximilien s'attendait si peu à ces paroles qu'il ne sut ni composer son visage ni réprimer un mouvement. Le mouvement ne trahit que de la surprise, mais le visage exprima de la joie. Henriette vit l'une et devina l'autre. Sa colère la saisit à nouveau ; le fiel qui gonflait son cœur montait à ses lèvres. Sûre que l'ombre la protégeait, elle eut encore le soin, pourtant, d'abaisser la dentelle qui enveloppait

sa tête.

– Vous ne m'aimez plus, Henriette ?

– Non.

Elle savait ce qu'elle faisait et ce qu'elle disait. Tout chez elle procédait du calcul. Elle avait été tendre avant le dîner pour que son amant ne se doutât de rien ; elle lui disait brutalement qu'elle rompait avec lui, afin de lire dans ses yeux l'effet produit par cet aveu. Elle ne l'ignorait plus

maintenant : la rupture était pour Maximilien comme une délivrance. Elle souhaitait plus encore. Aussi mit-elle autant de douceur et de mélancolie que possible dans ses paroles ; elle désirait pousser son amant à une confiance.

– Si vous l’aviez voulu, Max, j’aurais été à vous pour toujours. Mais êtes-vous bien sûr de m’avoir aimée comme je méritais de l’être ? Quoi ! vous me parlez toujours de ce voyage qui vous éloigne de moi pour longtemps ! J’ai réfléchi et j’ai songé que votre tendresse ne vous inspirait même pas le désir de me sacrifier votre gloire.

Maximilien tressaillit ; elle disait vrai. Quelques heures auparavant, ne sacrifiait-il pas cette même gloire à Diane ? Elle continua sur le même ton doux et triste :

– J’ai une grande vertu : ma force de volonté. Quand je veux une chose, cette chose se fait. J’ai résolu de me guérir de vous, quoi qu’il m’en coûtât. Je me suis accoutumée à cette idée que vous partiriez et que je vous perdrais. Cette guérison m’a été d’autant plus aisée que je vous voyais tous les jours. Et tous les jours je me répétais qu’il fallait vous oublier ou me résigner à souffrir beaucoup plus tard. Du moment que j’acceptais l’idée de vivre sans vous, la moitié du chemin était faite... Et cependant si vous consentiez à ne point partir, comme je serais heureuse de me donner pour toujours à vous. à toi !

Non seulement la voix sonnait faux dans ce petit discours, mais encore les idées un peu confuses manquaient de vérité. Qu’importait à Henriette ? Elle suivait rigoureusement un plan arrêté. Elle obéissait à un calcul bien simple. Ou Maximilien répondrait : « Je reste, ne nous quittons pas » Et alors elle l’emportait sur Diane ; ou il répondrait : « C’est bien : quittons-nous. » Et alors la rupture venait d’elle, non de lui. Il y a beaucoup de femmes (et beaucoup d’hommes) qui se révoltent à l’idée seule d’être abandonnés. Madame Rochez spéculait aussi sur la vanité. Elle espérait piquer au vif celle de son amant en disant : « Je ne vous aime plus ; adieu. » Peut-être Maximilien, blessé dans son amour-propre, voudrait-il la retenir ; peut-être accorderait-il certaines concessions auxquelles il se refusait jusque-là ; peut-être encore, trompé par les apparences doucereuses de sa maîtresse, tomberait-il dans le piège et avouerait-il naïvement sa passion

pour Diane. Mais Maximilien avait de l'orgueil, non de l'amour-propre. Il trouvait tout simple qu'elle eût cessé de l'aimer, puisque lui ne l'aimait pas. Et comment eût-il confessé à Henriette sa passion pour Diane, quand à Diane elle-même il n'osait rien dire ? Puis, ainsi qu'il lui arrivait souvent, madame Rochez manquait de tact : comment supposer qu'un homme tel que Maximilien glisserait instantanément

du rôle d'amant qui se réserve au rôle d'ami qui se confie ?

– Ma chère Henriette, dit-il à madame Rochez, je ne vous reproche rien. Vous vous êtes donnée sans coquetterie et vous vous reprenez sans détours.

Qu'il soit fait selon votre volonté. Vous ne m'aimez plus ? C'est que je ne méritais pas l'honneur que vous m'accordiez en me distinguant. Vous m'avez aimé ? C'en est assez pour que je sois votre féal à jamais. Vous serez mon amie la plus tendre, comme moi votre serviteur le plus dévoué. Que ce soit demain ou dans vingt ans, vous n'aurez qu'à m'appeler pour que mon dévouement vous appartienne.

Et voilà tout ce qu'il lui répondait ! Non seulement il acceptait la rupture, mais encore il en prenait son parti ! Elle ne pensait plus à l'ombre prudente qui la protégeait. Elle se leva toute droite, pendant que son pied nerveux creusait le sable mou de la grève. Maximilien vit alors son visage en pleine lueur : elle demeurait là, immobile, toute blanche, avec des yeux brillants de colère, Sa rage la possédait tout entière ; elle fit quelques pas rapides sur la plage, écartant de la main Maximilien qui voulait la suivre. Le jeune homme prit cette colère sourde pour de la douleur, le geste de la main pour un ordre de congé. Il se rapprocha d'Henriette.

– Adieu donc, dit-il, puisque vous l'exigez.

– Adieu, répliqua-t-elle très bas, craignant d'être trahie par le son de sa voix.

Il la salua respectueusement et s'éloigna avec le vague remords de s'être mal conduit. Il craignait de méconnaître une tendresse sincère et de torturer une femme. C'est que l'humanité est faite de contrastes. Les plus intelligents sont quelquefois les plus naïfs, de même que les meilleurs sont souvent les plus féroces.

Henriette restait à la même place, l'œil fixe, suivant du regard Maximilien qui s'enfonçait dans la nuit. Un cri de rage s'échappa de ses

lèvres minces ; tendant son poing fermé dans le vide, elle dit d'une voix farouche :

– Comme je me vengerai 1

L'être humain blessé dans son cœur souffre et se résigne ; blessé dans son orgueil, il souffre et se révolte. Abandonner une femme qui vous aime avec sa tendresse, c'est commettre une action cruelle ; abandonner une femme qui vous aime avec sa vanité, c'est commettre une action dangereuse. La première deviendra peut-être une indifférente ; la seconde deviendra sûrement une ennemie.

Dès le lendemain matin, Henriette annonçait à madame Maublanc son départ immédiat. Celle-ci tombait de son haut. Ce furent des : « Que me dites-vous là, ma toute belle ! » des : « Mais c'est impossible, ma toute charmante ! » La toute belle et la toute charmante déclara sèchement que Le Tréport ne lui plaisait plus.

La simple politesse commandait à madame Rochez d'aller à Vairs avant de quitter le pays : elle n'en eut pas eu le courage. Elle redoutait peut-être aussi de ne pas être assez maîtresse d'elle-même. Elle écrivit purement et simplement à Diane, alléguant, pour s'excuser, une indisposition assez vive qui nécessitait un départ subit.

Qu'importait à la marquise ? Elle ne pensait guère à Henriette, si, par contre, Henriette pensait beaucoup à elle. Elle planait dans le ciel. La vie rentrait en elle avec le bonheur. Maintenant Maximilien venait au château tous les jours. Ce fut sur le bras de Maximilien que Diane s'appuya quand elle put marcher hors de la maison : dans la cour sablée d'abord, ensuite sous l'allée de platanes. Une délicieuse idylle, par ces derniers jours de septembre, où l'été qui abdique hésite encore avant de céder la place à l'automne. Des que les forces s'accrurent, le médecin permit des promenades. Alors ils s'en allèrent en pleins champs tous les deux, ou sur la plage, pendant que la brise du large, souvent forte fouettait le visage de la marquise. Sa vie renaissait, et elle souriait au bonheur, et elle se berçait de divines espérances. Ils n'avaient pas encore échangé un seul mot d'amour, mais ils savaient bien qu'ils s'aimaient. Lui, arrêta l'aveu sur ses lèvres, retenu par la chasteté confiante de cette jeune femme ; elle, elle devinait qu'un sentiment élevé pouvait seul le forcer à se taire. Les semaines

coulaient ainsi succédant aux semaines ; octobre arrivait ramenant les journées moins tièdes et les soirées plus fraîches.

Jamais on n'aurait cru que madame de Tandray relevait de maladie. Cette existence au grand air colorait ses joues, et le sang courait plus vif dans ses veines. Sa beauté revêtait des tons éblouissants ; sa parole s'animait. Sa voix même, cette magnifique voix qui donnait le frisson, vibrait d'accents nouveaux, de notes passionnées et chaudes qu'elle ne possédait pas naguère.

Saisis tout entiers par l'ivresse lente qui les gagnait, ils ne s'apercevaient pas de ce qui se passait à côté d'eux. Catherine était rentrée à Paris ; Anne-Marie devait partir dans la première semaine d'octobre. Peu à peu, Maximilien prit l'habitude de venir deux fois par jour. Dans l'après-midi ils se promenaient, elle et lui ; le soir, le jeune homme retournait au château de Vairs. Son grand-père et Gemma l'accompagnaient souvent.

Pourquoi cette adorable vie n'eût-elle pas duré toujours ? Un tourment cruel et délicieux agitait Diane. Le matin, elle comptait les heures qui la séparaient du moment où elle reverrait Maximilien ; le soir, rentrée dans sa chambre, elle revivait par le souvenir les heures passées ensemble. Un jour, ils projetèrent d'aller tous les deux se promener à cheval. Le temps s'annonçait magnifique. De tièdes brises traversaient l'air comme des courants aériens réchauffant d'un coup d'aile le ciel d'automne. Les vieux arbres dépouillés pleuraient leurs feuilles mortes qui rôdaient par tourbillons. Ils partirent comme des fous, lançant leurs chevaux au grand galop, à travers les allées jaunâtres, franchissant les monticules, riant aux éclats de cette course désordonnée. Vers dix heures, ils s'arrêtèrent devant un moulin, bâti sur la hauteur, et dont les ailes, semblables à des chauves-souris géantes, découpaient l'horizon.

– Voulez-vous un bol de lait, Jolielte ?

– Volontiers, Max. Donnez-moi la main, je descends. »

Elle appela un garçonnet, qui, les cheveux en broussailles, les dévisageait sur le seuil du moulin :

– Tiens nos chevaux une minute, dit-elle. Nous voulons entrer chez toi.

Le petit Normand obéit vite : il entrevoyait une belle pièce blanche au bout de la besogne, et il n'eût pas été de son pays en n'essayant pas de la

gagner. La meunière les reçut avec un visage affable ; elle voulut aller elle-même traire le lait. Elle l'apporta, au fond du jardin, sous une tonnelle. Un délicieux coin de verdure ; nul ne pouvait les voir ; le jardin tournait sur lui-même, et derrière eux courait la muraille. Une douceur sereine les enveloppait. Le tic-tac monotone du moulin et les appels lointains des laboureurs troublaient seuls ce grand calme : à peine, de temps à autre, le cri rauque des corneilles voletant autour des hêtres.

– Ah ! Joliette, Joliette ! murmura Maximilien, pourquoi des instants pareils ne durent-ils pas toujours ?

Leurs regards se rencontrèrent. Le jeune homme glissa son bras autour de la taille de Diane : elle laissa tomber sa tête sur la poitrine de son ami. Il se penchait vers elle, en frémissant, vaincu par cette langueur du corps qui brûle le sang des veines. Diane referma les yeux : elle était toute pâle.

– Je t'aime !. balbutia-t-il.

Et il y eut un profond silence. Ce fut elle qui se dégagea la première. Une sorte de griserie la prenait ; quand elle fut debout, elle chancela ; il fut obligé de la soutenir un instant. Ils traversèrent le jardin, lentement, sans se parler, lui, la contemplant, elle, les yeux immobiles, tenant son amazone rejetée sur son bras gauche. Ils remontèrent à cheval et reprirent le chemin du château. Que pouvaient-ils se dire encore ? Ils s'aimaient. Il n'était pas son amant, mais ce long baiser les unissait pour toujours l'un à l'autre. En se donnant à Maximilien, Diane ne lui eût pas appartenu davantage.

Ils se quittèrent au château. Maximilien promit de venir dîner le soir avec Gemma, et d'arriver de – bonne heure. Son grand-père ne l'accompagnerait pas : une attaque de goutte forçait M. Danglars à garder la chambre.

Quand le jeune homme et l'Arabe se présentèrent à cinq heures, le crépuscule jetait son mantelet brun sur la plaine. Maximilien fut arrêté au passage par M. de Morère, qui voulait lui demander un conseil sur ses travaux ; Gemma entra seule au salon, où rêvait la marquise. Diane aimait cette petite depuis sa naïve manifestation de tendresse. Et puis, Gemma, c'était quelque chose de Maximilien.

– Viens m'embrasser, mon enfant, et mets-toi auprès de moi, dit-elle.

Mais au lieu d'embrasser la marquise, Gemma, restait immobile, devant Diane, fixant sur elle ses yeux étranges, ses yeux profonds où luisaient des

flammes.

– Je te remercie, ma sœur, répliqua-t-elle de sa voix gutturale et chantante. Mon ami est heureux, et il ne souffre plus maintenant.

Diane demeurait stupéfaite. Que signifiait cette phrase bizarre, et de quoi Gemma la remerciait-elle ? Elle remarqua aussi que maintenant l'Arabe la tutoyait et ne lui disait plus : « Vous, » comme auparavant. L'enfant reprit en souriant :

– Mon ami ne m'a rien conté ; mais je suis certaine qu'il a le ciel bleu dans le cœur. J'ai su qu'il t'aimait, avant que tu l'aies su toi-même.

Et, lentement, toujours de ce même ton calme et sans inflexions, un peu semblable à une mélodie, elle dit à Diane toutes les tortures de Maximilien pendant qu'elle se mourait loin de lui ; elle dit comment il rentrait tard, très tard, au milieu de la nuit ; elle l'entendait marcher dans sa chambre et quelquefois gémir et souvent pleurer, dans le grand silence que troublait seul le grondement de la mer. Elle dit encore comment la joie lui revenait lentement ; et qu'enfin, en le voyant, ce jour-là, les yeux rayonnants, agité d'une fièvre heureuse, elle avait compris qu'ils s'aimaient et se l'étaient avoué. Dans cette naïve confession se trahissait tout le caractère observateur et silencieux de l'Arabe. Gemma adorait Maximilien comme l'esclave adore son maître ; elle épiait sa vie, elle surveillait son sommeil. Elle savait que le bonheur ne pouvait lui venir que de Diane, et elle remerciait celle-ci de le lui avoir donné. La marquise écoutait avec ravissement. Il lui suffisait de rapprocher les dates pour comprendre que Maximilien l'aimait depuis le premier jour.

Lorsque le jeune homme parut, Gemma le contempla quelques instants, puis elle sortit. Pourquoi se fût-elle expliquée ? Diane et Max comprenaient. Gemma les laissait seuls, et elle allait veiller sur eux. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre : pendant quelques minutes, ils goûtèrent cette volupté sublime du désir inassouvi. Un bruissement de pas les arracha à ce rêve divin. Gemma revenait, et à quelques pas derrière elle, marchait M. de Morère. Ce fut pour Max une adorable soirée. Jusqu'à minuit, Diane resta au piano, chantant tout ce qu'il aimait, égrenant les perles de sa voix d'or. Quand elle le regardait, ses yeux voilés et humides contenaient tout un poème d'amour. Elle l'aimait, elle lui appartenait, elle serait à lui.

Lorsqu'ils se séparèrent, l'union de ces deux âmes était complète. Ils se quittaient, et cependant jamais ils n'avaient été plus près l'un de l'autre.

Maximilien n'eut pas le courage de rentrer. Il sentait le besoin de s'étourdir, de baigner son front brûlant dans l'air froid de la nuit. Il erra de longues heures sur la plage, ayant envie de crier son bonheur aux vagues écumantes, aux rochers muets, aux étoiles lumineuses. Quand il revint dans sa maison, les premières lueurs de l'aube blanchissaient déjà la mer à l'horizon. Il s'endormit, bercé par des pensées exquises qui l'emportèrent vite dans l'infini. Au réveil, sa première idée fut pour Diane. Elle l'attendait au château, à une heure. Comment userait-il cette matinée qui le séparait de son bonheur ? Elle lui parut éternelle.

Enfin, l'heure tant désirée sonna. Max franchit rapidement le chemin qui menait au château. Elle était dans le boudoir japonais. Là, ils seraient seuls, et personne ne troublerait leur délicieux tête-à-tête. Ils se regardèrent une minute, silencieux, les mains dans les mains. Puis elle s'assit, et il se mit à ses genoux :

– Je vous aime, Joliette. Vous êtes belle, vous êtes bonne : je vous aime. Si vous lisiez dans mon cœur, vous n'y trouveriez pas une pensée qui ne fût pour vous. Vous êtes mon soleil et ma joie, mon bonheur et mon espérance. La vie sans vous me paraît vide et décolorée ; avec vous, c'est le paradis et l'enchantement. Et nous avons vécu sans nous rencontrer ! Et j'ai passé auprès de vous sans vous reconnaître ! Tout homme rêve une créature idéale qu'il pare de tous les charmes et de toutes les beautés pour en faire sa compagne immortelle. Vous êtes la réalité de ce rêve. Vous êtes belle, vous êtes bonne. Je vous aime, Joliette !

Elle l'écoutait, muette, charmée, bercée par cet amour qui revêtait pour s'exprimer quelque chose d'éthéré et de musical. Elle dit, à son tour, doucement :

– Je vous aime, Maximilien. Et moi aussi je vous ai chéri dès la première fois que je vous ai vu. Vous souvenez-vous, là-bas, dans ce gai parloir, tout ruisselant de soleil ? L'émotion que j'emportais en moi, c'était de l'amour, et je l'ignorais encore. Même, je vous ai toujours aimé. Cette émotion n'était qu'un ressouvenir inconscient. Je vous chérissais depuis notre enfance, à la Birochère ; en vous revoyant, j'ai renoué seulement les liens

d'une tendresse interrompue. Toute femme rêve aussi une créature idéale, un homme qu'elle pare de tous les dons pour en faire son immortel compagnon. Vous êtes la réalité de ce rêve. Je vous aime, Maximilien !

Ils oubliaient tout, et le monde extérieur et la réalité des choses. Ils allaient devenir des amants. Un voile descendait sur leurs yeux troublés.

– Je t'aime !. dit-il encore.

– Je t'aime !... balbutia-t-elle.

Diane s'abandonnait, quand soudain un éclair de réalité traversa son cerveau. Elle repoussa faiblement Maximilien en murmurant :

– Laisse-moi ! laisse-moi !.

Et, comme emporté par ses transports, il se serrait plus près contre elle, elle dit encore d'une voix suppliante et pleine de sanglots :

– Laisse-moi ! laisse-moi !.

Ce n'était pas la résistance suprême d'une pudeur à demi vaincue. Non. Dans cet appel désespéré, Max sentit une souffrance subite, quelque chose d'atrocement douloureux. Elle s'était levée et se tenait debout, maintenant, l'œil immobile et fixe, la main sur son front, suivant d'invisibles pensées qui flottaient dans le vide. Il y avait de tout dans cet égarement d'esprit qui la saisissait. Jusque-là, grisée par son rêve, dominée par sa passion, elle subissait sans réfléchir. Elle ne voyait que son amour, sans penser au lendemain. Et maintenant, elle voyait la faute. Elle voyait que, ne s'appartenant plus, elle n'avait pas le droit de se donner. Non pour son mari, qui était un misérable, mais pour elle, qui devait rester pure.

Sa mère ! Elle ne voulait pas être la fille de sa mère ! Elle ne voulait pas salir sa vie, elle aussi. Le monde ignorait que jamais femme n'eût été plus excusable. Le monde ne verrait qu'une chose : c'est que la mère avait eu des amants et que la fille en avait aussi.

Toutes ces hideurs prenaient Diane à la gorge, tuant son désir, lui donnant un atroce besoin de pureté. Elle devait être deux fois immaculée : pour elle et pour celle dont elle était née ! Il fallait que la vie de l'une rachetât la vie de l'autre, et que la chasteté de la fille effaçât les souillures de la mère ! Max la contemplait, stupéfait du changement qu'il voyait en elle. Il s'avança vers Diane. Elle le regarda avec des yeux pleins de larmes.

– Je t’en supplie, mon bien-aimé, aie pitié de moi !. Je ne suis pas une coquette qui se marchande... Ne m’accuse pas, ne me maudis pas si je te fais souffrir.

Elle pleurait maintenant. Elle songeait que Max ne pouvait la comprendre. Elle vit une lueur d’indécision dans ses yeux :

– Par grâce ! reprit-elle avec passion, ne me condamne pas. Si tu savais ! Mais je ne puis rien te dire. c’est affreux ! Plutôt que d’être soupçonnée par toi d’une coquetterie infernale. Réponds-moi ! ne garde pas ce silence qui me tue !

Elle se rapprochait de lui, tendant ses mains vers l’homme à qui elle demandait merci :

– Sois fort pour nous deux ! Il te suffirait d’ouvrir les bras pour que j’y tombasse. Crois-tu donc que je ne m’immole pas, moi aussi, et que le sacrifice soit pour toi seul ?

Et comme il restait, écrasé, cachant sa tête entre ses mains brûlantes :

– Ne m’accuse pas d’être fausse et menteuse, ne m’accuse pas d’avoir voulu allumer cet amour dans ton cœur pour qu’il te dévorât ! Je te jure, au nom de notre enfance commune, au nom de ce passé qui nous unit, je te jure qu’un devoir sacré m’empêche seul de t’appartenir ! Là, tout à l’heure. lorsque je m’abandonnais à tes baisers, j’ai eu soudainement la cruelle vision de la vérité. Il faut que je sois deux fois pure : pour moi et pour une autre !. Comprends si tu peux comprendre. Mais parle-moi, réponds-moi, et sache bien que si je te demande un pareil sacrifice, c’est que toi seul au monde es assez grand pour l’accepter !

Il la contemplait, le visage pâle, les yeux suppliants, les mains jointes. Un homme vulgaire aurait craint le ridicule en ne s’emparant pas de cette femme qui l’adorait : Max, au contraire, sentit son cœur remuer fièrement. Diane était loyale ; ses yeux ne pouvaient pas tromper, ses lèvres ne pouvaient pas mentir. Il devinait bien quelque chose de mystérieux dans ses paroles ; mais il comprenait surtout qu’elle lui demandait un sacrifice presque surhumain et il eut le noble orgueil d’y vouloir consentir. Il saisit les mains de Diane dans les siennes :

– Adieu !.. dit-il.

– Adieu ! tu veux partir ! Me laisser seule, moi qui n’ai qu’une tendresse au monde dont je sois sûre : la tienne !

Ce cri bouleversa Maximilien : il y sentait l’appui suprême d’une désespérée :

– Ce n’est pas seulement de m’épargner que. je te demande, mais encore de me défendre contre moi-même et contre toi ! La plus dure des souffrances, c’est de vivre séparés et de ne jamais se voir. Si tu es là, près de moi, tu me donneras le douloureux courage de me sacrifier en te sacrifiant aussi !

– Ah ! cruelle, qu’exiges-tu de moi ? Ce n’est donc pas assez de te perdre ! Il faut te voir, et te parler et l’entendre ! Mais, si j’oublie ma promesse, si ma passion et la tienne sont plus fortes que nos volontés !

Elle releva son front charmant, et avec une douceur pleine de fierté :

– J’ai peur de ma faiblesse, mais je n’ai pas peur de la tienne ! J’ai foi dans ta vaillance. Où je tomberai, tu me soutiendras ; où je serai vaincue, tu seras vainqueur. Ce que je sollicite de toi est héroïque. Qui sait si je t’aurais aimé ressemblant aux autres hommes ?

Max n’hésitait plus. Toutes les chevaleries de son âme plaidaient en faveur de Diane. Plus ce qu’elle attendait de lui était surhumain, plus il devait se montrer digne de son estime. Elle lui imposait une longue souffrance ; non pas une douleur une fois acceptée, mais une épreuve de tous les jours et sans cesse renouvelée. Il lui faudrait lutter pour elle et pour lui ; fuir ses lèvres si elle les tendait, et ne plus goûter l’ivresse infinie des baisers donnés et rendus. S’éloigner de la femme qu’on aime est cruel ; vivre auprès de la femme qui vous aime sans la posséder est atroce. Il accepta cependant. Seulement il lui expliqua qu’ils devaient éviter l’un et l’autre des tentations irrésistibles ; cette intimité de chaque jour serait bientôt au-dessus de leurs forces. Pourquoi ne retourneraient-ils pas à Paris ?

Dès le lendemain, un fait assez grave acheva de convaincre le jeune homme de la nécessité d’un prompt départ. Gemma restait toujours sur le pas de la porte lorsqu’il sortait ou qu’il rentrait. Or elle voyait depuis quelque temps une espèce de mendiant, accoté contre le mur du Casino. Il disparaissait aussitôt que Maximilien s’éloignait dans la direction de Vairs.

Cet homme avait une apparence sordide ; ses haillons pendaient, et un chapeau en loques couvrait à demi ses cheveux en broussailles. Gemma montra ce singulier pauvre à son ami. Pourquoi demeurait-il toujours à la même place ?, Maximilien s'arrêta près de lui sous prétexte d'aumône : il put donc l'examiner à son aise. L'expression étrange des yeux le frappa : des yeux verdâtres, à la fois inquiets et rusés.

Le lendemain, plus de mendiant. Mais deux jours après, Gemma, toujours à l'affût, servie par le flair très fin de sa race, signalait à Maximilien un commis-voyageur dont les yeux ressemblaient étonnamment à ceux de l'autre. Cette fois, M. Danglars courut aux renseignements. Il apprit que ce commis-voyageur était arrivé la veille à l'hôtel de ***. Sa venue coïncidait donc avec la disparition du vagabond. Il le rencontra deux ou trois fois sur son chemin, comme si cet individu mettait une sorte d'affectation à le suivre. Tout cela suffisait à éveiller ses craintes, non pour lui, mais pour Diane. La marquise ne lui avait rien confié, mais quelques paroles échappées à madame de Tandrav lui permettaient de tout deviner. D'ailleurs l'absence de Catherine, le voyage prolongé de Fabien, autant de faits évidents. Évidemment, le marquis et sa femme s'étaient séparés à l'amiable. Une fois la chose admise, le reste allait de soi. Le marquis, de loin, surveillait Diane. On remarquait la fréquence de ses visites au château de Vairs, et l'espion notait chacune d'elles.

Il n'avertit pas la marquise. A quoi bon l'inquiéter ? Seulement il insista vivement pour qu'elle rentrât à Paris ; si bien que Diane et M. de Morère quittèrent le château dans les derniers jours d'octobre. Ils ne partaient pas seuls : Gemma les accompagnait. Maximilien avait prié la marquise de l'emmener et de la garder quelques mois auprès d'elle. Ce fut une vraie joie pour Diane. Elle aurait une compagne à qui elle pourrait parler de Max. Elle crut qu'il la lui donnait dans cette intention : nullement. Gemma était chargée de veiller à Paris pendant qu'il veillerait au Tréport. Au premier visage suspect, l'enfant préviendrait son ami.

Malgré les instances de Diane, Maximilien resta toute une semaine encore à la mer. Il ne pouvait invoquer son plaisir, car le temps devenait affreux ; les vagues déferlaient avec rage, poussées, heurtées par le vent glacé du large. Il alléguait le besoin de travailler, de finir un mémoire que la

Société de géographie attendait. Il lui fallait cependant bien du courage pour la laisser partir seule. Mais il comptait que cette semaine-là ne serait point perdue. Ils échangèrent un adieu plein d'étiquette, suffisamment froid et correct, dans la gare, au milieu de la cohue des baigneurs qui s'en allaient, leur saison achevée : mais leurs yeux contenaient un monde de tendresses, Max demeura pensif, sur le quai, suivant le train qui filait vers Abancourt. Sa vie entière s'envolait loin de lui.

Le lendemain il se mettait à la besogne. Pendant trois jours, ardemment, il courut Le Tréport et les hôtels d'Eu, cherchant partout son espion. Il fouilla tous les garnis, aussi bien l'hôtel élégant que le bouge où gîtent les rouliers. Il interrogea tous ceux qui pouvaient le renseigner, depuis l'homme d'équipe de la gare jusqu'au garçon de bains remisant avec tristesse ses cabines inutiles. Partout il échoua ; nul ne put le renseigner. Mendiant et commis-voyageur semblait avoir disparu en même temps que madame de Tandrav.

Ce fut pour Max un nouveau sujet d'inquiétude. Décidément, il ne se trompait pas. L'espion en voulait bien à la marquise. Il le guettait, lui, uniquement parce qu'il allait chez elle. Il résolut de partir un ou deux jours plus tôt. La tendresse passionnée est plus rusée que tous les limiers du monde. Le jeune homme comprenait que, s'il existait un danger, ce danger menaçait Diane. Donc, il devait être auprès d'elle pour la défendre.

Il s'en alla à son tour avec son aïeul par une froide matinée de novembre. De gros nuages gris couvraient le ciel pluvieux. Ces champs, ces prés, ces bois où jadis il se promenait avec elle, commençaient à revêtir leur manteau d'hiver. Max s'attristait. C'est qu'il laissait l'idylle derrière lui, et devant lui il sentait le drame qui s'approchait.

X

Madame Rochez habitait un bel appartement rue Prony. Les maris servent toujours à quelque chose : sans eux il n'y aurait pas de jolies veuves ! Même morts, ils ont leur utilité : quand ce ne serait que de faire enrager celui ou ceux qui leur succèdent ! Henriette jouait proprement du sien. Seulement elle le parait, suivant le cas, de vertus très opposées. Ainsi, dans le cours de la même journée, il était tour à tour plus sensuel que sentimental, et plus sentimental que sensuel ; tantôt il était spirituel, tantôt il ne disait jamais rien. Et comme elle l'avait aimé ! Elle jetait un regard éploré dans le vide en parlant de lui. Tout cela pour le simple plaisir de jouer la comédie. Elle haïssait la vérité.

C'était « son jour ». Elle attendait des visites. Une après-midi triste et pluvieuse de décembre. Au dehors passaient de rares fiacres ramenant chez eux les habitants de ces quartiers lointains. La pluie amoncelait des tas de boue qui décourageaient les promeneurs. Jusqu'à quatre heures, la jeune femme eut peu de monde. Elle en profita pour rêver, au fond du large salon sombre, vaguement éclairé par deux hautes lampes. Henriette aimait le luxe commode et pas cher. Chez elle on ne trouvait aucun de ces bibelots charmants qui annoncent un goût d'artiste ; pas un tableau, pas une terre cuite, pas un bronze.

– Il me semble que je vous surprends en pleines songeries, dit une voix gaie à l'entrée du salon.

C'était la marquise de Tandray. Henriette se leva, et le sourire aux lèvres, elle vint, les mains tendues, vers cette femme qu'elle haïssait mortellement. Elle l'embrassa. Puis, quand elles furent assises l'une en face de l'autre, auprès de la cheminée où flambait un feu clair, la causerie commença.

Henriette ne tarissait pas en éloges : comme sa chère Diane embellissait ! C'était vrai. Cette jeune femme, déjà si belle, devenait éblouissante.

– Votre fièvre cérébrale vous a réussi, lui disait-on quelquefois en riant.

Elle rougissait alors et détournait la conversation. Comment aurait-on su que le bonheur infini de son âme faisait la beauté radieuse de son visage ?

– Et le marquis, compte-t-il rester encore longtemps à Monte-Carlo ? demanda toutàcoup madame Rochez, en feignant de prononcer cette phrase avec la plus complète indifférence.

– Il est revenu ce matin.

Henriette eut un petit tressaillement que ne remarqua pas la marquise de Tandray ; ou si elle le remarqua, elle n'y attacha pas d'importance. Qu'importait vraiment à madame Rochez ? Diane changea de conversation. Elles parlèrent de la pluie et du beau temps, du ballet qu'on répétait à l'Opéra, de la pièce qu'on jouait au Gymnase. Enfin, Diane se leva, et Henriette l'accabla au départ des mêmes protestations de tendresse qu'à l'arrivée.

– Et votre mère ? dit-elle encore. J'oubliais de vous demander de ses nouvelles.

– Madame de Morère se porte fort bien, je vous remercie.

– Pourquoi donc ne la voit-on plus nulle part ?

– Elle vit très retirée. Il faut que ses amis l'excusent : sa santé est mauvaise. A bientôt, n'est-ce pas, ma chère Henriette ?

Au moment où Diane se retirait, paraissait madame Vernier, toujours en coup de vent, avec son joli visage à l'affût, quêtant des nouvelles et flairant des histoires.

– Comment ! marquise, vous vous en allez quand j'arrive ? s'écria-t-elle. Ce n'est pas aimable. Restez encore cinq minutes.

– Non, impossible. Il faut que je sois rentrée à cinq heures.

Et quand le soyeux frou-frou de sa robes'éteignit, quand les portières du salon furent retombées, madame Vernier éclata de rire en disant :

– Il faut qu'elle soit rentrée tous les jours à cinq heures !

Madame Repp, Louis Maréchal, M. Fauré, nommé récemment procureur de la république à Paris, se présentèrent les uns après les autres. Et alors les bavardages commencèrent, pas méchants en général, mais envenimés de

temps en temps par une observation d'Henriette. Décidément il y avait quelque chose entre Diane de Tandrav et Maximilien Danglars. On les rencontrait souvent au bois, à cheval, le matin ; bien plus, elle ne rentrait tous les soirs à cinq heures que pour le recevoir. Madame Repp raconta que cela datait du Tréport. D'ailleurs tout le monde remarquait l'absence prolongée de Fabien. Comment admettre qu'un nouveau marié épris de sa femme, habitât Monte-Carlo pour son plaisir ? Il ne revenait que pour imposer silence aux mauvais bruits. Mais pourquoi cette brouille ? Ah ! là éclatait la merveilleuse imagination des Parisiens et des Parisiennes. Madame Vernier, trop spirituelle pour être bien méchante, l'attribuait à une simple incompatibilité d'humeur. Une phrase bien commode ! Madame Repp croyait plutôt que Diane avait découvert l'ancienne liaison de sa mère avec le marquis. Mais cette explication honorait trop la marquise pour qu'Henriette n'inventât pas autre chose. Elle tenait de madame Maublanc que le marquis jalousait Maximilien. A la suite d'une scène assez orageuse entre sa femme et lui, il était subitement parti. Louis Maréchal observa qu'avec le caractère qu'on lui connaissait, Fabien ne se serait pas contenté d'une fuite platonique. Et pendant une demi heure, Diane et Maximilien furent ainsi livrés en pâture à ces indifférents et à ces blasés. Leur noble et pur amour fut le texte d'un tas de commérages qui déchiraient tous les voiles de leur chaste et adorable intimité. La marquise croyait se garder intacte en ne salissant pas sa pure tendresse d'un adultère. Non. On calomniait sa vie, on souillait sa pureté. Sa jeunesse confiante la trompait, là-bas, au château de Vairs, quand elle disait à Maximilien :

– Nous nous verrons tous les jours, et l'on ne pourra rien dire, puisque nous ne serons pas coupables.

Plus âgée, elle aurait compris, qu'au point de vue du monde mieux vaut commettre le mal en cachette que de prêter ouvertement à la médisance.

Cependant, comme on se lasse de tout, même d'égratigner son prochain, madame Vernier se retira, suivie bientôt de celui-ci et de celle-là. Madame Rochez se retrouva seule. Alors il y eut un changement en elle. La dureté de son visage s'accrut. Elle dit à voix basse, comme se parlant à elle-même :

– Le marquis est à Paris. Pourquoi ne l'ai-je point vu ?

Elle jeta un regard sur la pendule :

– Six heures. Il peut venir encore.

Elle s’approcha de la cheminée et sonna :

– Je n’y suis pour personne, dit-elle au valet de chambre, excepté pour M. le marquis de Tandray si, par hasard, il se présentait.

Quand le valet de chambre fut sorti, elle se dirigea vers un petit meuble. Là elle pressa un bouton caché et prit dans un tiroir un carnet de maroquin qui fermait à clé. Elle l’ouvrit et lut avec attention, feuilletant discrètement les pages. Et à mesure qu’elle lisait, un sourire plissait le coin de ses lèvres. Tout à coup, la porte du salon s’ouvrit et le valet de chambre annonça :

– M. le marquis de Tandray !

Elle faillit pousser un cri de joie ; glissant le carnet dans la poche de sa robe, elle se retourna avec un de ces mouvements félins si gracieux chez elle. Ensuite elle alla au marquis, qu’elle examina quelques secondes en silence.

Il n’était pas changé, le beau Fabien. Peut-être ses cheveux grisonnaient-ils un peu trop vers les tempes, peut-être aussi ses yeux avaient-ils une expression plus inquiète qu’autrefois : quelque chose comme une fièvre lente qu’on sentait en lui.

– Asseyez-vous là, en face de moi, dit Henriette, et causons, si vous le voulez bien. Ne craignez rien. On ne nous dérangera pas. En prévision de votre visite, j’ai défendu ma porte tout à l’heure pour toute autre personne que pour vous. J’ai vu votre femme tantôt.

Le marquis eut un léger tressaillement en entendant parler de Diane. Henriette feignit de ne pas s’en apercevoir ; elle reprit doucement, posément, mais soulignant, çà et là, avec soin, les mots destinés à frapper Fabien :

– Quand avez-vous reçu ma lettre ? Il y a une dizaine de jours, n’est-ce pas ? Et vous n’êtes de retour que depuis ce matin ? Savez-vous que vous ne mettez guère d’empressement à suivre mes conseils ! Cette lettre ne manquait cependant ni de netteté ni de précision. J’ai beaucoup d’amitié pour vous, mon cher marquis : je crois vous l’avoir prouvé en cette circonstance. On remarquait votre absence prolongée ; on commentait votre départ subit du château de Vairs ; on colportait enfin certains détails, dont je n’ai pas cru un mot, je vous jure. Bref, j’ai pensé que pour. pour votre

honneur, il valait mieux que vous revinssiez, et je vous l'ai écrit franchement. Est-ce bien, cela ! et me suis-je conduite en amie sincère, oui ou non ?

– Merci mille fois, chère madame. Vous voyez que j'ai tenu compte de l'avertissement. Seriez-vous assez bonne pour me dire quelles sont ces remarques, ces commentaires que vous me signalez ?

Il pâlit un peu en prononçant cette dernière phrase. Vraiment, il s'en doutait un peu : c'est pourquoi la lettre de madame Rochez le tourmentait sans le surprendre. Sans doute le drame du château de Vairs transpirait ; on savait qu'à la suite de l'affreuse découverte, Diane était tombée gravement malade. Il s'attendait à ce qu'Henriette parlât de Catherine. Il fut bien détrompé :

– Croyez-moi, reprit-elle, on s'étonne de la solitude où vous laissez votre femme. On vous disait fort épris d'elle. Et vous disparaissiez tout à coup sans dire à personne où vous allez ! Vous avez commis là une grande faute, mon cher marquis elle me surprend d'un homme tel que vous, habitué à louvoyer depuis vingt ans entre les récifs de la vie parisienne. Votre femme est trop jeune pour rester seule. On a si tôt fait d'inventer les choses qui n'existent pas ou de découvrir les choses qui sont. Paris est comme Cerbère, vous le savez bien : il faut toujours jeter le gâteau de miel à sa curiosité. Il suffit d'une rencontre, dans un bois aux environs du Tréport, par exemple, pour qu'on observe, plus attentivement M.X. et madame Y. Et quand on les observe, on est bien vite éclairé, allez !

Si Fabien avait été jaloux de sa femme, il aurait compris tout de suite que madame Rochez parlait d'elle et d'un autre. Mais, persuadé que tout le monde jasait sur lui et sur madame de Morère, il ne voyait dans tout cela que des allusions à Catherine. Il répliqua, toujours embarrassé :

– Mon Dieu ! chère madame, j'ignore tout ce qu'on s'amuse à raconter sur moi. Il est certaines calomnies qu'on ne peut ni empêcher ni prévoir. Je n'ai pas disparu sans dire à personne où j'allais : j'ai voyagé dans le Midi, voilà tout.

Henriette s'impatientait ; son pied remuait nerveusement. Elle se souciait bien, vraiment, de ce qu'on racontait sur le marquis ! Décidément, elle ne précisait pas assez :

– Vous savez combien j’aime Diane, reprit-elle. Ma tendresse pour elle est si vive que vous ne pouvez m’accuser de m’alarmer sans motifs : eh bien ! vraiment, cette chère enfant m’inquiète. Elle a des allures trop vives, des paroles compromettantes, des naïvetés. trop naïves.

Le marquis ne comprenait toujours pas. Ces allures, ces paroles, ces naïvetés qu’Henriette prêtait à madame de Tandray s’appliquaient toujours, dans l’esprit de Fabien, à la terrible découverte. Diane avait-elle donc commis des indiscretions ? avait-elle eu la faiblesse de se confier à quelqu’un ?

– J’ignore ce que Diane peut dire, répliqua-t-il, mais.

Henriette l’interrompit brusquement :

* – Eh ! mon cher, il ne s’agit pas de ce que dit votre femme, mais de ce qu’elle fait !

– De ce qu’elle fait ?

Il ne comprenait toujours pas. La colère venait à Henriette. Allait-elle donc se heurter à l’une de ces confiances stupides de maris qui ne voient rien et ne comprennent jamais ?

– J’imagine, continua-t-elle d’un ton sec, que vous et moi jouons aux propos interrompus. Puisque vous ne voulez pas m’entendre à demi-mot, parlons franc. Je vous ai écrit, mon cher marquis, parce j’ai pensé que votre retour devenait nécessaire. Diane se compromet. On la voit, au bois, le matin, avec Maximilien Danglars, comme on la rencontrait en pleins champs, avec lui, au Tréport. Vous voyez que je ne louvoie plus : je vous dis les faits et les noms. Et pendant ce temps, où êtes-vous, vous, le mari ? Vous voyagez ! Moment bien choisi, vous en conviendrez. Vous allez à Monte-Carlo et vous essayez de battre la roulette. J’ai eu tort de vous rappeler : vous l’auriez fait sauter. Vous devez avoir la chance. maintenant !

Le marquis se leva. Il comprenait. Non, il n’était pas encore jaloux. Ce que lui racontait Henriette n’excitait pas le soupçon chez lui. Il y voyait une calomnie, non une vérité. Malgré son abjection morale, il respectait la grandeur des autres. Diane coupable ? De légèreté, peut-être, mais pas d’autre chose.

– Je vous sais gré de votre intention, dit-il froidement à Henriette. Mais jamais je ne croirai que la marquise ait pu mal faire. Que par son ignorance

du monde, elle ait prêté à la médisance.

Madame Rochez se mit à rire, de ce rire froid qui ressemblait au sifflement d'un reptile.

– La médisance ! dit-elle.

Puis, haussant les épaules, elle ajouta avec un dédain irritant :

– Ces maris. tous les mêmes !

– Mettons calomnie, si le mot médisance vous déplaît, riposta sèchement le marquis.

De nouveau Henriette haussa les épaules ; elle fit quelques pas à travers le salon. Revenant à Fabien, elle dit nettement, avec cette tranquillité dans l'infamie que le sentiment de leur faiblesse inspire à certaines femmes :

– M. Danglars est l'amant de Diane.

– Madame !.

– Eh ! j'en suis sûre. puisqu'il était le mien !

Et comme il reculait au cynisme de cet aveu, elle continua d'une voix brève, appuyant à peine sur les mots plus violents que sa colère froide ne savait plus calculer :

– Jouons franc jeu ! cela vaudra mieux pour vous et pour moi. Je suis lasse à la fin de cette diplomatie que je fais depuis un quart d'heure. J'aimais M. Danglars ; il m'a abandonnée pour votre femme. Oui, mon cher, plantée là, comme un appartement dont on ne veut plus et dont on donne congé ! le niais ! Vous vous imaginez que je parle par jalousie ? Vous vous trompez, je n'ai pas de jalousie : seulement, il ne faut pas me blesser dans mon orgueil. En ce moment je me venge, et j'ai raison. Ne crispez donc pas votre main sur le dossier de ce fauteuil. Vous allez avoir besoin de tout votre calme, et ce n'est guère l'instant de manquer de sang-froid.

Il était livide en effet. Il saisit la main d'Henriette et la serrant violemment :

– Ce que vous dites est infâme.

Elle eut une moue dédaigneuse, et répliqua seulement :

– Pas de drame, je vous en prie. Lâchez ma main, vous me faites mal.

– Des preuves, allons, des preuves ! reprit Fabien que la colère gagnait. Car vous supposez bien qu'il y a certaines accusations qu'on ne porte pas

sans les prouver. même quand on est une femme. Un homme, on le soufflette et c'est fini. Mais une femme !. Je veux des preuves.

Elle recula de deux pas ; sans se troubler, elle dit :

– Des preuves ? Vous en aurez : soyez tranquille. Quelques mots encore auparavant. Et puis, ne restez pas debout, je vous en prie. Cela me fatigue et vous aussi. Nous avons encore à causer tous les deux : vous feriez bien mieux de vous asseoir.

Fabien obéit. Ses jambes ne le soutenaient plus. Le cynisme de cette créature le dominait.

– Saviez-vous que M. Danglars et votre femme étaient des amis d'enfance ? Oui, ils se sont connus naguère, dans une plage perdue au fond de la Bretagne. Non ? Vous ne le saviez pas ? Cela ne m'étonne guère. Les maris sont toujours les derniers à savoir ces choses-là. Une idylle champêtre. C'est touchant, n'est-ce pas ? Vous comprenez leur joie quand ils se sont retrouvés. « Vous souvenez-vous, cher ? – Si je me souviens, mon amie ! » Je les ai entendus, au château. Les larmes m'en venaient aux yeux. Quel dommage que vous n'ayez pas été à côté de moi : nous aurions écouté ensemble !

Ce persiflage insolent fouettait la colère grandissante de Fabien. Il voyait en face de lui une madame Rochez qu'il ne connaissait pas : cette femme qui commettait sa lâcheté avec tant d'impudeur le stupéfiait. Il la contemplait avec des yeux fixes où brillait la colère,

– Oui, je vous comprends : vous attendez mes preuves. Et cependant vous commencez à être convaincu. En effet, pourquoi votre femme. la pure Diane. vous a-t-elle caché que M. Danglars était son ami d'enfance ? Et puis, mon assurance vous gagne. Vous songez que je ne parlerais pas ainsi si je ne savais pas quelque chose. Vous serez satisfait. Vous êtes un vieux Parisien, marquis. Vous avez reçu souvent une de ces circulaires imprimées où l'on peut lire : « CABINET X***. – *Célérité.* – *Discrétion.* » Moi aussi, j'en ai reçu, comme vous, comme tout le monde. Ces gens-là lancent leurs petits papiers au hasard. Ils se disent que, dans le tas, ils en trouveront bien une centaine qui voudront en espionner d'autres. J'avais gardé l'adresse dans un coin : on ne sait jamais ce qui peut arriver. J'ai mandé un limier de Paris quand leurs amours ont commencé. Cela coûte très cher. Tenez, lisez.

Et elle lui tendait ce petit carnet de maroquin qu'elle avait pris dans le meuble fermé. La serrure du carnet était ouverte. Un autre homme n'eût pas voulu peut-être pousser l'infamie jusqu'au bout : mais la rage de savoir le possédait. Fabien lut. Le limier méritait des compliments. Toutes les visites de Maximilien au château de Vairs se trouvaient là, notées les unes à côté des autres. Fabien vit que, pendant son absence, M. Danglars venait tous les jours. Bientôt cela ne lui suffisait plus. Il venait deux fois par jour ; ensuite les longues promenades, les courses à droite et à gauche, dans les champs et dans les bois. Les indications étaient courtes, nettes et précises : « Entré à telle heure. sorti à telle heure. » De même pour les promenades. Tantôt Maximilien passait l'après-midi entière au château : tantôt il revenait pour le dîner. Alors on ne se séparait plus qu'à minuit passé. A partir du mois de novembre, l'espionnage recommençait à Paris. Là, il devenait plus difficile. Paris est un peu comme la mer où tout va s'engloutir. Le limier connaissait bien quelques promenades à cheval, au bois, le matin, mais il brillait surtout par l'indication des visites du jeune homme chez la marquise. Et Fabien vit que l'intimité continuait de même qu'à la campagne. Tous les jours, Maximilien arrivait à cinq heures et restait jusqu'à sept. Le soir, sans doute, ils se rencontraient dans le monde ou au théâtre.

Le marquis demeurait atterré. La netteté des renseignements ne lui permettait pas de douter. Comment admettre que madame Rochez eût risqué un mensonge de cette force ? Une simple explication entre Diane et Fabien l'aurait démasquée. Non, elle ne mentait pas. Il suffisait de voir son allure dédaigneuse, son regard hautain. Elle savait frapper à coup sûr. Elle ajouta cependant :

– Si vous n'êtes pas convaincu, ne vous gênez pas, mon cher. Prenez vos renseignements. Maintenant, je ne vous retiens plus. Vous ne me remerciez pas de vous avoir rappelé ? Non ? Ingrat !

M. de Tandrav traversa le salon et le boudoir, puis l'antichambre, et se trouva dans l'escalier de l'hôtel. Quand il arriva dans la rue, l'air vif du soir le frappa en plein visage et l'étourdit. Il prit la première avenue qui s'ouvrait devant lui, et marcha droit, sans savoir où il allait. Maximilien Danglars, l'amant de sa femme ! Certes il s'était bien détaché d'elle, au château. Après la catastrophe, lorsqu'il s'enfuyait, il n'aimait plus Diane.

Une fois dans le Midi, ressaisi par ses habitudes de garçon qui l'entraînaient à travers le monde mêlé de Nice et de Monte-Carlo il ne pensait guère souvent à elle. Et voilà qu'en apprenant la vérité, une âpre jalousie le hantait. Une fois le premier mouvement de stupeur passé, il se laissait convaincre aisément. Rien de plus naturel. Le châtiment de don Juan, c'est de ne plus croire aux femmes.. Il avait trompé tellement de maris ! Il connaissait si bien les ruses qu'employaient jadis ses maîtresses ! Cette Catherine tant aimée, il ne l'estimait guère. Diane était sa fille, après tout. Et perdu dans ces réflexions cruelles, il ne s'apercevait pas que les heures s'écoulaient.

Tout à coup il déboucha sur les fortifications. A gauche et à droite, une sorte de promenade déserte avec des arbres maigres, éclairée çà et là par de rares réverbères. Devant lui, un poste de soldats gardé par un factionnaire au pas régulier, enveloppé dans sa houppelande grise. Comment le marquis se trouvait-il là ? il s'arrêta étonné. Le son lointain d'une horloge, encastrée sans doute dans une petite chapelle des environs, apporta neuf coups espacés. Machinalement Fabien regarda autour de lui pour chercher une voiture ; mais elles ne se risquent guère, en décembre, dans ces quartiers perdus et à cette heure de la soirée. Il s'orienta tant bien que mal et reprit l'avenue de Villiers, qu'il descendit à pied jusqu'à Saint-Augustin. Et à mesure qu'il marchait sur le pavé sonore, à mesure qu'il rentrait dans le cœur de la ville, où les passants se rencontraient plus nombreux, il évoquait une à une ses pensées anciennes.

Diane avait un amant ! Pas un instant il n'eut aux lèvres ce cri banal du mari trompé qui dit : « Je suis atteint dans mon honneur ! » Fabien était l'homme de son temps : un sceptique doublé d'un indifférent. Au XVII^e siècle, Molière se moquait des maris trompés. Il y a trente ans l'école du bon sens les divinisait. Aujourd'hui on ne les raille pas et on ne les plaint plus. L'honneur serait chose bien fragile s'il dépendait d'un caprice de femme.

Fabien ne souffrait pas à la pensée d'être ridicule : en quoi la femme ridiculise-t-elle le mari qu'elle trompe ? Il souffrait d'autre chose : d'une douleur bien plus humaine, d'une jalousie bien plus sincère. Quoi ! cette femme, que ses baisers laissaient froide s'éveillait sous les caresses d'un

autre ! Quoi ! ces yeux sans flammes lorsqu'ils se fixaient sur lui, s'emplissaient de clartés lorsqu'ils se fixaient sur un autre ! Il était humilié dans sa vanité d'homme à bonnes fortunes.

Son parti fut vite pris. D'abord il rentrait chez lui, ensuite il surveillait, il épiait pour jeter son rival à la porte : au besoin il se battait avec lui s'il le fallait. Il est rare qu'un homme secoué par une colère violente ne s'apaise pas rapidement lorsqu'il s'est arrêté à une décision. Le marquis était presque calme à présent. Lors de son mariage, il avait loué un appartement dans l'une de ces maisons somptueuses récemment construites le long de l'avenue de Messine. Le matin, à son arrivée, il s'y reconnaissait à peine, dans ce vaste logis, nouveau pour lui, où il n'avait passé que quelques heures après son départ de Vairs. Maintenant, il revoyait sa première entrevue avec Diane le matin, un peu avant le déjeuner, lorsqu'il apprenait son retour : quelques paroles vagues, banales, beaucoup de froideur chez elle, beaucoup de respect chez lui. Du respect !

Il était dix heures quand il rentra.

– Est-ce que madame la marquise est sortie ? demanda-t-il au valet de chambre.

Le laquais répondit que madame la marquise était à l'Opéra avec M. de Morère et mademoiselle Gemma.

– Je m'habille, dit-il. Qu'on attelle le coupé.

Une demi-heure après le coupé roulait dans la direction de l'Opéra. Fabien agissait sans réflexion, sous le coup d'une violente émotion intérieure. Mais, au milieu de cette émotion, il avait des minutes de raisonnement. Alors cet homme, qui prenait la tenue pour de la morale et la sensualité pour de l'amour, ne s'expliquait pas les actes qu'il accomplissait. Après avoir erré à travers les rues comme un collégien que sa maîtresse a trompé, il courait maintenant après Diane sans savoir pourquoi, sans idée préconçue. Se présenterait-il dans sa loge ? Non évidemment. Alors à quoi bon la poursuivre ainsi ? Se contenterait-il donc de la voir de loin ?

Un travail psychologique s'opérait dans le cerveau de ce sceptique. Son amour ancien lui revenait par bouffées chaudes. L'amour tel qu'il le comprenait ! Il avait aimé* Diane parce qu'il la désirait : ne la désirant plus, il avait cessé de l'aimer. Et ce n'était pas la satiété qui tuait son désir : non,

mais l'idée que lui seul goûtait l'ivresse des baisers. Et son désir renaissait maintenant, sans qu'il comprît l'odieux de cette évolution cérébrale. Les natures comme celles-là subissent leurs sensations et ne les discutent jamais.

Fabien se tenait à demi caché dans l'ombre du couloir qui conduit aux fauteuils d'orchestre. Il regardait attentivement les loges. Tout à coup il tressaillit en découvrant celle qu'il cherchait. Diane était bien là, sur le devant, avec Gemma. On lorgnait beaucoup la petite Arabe. Elle se montrait pour la première fois en public, et sa beauté d'enfant malade, étrange et saisissante, trouvait des enthousiastes. Le teint éblouissant de la marquise, à côté du visage bruni de Gemma, ressortait comme ces pâles têtes de femmes que Rembrandt plaquait sur un fond noir. Derrière les deux femmes, M. de Morère et Maximilien, debout au milieu de la loge.

Fabien contemplait la marquise. Jamais elle ne lui avait apparu si belle. Il la dévorait des yeux, suivant du regard les ondulations de sa taille souple, les splendeurs nacrées de ses épaules. Soudain elle se retourna pour parler à Maximilien, et alors seulement M. de Tandray aperçut le jeune homme. Il eut un geste brusque, un geste de dépit mêlé de colère. Une minute, il eut envie de se retirer, estimant qu'il jouait un rôle ridicule, lui, le mari, pendant que sa femme causait tranquillement là-bas avec l'homme qu'elle aimait. Puis sa passion ravivée le retint. Il n'eut pas le courage de s'en aller.

Quand la toile tomba sur le dernier acte de Faust, Fabien se hâta de sortir, craignant d'être accablé de questions. Encore ne put-il éviter des : « De retour donc, mon bon ? » et des : « Votre femme est en beauté, ce soir. » Il lui fallait tout son tact d'homme du monde pour se contenir et ne pas répondre avec un mot bien sec à ces compliments qui l'agaçaient..

Quand il fut hors du théâtre, il renvoya son coupé et se mit à marcher à grands pas sur le pavé. Décidément il ne supporterait pas plus longtemps une situation pareille. Diane était sa femme après tout. Il la forcerait de le suivre, de voyager avec lui. Mais si elle refusait, cependant ? Par quels moyens la contraindrait-il à lui obéir ? Le scandale d'un procès eût rejailli sur lui. Le monde savait fort bien qu'il avait épousé la fille après avoir été pendant quinze ans l'amant de la mère. On rapprocherait les dates, on ferait

coïncider son départ avec la brusque maladie de Diane, et son retour inattendu avec les assiduités de Maximilien.

Non, il en revenait toujours à sa première idée. Mettre M. Danglars à la porte de chez lui. Sur ce terrain-là, il ne craignait pas un éclat, à supposer qu'il dût s'en produire un. Après tout, il tirait l'épée et le pistolet comme un maître : il tuerait l'amant de sa femme. C'est une manière comme une autre d'arranger les situations difficiles ; elle a le mérite en outre d'être fort bien vue de la société contemporaine. L'air de la nuit dissipait lentement la griserie qui lui montait au cerveau depuis sa visite à madame Rochez. Néanmoins il sentait le besoin de s'étourdir, de s'arracher à ses pensées.

Il alla souper quelque part dans un restaurant de nuit ; ensuite il monta dans un de ces tripots qui entourent l'Opéra et où il allait quelquefois quand il était garçon. On l'y connaissait bien : le garçon de jeu apporta discrètement un tas de fiches devant lui. Et, jusqu'au matin, il resta là, vautre sur un tapis vert, au milieu de l'atmosphère lourde d'une grande pièce enfumée, jouant à l'aveuglette, à peine mordu par la passion du hasard qui roulait devant lui des tas de louis d'or reluisant. Il ne cessa que lorsqu'il fut à peu près seul. Une fatigue pesait sur lui, nouant les idées de son cerveau, cassant le ressort de ses jambes. Il espérait que la marche l'apaiserait ; mais il se traînait : il fut obligé de prendre un fiacre.

Quand la voiture pousrive s'arrêta, Paris s'éveillait dans la torpeur froide d'une sale et grise matinée de décembre. Fabien eut à peine l'énergie de monter chez lui. Arrivé dans sa chambre, il se regarda une minute dans la haute glace. Il avait le visage livide avec des plaques rouges çà et là. Il arracha sa cravate ; les mots s'étranglaient en sa gorge. Cet homme viendrait dans la journée, il le chasserait, il le souffletterait, il le tuerait. Mais les forces de Fabien s'en allaient. Il se traîna jusqu'à son lit, où il se laissa tomber tout habillé, écrasé dans un sommeil lourd.

XI

Les rapports fournis à madame Rochez par son espion ne mentaient pas. Maximilien et Diane recommençaient à Paris leur douce existence du Tréport. Jeanne Vernier devinait juste. Ils se voyaient tous les jours, à cinq heures : et l'un et l'autre ne vivaient réellement que pendant ces instants trop rapides. Jamais plus, depuis la scène du château, dans le boudoir japonais, ils ne s'exposaient à l'irritante excitation de leurs baisers. Ces deux êtres possédaient une grandeur particulière. Ils se grisaient de leur sacrifice comme s'ils eussent eu l'héroïsme de la souffrance. Max arrivait à l'heure dite et trouvait Diane dans un petit boudoir, où elle se réfugiait en l'attendant. Alors c'étaient des causeries charmantes, de longues intimités mêlées de silences inquiétants. Ils se méfiaient de leur faiblesse. Tous les deux étaient sincères lorsqu'ils supposaient qu'un pareil état de choses pouvait durer longtemps ; mais tous les deux tremblaient. Elle avait peur de sa faiblesse à elle ; il avait peur de sa faiblesse à lui. Ils ne se disaient pas que les situations extra-humaines sont possibles tant que dure l'exaltation cérébrale qui les a produites, mais qu'il arrive fatalement une heure où, cette exaltation tombée, l'humanité recouvre ses droits.

Depuis deux mois qu'ils se revoyaient ainsi, Diane et Maximilien se mettaient en garde contre eux-mêmes pendant ces heures de leur intimité quotidienne. Ils ne revenaient jamais sur le passé ; mais comme leurs yeux parlaient, si leurs lèvres restaient muettes ! Elle le questionnait sur ses travaux, sur ses lectures : pour mieux s'étourdir, le jeune homme se jetait dans un labeur acharné. Puis les silences reprenaient, coupant leur causerie. Alors, ils se regardaient pendant des minutes, muets, et des flammes courtes luisaient dans leurs yeux. Peut-être se sentaient-ils plus seuls, moins gênés,

lorsque Gemma se trouvait entre eux ; ou bien quelquefois, le soir, lorsque M. de Morère et Maximilien dînaient chez Diane. Alors, ne craignant rien, il y avait plus d'abandon dans leurs paroles, moins de réserve dans leur causerie. Presque toujours, Diane s'asseyait au piano ; et les mots d'amour dont elle rêvait tout bas, elle les disait tout haut avec la voix inspirée des maîtres.

Cette après-midi-là, après plusieurs visites, Diane rentra chez elle, à cinq heures, comme d'habitude. Maximilien la précédait de quelques minutes. Il vint à elle, et vivement :

– Vous n'êtes pas souffrante, Joliette ? Vous étiez préoccupée, hier à l'Opéra ?

– Préoccupée ? Nullement, mais.

Elle s'arrêta. Puis, après un court silence :

– Quelle salle magnifique, reprit-elle sur un ton indifférent.

– Magnifique.

– C'est vous qui paraissiez ennuyé hier, mon ami, quand je vous ai appris le retour de M. de Tandray. Pourquoi ?

– Parce que. Tenez, j'ai de mauvais pressentiments : il me semble qu'un malheur nous menace, un malheur auquel nous ne pourrions pas échapper. C'est enfantin. peut-être. Je ne trouve jamais enfantin cependant ce qui nous concerne l'un et l'autre. C'est que je suis tellement heureux de vous voir ainsi tous les jours ! J'ai tant de bonheur. dans ce demi-bonheur !

– Et pourquoi ne continuerions-nous pas à l'avenir comme par le passé ? répliqua Diane avec sa douce fermeté. M. de Tandray est pour moi un peu moins qu'un étranger. Il n'a pas plus le droit de s'occuper de ma vie que je n'ai le désir de m'occuper de la sienne.

Il y eut encore un petit silence. Une sorte de gêne pesait sur eux chaque fois qu'une allusion, même lointaine, effleurait M. de Tandray ou madame de Morère. Diane sentait bien que Maximilien connaissait ou soupçonnait la vérité ; mais, autant à cause de sa mère qu'à cause d'elle-même, elle laissait toujours dans l'ombre ce côté cruel de sa vie. Cependant, cette fois, elle comprit que sous la crainte vague du jeune homme se cachait une interrogation muette. Elle s'assit à côté de lui :

– Écoutez, mon ami, il est certaines choses dont nous ne devons jamais parler. Que savez-vous de mon existence ? Je l’ignore ; de même, j’ignore aussi ce qu’on peut dire de moi devant vous. Mais, je l’affirme, personne n’a le droit de se mettre entre nous. Tels nous sommes, tels nous resterons : Je ne dois compte de mes pensées et de mes actes qu’à vous et à ma conscience.

Elle lui tenait la main ; il lisait dans ses yeux fiers toute l’énergie et la volonté de cette noble femme. Puisqu’elle le disait, cela était vrai : rien, ni les choses, ni les hommes, ne pourrait les séparer. Ils s’absorbaient tous les deux dans cette contemplation muette. Soudain un bruit de pas, légèrement étouffé par le tapis moelleux, vint les arracher à eux-mêmes. C’était le marquis, blême, frémissant, essayant de contenir la colère qui grondait en lui. Diane laissa glisser la main de Maximilien ; puis, froidement, elle se tourna vers son mari, le regardant avec une hautaine tranquillité.

– Je suis aise de vous rencontrer, monsieur, dit Fabien à Max ; justement je désirais vous parler. Madame de Tandray est présente : cela vaut mieux. Il est peut-être utile qu’elle assiste à la courte explication que je veux avoir l’honneur de vous demander.

Maximilien s’était levé ; il ouvrait les lèvres pour répondre, quand Diane, le prévenant :

– Non, pas encore, mon ami, dit-elle. M. de Tandray souhaite une explication. Eh bien ! qu’il parle.

Et en même temps, elle fixait sur Fabien ses yeux calmes remplis de ce mépris froid qui est la pire des insultes. Le marquis bondit sous l’aiguillon. Il eut un geste de colère, et d’une voix presque violente :

– J’ai à vous demander compte de vos assiduités chez moi, monsieur, assiduités qui me déplaisent et que je vous prie d’interrompre. Je parle à un galant homme et assez nettement pour qu’il me comprenne, je pense.

Maximilien devenait fort pâle : la présence de Diane à cette scène le troublait profondément.

– C’est à moi de répondre, Max, s’écria la marquise avec sa fière assurance. J’ai assez souci de votre honneur pour deviner la provocation qui se cache sous ces paroles. En attendant, c’est une explication que M. de Tandray sollicite ; je la lui donnerai.

Elle s'avança vers son mari aussi tranquillement que si elle n'eût pas été jetée en plein drame :

– Vous voulez dire que M. Danglars est venu souvent chez moi pendant votre absence ? reprit-elle nettement : cela est vrai. Il viendra de même à l'avenir aussi souvent qu'il lui plaira. Et personne au monde n'a le droit d'agir sur ma volonté ou de peser sur la sienne.

Elle le bravait ! Et devant Maximilien ! Certes Fabien s'attendait à ce qu'une scène violente éclatât entre sa femme et lui. Mais il ne prévoyait pas qu'elle aurait la hautaine franchise de la provoquer devant celui qu'elle aimait. Il la croyait trop timide pour une-telle bravoure. Il la jugeait semblable à ses maîtresses d'autrefois, toujours tremblantes et pâlissantes quand leur mari survenait par hasard. Tant de courage le confondait. Cependant, par un dernier effort de volonté, il sut encore se contenir : il dit, ironiquement :

– Vous avez tort, madame, d'empêcher M. Danglars de répondre. Lui et moi, je vous assure, nous nous serions entendus tout de suite !

– Je suis à vos ordres, monsieur, s'écria vivement Maximilien, désireux de retirer Diane de la querelle qu'il entrevoyait.

– Restez ! ordonna-t-elle, en voyant le jeune homme se diriger vers la porte.

Et avec une superbe assurance :



– En vérité, on croirait que nous sommes des coupables !

La colère du marquis l'emportait, à la fin. Le sang lui montait au visage : il ne songeait plus à se dompter. Il s'élança vers Maximilien ; et brutalement :

– Vous êtes l'amant de ma femme : je veux vous tuer.

– Voici le mot que j'attendais ! s'écria-t-elle. M. Danglars n'est pas mon amant. Ne croyez pas que je daigne me défendre ! Je l'aime et il m'aime ! Je ne suis pas sa maîtresse, mais c'est pour moi qui veux rester pure, non pour vous que je méprise !

Le marquis jeta un cri rauque. Il eut un geste si terrible que Max se jeta devant lui :

– Vous menacez une femme, dit-il nettement. Vous êtes un lâche.

– Allons donc ! vous en venez où je voulais, et vous ne refuserez pas de vous battre, je pense, après m’avoir insulté !

– Je ne refuse rien, monsieur. Je vous le répète, je suis à vos ordres.

Diane courut à Maximilien, et avec un emportement passionné :

– Te battre contre lui ! je te le défends ! Un homme tel que toi ne se mesure pas avec un homme tel que lui ! Son épée n’est pas digne de croiser la tienne. Écoute, Max. Lui seul au monde n’avait pas le droit de m’aimer, et il a osé me parler de son amour ! Lui seul n’avait pas le droit de m’épouser, et il a osé me demander d’être sa femme ! Que pouvais-je faire, moi ? J’étais une enfant que personne n’aimait, que personne ne défendait. Je ne savais rien de la vie et des choses J’ai consenti pour fuir une maison où l’on me haïssait. Et nul ne m’a avertie ! J’ai été abandonnée, livrée, vendue à cet homme, si bien que le dégoût me monte aux lèvres quand je pense à tout cela ! J’ai honte de son nom que je porte ; j’ai honte même de mon souvenir, car il est plein des baisers dont il m’a salie !

Elle était si splendidement belle dans cet éclat de colère vengeresse, que M. de Tandrav recula, vaincu, épouvanté par les terribles paroles qu’elle prononçait. Diane l’écrasait. Le mépris vivait en elle, et elle en souffletait le misérable. Droite, les yeux pleins de flammes, toute blanche, elle reprit :

– Enfin j’ignorais le passé ; j’étais sa femme. Si je ne l’aimais pas, je pouvais avoir du moins une vie paisible et honorée. Va, sans son ignominie, Max, j’aurais pu t’aimer. tu ne l’aurais jamais su ! Il ne m’a même pas permis d’avoir ce qu’ont les autres femmes : un foyer, une famille où l’on trouve le calme, sinon le bonheur. Il m’a outragée dans le plus intime de mon être ; il m’a avilie et dégradée, à ce point que j’ai failli en mourir de désespoir. Il a.

Diane tremblait, se cabrant devant l’épouvantable aveu. Elle s’abattit sur les genoux, écrasée, comme si elle se demandait pardon à elle-même d’avoir été sur le point de parler. Mais Max comprenait tout. Dans une vision, il aperçut l’existence de cette martyre. Il souffrit par toutes ses souffrances à elle : il eut l’irrésistible besoin de venger les tortures de Diane sur celui qui les lui infligeait. Il s’élançait vers le marquis pour le souffleter : une main arrêta la sienne : celle de M. de Morère, que Gemma avait été chercher.

– Ceci est ma besogne, Max, dit-il. Moi seul ai le droit de châtier cet homme.

Le marquis recula de nouveau. M. de Morère maintenant ! Celui-ci restait immobile, au fond de la pièce, l'œil dur, avec ce léger tremblement des mains qui annonce de violentes secousses intérieures. La marquise s'était relevée à la voix de son beau-père.

Il alla vers elle et la baisa tendrement au front ; puis regardant le marquis avec une indicible noblesse :

– Elle est ma fille, dit-il. Qui l'offense me touche et qui la menace m'insulte. Je ne vous tuerai pas. pour le mal que vous m'avez fait ; que m'importe, en vérité, ce que j'ai souffert ? Je ne suis pas intéressant, moi. Je porte le poids d'une faute ancienne. Ma faiblesse première a été plus nuisible que ne l'eût été la méchanceté d'un autre. Mais vous osez toucher à cette enfant ! A cette enfant innocente ! C'est bien : je vous tuerai. Oh ! j'en suis certain, allez. Dieu est quelquefois juste. Écoutez-moi et n'oubliez pas que je vous ordonne de m'obéir. Vous vous rendrez à votre cercle ; mes témoins vous y rejoindront dans une heure. Vous inventerez un prétexte à rencontre. Nous nous battons demain à midi. Allez.

M. de Morère parlait nettement, froidement. Sa voix avait un accent dur, implacable, que Maximilien ne connaissait pas. Il avait vu jusqu'alors un homme hautain, réservé avec le monde, mais silencieux et calme. Et voilà que cette nature concentrée se révélait à lui toute nouvelle. Il assistait à cette même métamorphose que Diane, naguère, après son bal de contrat, quand elle entendait de loin une partie de la terrible scène. Quant au marquis, il sortait lentement de sa stupeur première. Se battre avec M. de Morère, c'était crier la vérité à tout Paris. Il balbutia :

– Mais c'est impossible. impossible.

Cette fois, M. de Morère ne fut plus maître de lui. Il bondit vers Fabien, et dans une colère farouche :

– Impossible !.

Puis, se domptant de nouveau, il ajouta avec un calme puissant :

– Voilà quinze ans que je dévore ma honte ! Allez-vous-en. Je vous écraserais.

Le marquis marchait alourdi comme un homme ivre. Il restait encore sous l'impression de stupeur causée par l'apparition brusque de M. de Morère. A cette heure, dans le tumulte de ses idées, il entrevoyait nettement la réalité. Le scandale devenait irrémédiable. Il se rappelait ce mari si longtemps patient, dont il raillait souvent la sottise et qui, maintenant, se redressait avec une colère tragique. Que dirait-on en apprenant le duel de ces deux hommes ? C'était bien là ce qui devait préoccuper ce Parisien sceptique. Il ne songeait pas que lui, le marquis Fabien de Tandray, avait subi un outrage sans oser prononcer un mot. Non. Il pensait : – Que dira-t-on ? Il connaissait assez le monde pour savoir que l'opinion serait contre lui. Le Parisien est pressé. Il n'a pas le temps de beaucoup réfléchir et se contente de juger hâtivement les choses. On savait la liaison du marquis et de Catherine. Soudain éclatait l'annonce de son mariage avec Diane. Et quelles plaisanteries alors sur ce pauvre M. de Morère ! Puis tout à coup une succession d'incidents non expliqués, non explicables et dignes d'attirer l'attention des gens les plus inattentifs du monde ! Diane tombait gravement malade et son mari profitait de la circonstance pour voyager. Catherine, à son tour, s'enfuyait du château de Vairs et revenait à Paris, où elle s'enfonçait à nouveau dans une haute dévotion. Enfin, maintenant, ce duel inattendu entre le beau-père et le gendre et dont tout le monde parlerait. On rapprocherait les faits, on grouperait les vraisemblances.

Fabien était brave cependant ; mais, comme à beaucoup d'hommes vicieux il lui manquait le courage moral. Capable d'affronter en face un danger réel, il reculait devant le formidable tapage. C'est pour cela qu'il acceptait, la tête basse, les outrages de M. de Morère. De quelque côté qu'il se tournât, la situation se présentait fausse, ambiguë ; fatalement il jouait le vilain rôle. A côté de lui, M. de Morère paraissait presque un vieillard. Et cependant ce duel devenait inévitable : en le déclinant, il s'exposait à un affront public de son beau-père.

Soit. Il se battrait. Le monde ? Le monde jaserait pendant huit jours, pendant quinze, et puis il se tairait. Paris est aux audacieux et aux impudents. Si on le redoute, il crie : Haro ! Il courbe la tête devant ceux qui le bravent. M. de Morère ? Il aurait facilement raison de lui. Il le ménagerait, comme on dit, assez ostensiblement pour que ses témoins s'en

aperçussent et que tout le monde le sût. Il en serait quitte pour recevoir un coup d'épée.

Tout d'abord, il fallait prévenir l'opinion ; il voulait lui jeter le premier la nouvelle avec l'assurance d'un homme fort que rien n'épouvante. Fabien, résolu à jouer ce rôle, n'hésita plus. Il entra dans un café et demanda un verre d'eau : il étouffait. En face de lui se dressait une glace. Son visage l'effraya : il était livide. Ses lèvres se contractaient sous un effort nerveux. Cette tête prenait une expression farouche et saisissante. Il eut un geste de défi. Le front haut, résolu, sans remords, cet homme, un instant vaincu par un écrasement passager, monta droit à son cercle. Il allait chercher des témoins. Dès le premier salon, il fut accueilli par une phrase qui faillit le troubler :

– Oh ! oh ! mon cher, qu'avez-vous donc ce soir ?

Fabien sourit. Il répliqua d'une voix ferme qu'il se sentait un peu las. Puis il demanda si deux de ses amis se trouvaient là. Comme il désignait des tireurs renommés, le bruit se répandit aussitôt que le marquis de Tandray se battait. N'ayant pas recommandé la discrétion à ses témoins, ceux-ci parlèrent. Alors il y eut un certain silence. Un duel entre le marquis de Tandray et M. de Morère ! Entre le beau-père et le gendre ! Voilà qui devenait piquant. On se chuchotait des choses très curieuses. Quelques joueurs s'arrachèrent même aux séductions du baccarat pour contempler le héros du futur scandale. Un ancien conseiller d'État de l'empire, que rien, de coutume, ne distrayait de son whist, coupa deux cartes maîtresses à son partner : l'événement lui paraissait prodigieux.

A minuit, on savait la nouvelle partout : M. de Morère et le marquis de Tandray se battaient à l'épée, le lendemain, aux environs de Paris. Le reporter d'un grand journal mondain, présent au cercle, se précipita comme un fou dans l'escalier. Il fallait arrêter le clichage, vite, vite ! Il importait que, dès le lendemain, à son réveil, Paris connût la croustillante nouvelle, agrémentée de réflexions à double entente. Quant à Fabien, il reprenait lentement possession de son énergie au milieu de cette émotion générale. En face de lui-même il se démontait ; en face des autres, il retrouvait son assurance pour leur imposer son audace de condottiere du boulevard. Il s'assit à une table de bouillotte et joua quelques heures ; et à minuit et demi,

il se retira dans une de ces chambres que les grands cercles tiennent toujours à la disposition de leurs membres.

On arrive aisément à prendre au sérieux les allures conventionnelles qu'on se donne. Maintenant Fabien riait un peu de sa terreur première. Comment s'effarait-il ainsi et croyait-il tout perdu parce qu'un scandale éclaterait ? Paris n'en est pas à un scandale près ! Est-ce que toutes les mains ne se tendaient pas vers lui ? En ce bas monde, on ne refuse son estime qu'à ceux qui craignent de ne pas la mériter. Il dormit paisiblement jusqu'à neuf heures du matin. Ses témoins durent l'éveiller.

Le duel avait lieu aux environs de Paris, à Nogent-sur-Marne, dans une propriété particulière. Une heure de voiture : le temps ne manquait pas. Le marquis et ses amis déjeunerent donc à leur aise ; et, avec une tranquillité de boulevardiers accoutumés à de pareilles aventures, ils s'en allèrent gaîment, enveloppés dans leurs fourrures, le cigare aux lèvres. Fabien tenait à ce qu'on eût la preuve de sa parfaite sérénité d'esprit. Il s'efforça d'être spirituel et réussit ; il raconta assez drôlement une ou deux histoires de coulisses. Par contre, il affecta de ne pas comprendre quand un de ses témoins essaya de connaître la cause réelle de la rencontre. M. de Tandray répéta la fable qu'il débitait : une discussion politique. Il en profita pour flétrir énergiquement la division des partis qui semait ainsi la haine dans les familles les mieux unies ! Le témoin feignit d'être dupe, comme la veille, et parla d'autre chose ; il se promettait bien que, tôt ou tard, il saurait la vérité. D'ailleurs ni lui ni son compagnon ne doutaient de l'issue de la rencontre. Le marquis tirait souvent dans des assauts publics : il était de première force.

Cependant la voiture filait le long de la route de Vincennes. La propriété où l'on devait se battre s'étalait sur une hauteur, au milieu d'arbres dénudés, en face de la Seine. Depuis le matin le jardinier préparait un emplacement convenable. Ces messieurs le trouvèrent à leur goût. Ils arrivaient en avance d'une demi-heure. Fabien s'accouda contre le parapet d'une terrasse située au fond du jardin : de là on découvrait Paris tout entier, couché comme un lion au repos. Cet homme restait là immobile dans sa fourrure de loutre, insensible au froid vif, pendant que ses témoins se chauffaient dans la maison du jardinier. Il contemplait cette ville où il était né, où il avait vécu

et grandi pour éblouir les uns et stupéfier les autres. Dans un de ces retours de conscience familiers même aux âmes les plus mauvaises, il regrettait que son existence eût ainsi tourné. Après tout, il valait mieux que ses actes. Il se demandait avec étonnement s'il ne touchait pas à l'heure où la créature humaine paie les dettes morales de son passé. Mais cet affaiblissement nerveux ne dura pas longtemps. Chez Fabien la conscience manquait d'éloquence :

– Bah ! murmura-t-il avec un geste d'indifférence.

A ce moment, l'un de ses témoins vint l'avertir que son adversaire arrivait. M. de Tandray le suivit. Son premier regard fut pour son beau-père. M. de Morère était pâle, mais calme. Son regard avait une expression d'implacable dureté. On tira au sort le choix des épées et des places et les deux – hommes se mirent en tenue de combat.

XIII

Madame Vernier n'exagérait pas. Depuis son retour à Paris, Catherine se jetait à nouveau dans la plus ardente dévotion. Elle priait comme d'autres s'amuse, pour s'étourdir.

Et quelle belle occupation pour son âme superstitieuse ! Elle rencontrait dans la religion un refuge contre l'ennui qui dévorait sa vie monotone et vide. Elle ne pouvait plus être aimée : à son âge, une liaison ancienne se continue, une liaison nouvelle ne se forme pas. Elle n'avait pas d'amis, pas de famille, entre elle et sa fille, un abîme ; quant à M. de Morère, elle ne le verrait pas plus à l'avenir qu'elle ne le voyait dans le passé. Évidemment il n'y aurait aucun scandale. Diane vivrait séparée de son mari, mais en fait, voilà tout. Catherine connaissait assez la marquise pour savoir que la jeune femme ne voudrait jamais déshonorer sa mère publiquement, et comment obtenir une réparation des tribunaux sans dire la vérité ?

Seule, elle était seule ! Donc il ne lui restait d'autre ressource que l'exagération dans la piété ; c'est-à-dire ces œuvres de charité mondaine, où les faux pauvres trouvent beaucoup mieux leur compte que les vrais ; ces longues stations dans les églises, pendant les offices, avec l'attente du confesseur qui va venir. Il existe des affiliations où les natures les plus opposées se rencontrent, animées par les causes les plus diverses. Le plus grand nombre sont des femmes austères, n'ayant jamais fait que le bien : les sublimités de la foi les consolent des tristesses de la vie. D'autres, moins intelligentes, croient s'en aller au paradis par le plus court chemin, grâce à l'accomplissement de pratiques sévères : d'autres sont des exaltées et des folles ; enfin il en est qui, telles que madame de Morère, se jettent dans les bras de Dieu par désespoir de ne plus se jeter dans les bras d'un homme.

De plus, sa santé, déjà un peu atteinte à Vairs, commençait à l'inquiéter. Elle avait des vertiges, des éblouissements ; par instants, elle sentait de grands vides dans le cerveau, comme si la vie se retirait d'elle tout à coup. Elle craignait trop la mort pour ne pas avoir constamment recours à son médecin. Celui-ci, homme fin, adroit, toujours habillé à la dernière mode, traitait un peu les indispositions de ses clientes par le mépris. On l'appelait le docteur Frangin. Il ne s'inquiétait jamais et racontait à ses malades les histoires les plus drôles du monde ; au demeurant, optimiste quand même. Il consentait, examinait, questionnait, tout cela très vite ; ensuite il disait : – Ce n'est rien, c'est les nerfs ! – Au fond, un parfait sceptique, qui croyait fort peu à la médecine.

Il s'empessa de calmer madame de Morère ; il l'apaisait avec les mêmes billevisées qu'il eût employées pour flatter un enfant malade ; bref, il conseilla l'hydrothérapie. Avant de sortir, il dit de son ton le plus aimable, de son sourire le plus engageant :

– Ne vous tourmentez pas, chère madame. C'est les nerfs.

Et il se retira très content de lui-même – et des autres. Un peu tranquillisée par le docteur Frangin, Catherine essaya de se désennuyer en se passionnant à nouveau pour le révérend père Brémond : un moine affable, un peu mystique, d'une belle figure d'ascète, dont les sermons réussissaient beaucoup. Il imposait à ses dévotes des lectures particulières, tendres et émollientes ; il les amusait par de petites pratiques méticuleuses qui les ravissaient -et les aidaient à tuer le temps. Il leur interdisait de porter des bijoux et de la soie ; enfin il les convoquait deux fois par semaine, dans le parloir de son couvent, à ce qu'il appelait « les entretiens spirituels. »

Catherine se laissait aller à cette existence, qui la distrayait en engourdissant ses ennuis. Elle apportait à ce nouveau genre de vie la même passion qu'elle apportait naguère à ses amours. Comme beaucoup de mondaines galantes, rangées par l'âge, et venues sur le tard à la dévotion, elle ne distinguait pas trop bien l'homme du moine ; il y a toujours dans les tendresses de certaines femmes pour un prêtre des désirs inavoués, mystiques et contenus.

Diane rendait visite à sa mère, une fois par semaine, à son jour. Elle accomplissait là un devoir, rien de plus. Il ne fallait pas que le monde pût

dire : « La mère et la fille ne se voient pas. » De son côté, Catherine en faisait autant. Entrevues froides d'ailleurs, même en présence des étrangers. Malgré leur désir réciproque de sauver les apparences, ni l'une ni l'autre ne voulait franchir le mur de glace qui les séparait. Par contre, madame de Morère remarquait fort bien que l'intimité de son mari et de la marquise devenait chaque jour plus grande. On la plaisantait même là-dessus, de temps en temps. De vrai, M. de Morère dînait souvent chez sa belle-fille et la conduisait au théâtre. Il ne parlait jamais de Diane à Catherine.

Les choses duraient ainsi depuis deux mois, quand, un soir, Catherine vit son mari rentrer de très bonne heure. Ils échangèrent à peine quelques mots ; il se contenta de traverser le petit salon et se retira dans son cabinet. Une demi-heure après, deux de ses amis vinrent et furent introduits aussitôt. M. de Morère recevait si peu de visites qu'elle fut d'abord tout étonnée. Du petit salon on entendait un bruit coufus de voix ; à la réflexion, elle n'y attacha pas d'importance, croyant qu'il s'agissait de la lecture d'un mémoire destiné à la Société de géographie. Cependant elle remarqua avec surprise que les mêmes personnes revenaient le lendemain matin vers onze heures. M. de Morère ordonna d'atteler le landau et tous les trois partirent. Cette femme ne saurait jamais les choses qu'elle ne comprenait pas. Elle cessa de penser à ces deux incidents : en vérité, elle avait mieux à faire. C'était jour « d'entretien spirituel. » Le révérend père Brémond lui paraissait bien plus intéressant que toutes les actions de son mari. Quelques visites chez les petites sœurs des pauvres achèveraient de remplir sa journée. En rentrant le soir, vers cinq heures, elle remarqua deux grandes voitures de déménagements qui stationnaient au milieu de la cour ; dans l'hôtel un va-et-vient inaccoutumé. Les domestiques semblaient très affairés, allant de droite et de gauche pendant que des garçons de peine traînaient lourdement des malles. Catherine ne comprenait pas.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle au valet de pied qui surveillait ces préparatifs avec l'air important d'un homme chargé d'une mission de confiance.

– Madame ignore peut-être que j'ai reçu des ordres de monsieur ? répondit le valet.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Est-ce que son mari, par hasard, déménageait sans l'avoir avertie ? Elle eut une minute d'hésitation ; puis elle monta droit au cabinet de travail de M. de Morère. Il achevait de mettre en ordre des papiers rangés par ballots, étiquetés et triés dans une grande caisse. A travers la chambre gisaient des cartons éventrés, des livres de voyage mis là pour être emportés à part ; dans le foyer, un amas de cendres noirâtres ; sur la cheminée, quelques bijoux soigneusement serrés dans leurs écrins. M. de Morère tourna la tête au bruit que fit Catherine en entrant ; il la salua légèrement et se remit à la besogne sans dire un seul mot. Elle demeurait immobile, muette, pressentant quelque chose de grave.

– Vous faites donc un voyage, monsieur ? demanda-t-elle.

– Nullement, madame.

– Alors auriez-vous la bonté de m'expliquer tous ces préparatifs que je ne comprends pas ?

M. de Morère interrompit un instant son travail, et levant sur Catherine ses yeux tranquilles et froids :

– J'ai pensé, dit-il, qu'il valait mieux nous séparer réellement, ne sommes-nous pas déjà séparés de fait ? Cela n'apprendra rien de nouveau au monde, et, peut-être c'est préférable pour vous et pour moi. A coup sûr, cela vaut mieux pour Diane. Il faut que je veille sur elle maintenant : je compte louer un appartement voisin du sien. Maintenant qu'elle est seule, elle a besoin d'un appui ; or je suis jusqu'à nouvel ordre son défenseur naturel.

Catherine voyait une énigme sous ses paroles. Elle examina plus attentivement son mari. M. de Morère était pâle ; une implacable résolution se lisait dans ses yeux. Elle eut un léger frisson. Cependant elle voulait savoir ; elle reprit avec un petit tremblement dans la voix :

– Diane ?. Seule ?..

– Mais oui.

– Son mari reviendra. Le dissentiment qui s'est élevé entre Diane et lui ne durera pas toujours.

M. de Morère la regarda bien en face. Elle baissa les yeux. Et pourtant elle ne savait rien encore, ni le retour du marquis, ni le drame qui se jouait

dans l'appartement de la rue de Messine. Il dit lentement, toujours en la regardant :

– Le marquis de Tandray ne reviendra jamais : il est mort.

– Mort !

– Je l'ai tué en duel, ce matin.

Catherine recula en jetant un cri sourd, les yeux agrandis par l'épouvante, se demandant si elle ne rêvait pas. si elle ne devenait pas le jouet d'un hideux cauchemar. Fabien, mort, et tué par son mari ! Elle s'arrêta, le corps secoué de frissons, les mains tremblantes ; des chaleurs lui montaient aux tempes, quelque chose comme un étouffement la prenait : et en même temps une douleur vive à la tête. Elle balbutia d'une voix creuse : « Mort !., mort !.. » Puis elle passa sa main sur son front comme pour en chasser une souffrance. Et elle restait là hébétée, muette, immobile dans un écrasement sans pensée. M. de Morère se leva. Il reprit, toujours implacable et froid :

– Vous ne m'accuserez pas d'avoir manqué de patience. J'ai attendu quinze ans pour tuer votre amant. Que maudit soit le jour où j'ai permis qu'il épousât votre fille ! Je croyais que cette pauvre enfant l'aimait : voilà mon excuse. J'ai besoin de me répéter cela souvent. J'aurais pardonné à cet homme le mal qu'il m'avait fait. Qu'il eût rendu sa femme heureuse, et j'oubliais mon offense. Que m'importait aujourd'hui d'avoir souffert autrefois ? La douleur, ce n'est qu'une habitude à prendre.

Catherine écoutait à peine. Elle dit encore par deux fois :

– Mort. mort.

– Cela prouve qu'à tout âge on a des illusions. J'oubliais le peu que vous valiez tous les deux. Oh ! ne craignez rien, je n'ai plus même de colère, rien que du dégoût : le mépris, c'est la haine au repos. Vous êtes pour moi une malade, une folle dont on s'écarte. Aussi je m'en vais. Maintenant, vous pouvez vous retirer. J'ai dit tout ce que j'avais à dire.

Le calme effrayant de son mari l'épouvantait plus qu'un accès de rage éclatant et brisant tout. M. de Morère n'ignorait rien ; ils avait qu'elle renouait naguère ses honteuses amours et pour cela que Fabien était mort. Elle ne répliqua rien. Le ressort de la volonté se détendait. Les idées se pressaient sans suite dans le cerveau troublé de cette femme. Quand elle rentra dans sa chambre, elle éprouva un sentiment de profonde lassitude : il

lui semblait qu'elle était loin de chez elle, loin de Paris, dans quelque solitude abandonnée et morne. Personne autour d'elle, personne ! Ses vertiges la reprenaient ; elle n'éprouvait même pas de souffrances morales. La mort de Fabien ne lui produisait qu'un effet nerveux, comme à ces malades qui ne sentent plus rien. Son cœur se paralysait.

Au dehors, la nuit emplissait la rue, et les ombres de la pensée enveloppaient lentement le cerveau de cette femme. Un froid aigu l'envahissait. Elle fit allumer un grand feu et resta là, devant le foyer, brûlant son visage et son corps à la flamme, ardente de la cheminée. Elle se remettait à vivre un à un tous ses souvenirs. Elle se revoyait jeune fille quand elle habitait Foix ; elle revoyait ce premier mari, ce mari dont la mort mystérieuse restait une énigme pour tout le monde ; puis les amants qui se succédaient pendant son veuvage, figures effacées par le temps, hôtes de son cœur qui traversaient son existence aussi banale qu'une auberge. Enfin son second mariage et sa vie de désordres, jusqu'au jour où elle rencontrait le marquis de Tandray. Comme elle l'avait aimé ! Elle se rappelait les détails les plus indifférents de cette liaison. Et voilà maintenant que celui-ci disparaissait comme les autres ! Voilà qu'il était mort ! Et ce corps qu'elle échauffait naguère de ses baisers se glaçait à présent des autres baisers de la mort. Elle aussi se sentait glacée. La chaleur du foyer glissait sur elle sans la pénétrer. Elle sonna sa femme de chambre et pour demander de la lumière. Mais quand la lampe fut allumée, elle jeta un cri ; il lui semblait que la lueur entraît dans ses yeux et lui brûlait la vue. Une fièvre lente la consumait ; elle se coucha, et quand elle se trouva étendue dans son lit, son malaise moral augmenta. Elle regardait machinalement autour d'elle les reflets tremblants de la veilleuse qui se jouaient sur les draperies. Puis ses idées s'égarèrent et une sorte de délire chevaucha ce cerveau faible et excité. Elle s'imaginait que les ombres de ses anciens amants se penchaient vers elle pour la maudire ; une angoisse l'oppressait. Et ces ombres lui parlaient, l'étreignaient, collaient leurs lèvres froides sur ses lèvres brûlantes :

– Rends-moi les illusions que tu m'as volées, disait l'un, et mes croyances au bien et mes élans vers l'idéal ! Avant de te connaître, j'étais

jeune, bon et sincère : tu m'as laissé le cœur vide et la conscience à jamais troublée !

– Rends-moi les forces que tes baisers m'ont ravies et la tendresse des miens qui se sont écartés de moi, disait l'autre. Comme le simoun du désert, tu n'as passé sur ma vie que pour la détruire !

La malheureuse éprouvait ce qu'on appelle en médecine « les hallucinations de l'âme. » De temps en temps, de lourdes torpeurs la prenaient ; puis elle rouvrait ses yeux et elle continuait, à l'état éveillé, les rêves de son court sommeil. Enfin ce fut l'image de Fabien qui lui apparut la dernière. Mais sous un double aspect : tantôt dans toute la force de la vie, tantôt pâle, livide, émaciée et déjà flétrie par la mort. Cette fois la vision fut si terrifiante qu'elle se réfugia au fond du lit pour l'éviter. Mais l'apparition continuait à s'avancer vers elle muette, avec un pâle sourire aux lèvres, ce sourire immobile et glacé qui n'a plus rien d'humain. Catherine sentit un froid mortel couler dans ses veines ; un tremblement nerveux la secoua, ses dents claquèrent. Et alors ce ne fut plus seulement une hallucination, mais un délire continu, incohérent, où les idées riantes heurtaient les pensées lugubres.. Au petit jour seulement, quand Paris s'éveillait, elle fut prise d'un sommeil écrasant, ce sommeil sans repos qui anéantit les nerfs sans les calmer. Elle demeura ainsi toute la journée et une partie de la nuit. Le troisième jour seulement, la femme de chambre envoya chercher le médecin. Le docteur Frangin hocha la tête, regarda ses ongles et dit souriant :

– C'est les nerfs !

Catherine commençait l'expiation de sa vie. Elle allait rester de longues heures dans l'isolement, sans tendresse autour d'elle, sans parents, sans amitiés. Pour les êtres souffrants, mieux vaut peut-être encore l'abandon que les mielleuses consolations des soins mercenaires.

XIV

En apprenant la mort du marquis, Paris fut d'abord consterné. Les nombreux amis qu'il possédait ne s'habituèrent pas à l'idée que M. de Morère ne fût pas un époux complaisant. Dieu garde de toucher aux légendes ! Elles sont sacrées comme le grand lama. Où allait-on, mon Dieu, si les maris mettaient quinze ans à se fâcher contre les amants de leurs femmes ? On n'était plus sûr de rien. Si trois lustres ne suffisaient pas à légitimer une liaison illégitime, les mœurs publiques sont bien malades. Naturellement il courut dix versions différentes.

La grande ville est douée d'une imagination prodigieuse. D'un œuf, elle fait un bœuf en vingt-quatre heures. Sans compter les sous-versions, les versions greffées les unes sur les autres, les racontars envenimés par ceux-ci et surtout par celles là. Madame Vernier avait son histoire ; cette histoire ressemblait bien un peu à celle de madame Repp, mais madame Rochez possédait seule un détail inédit. Pourquoi ce duel inattendu ? A propos de quoi ? Et puis ceci, puis cela !

La seule chose certaine, c'était le détail de la rencontre : grâce au procès-verbal des témoins, très net et très clair. M. de Morère et le marquis de Tandray s'étaient battus à l'épée ; il y avait eu trois reprises. A la troisième, le dernier avait eu le cœur traversé par un coup droit. Rien de plus correct. Si on ne savait pas avec quelle simplicité ce drame intime courait à son dénouement !

Avant même de rentrer chez lui pour procéder à ce déménagement qui devait tant épouvanter Catherine, M. de Morère allait avenue de Messine. Là, sans phrases, sans déguisements hypocrites, il apprenait la vérité à sa belle-fille. Les êtres sincères ont des naïvetés de conscience. Au lieu de se

réjouir aussitôt de cet événement terrible qui les délivrait l'un et l'autre, Diane et Maximilien eurent la bonté de plaindre le misérable. Puis ils se livrèrent à leur joie. Libres ! Un an à attendre et ils s'appartiendraient à la face de tous, en plein soleil, sans rien craindre des propos médisants ou des jalousies cachées. D'ailleurs tous témoignèrent bien de leur mépris pour l'opinion : M. de Morère en se séparant publiquement de sa femme, Diane et Maximilien en se voyant aussi ouvertement que par le passé. Heureusement, sous son apparence de légèreté, le monde possède un fond de loyauté que rien n'entame. Personne ne connaissait les vraies causes du duel, mais nul ne fit grise mine à M. de Morère ; le futur mariage des jeunes gens n'était pas annoncé ; mais nul ne doutait qu'il ne fût conclu à l'expiration du deuil.

Et l'existence de ces trois êtres recommença heureuse, calme, dorée par l'espérance. La marquise se montrait peu : qui s'en serait étonné ? Mais Maximilien passait toutes les soirées avec elle. M. de Morère les quittait de coutume vers dix heures, sentant bien qu'ils avaient à se dire de ces choses qu'on se murmure tout bas dans la langueur de l'intimité. Et alors Maximilien s'agenouillait à ses pieds, il lui prenait les mains et doucement, tendrement :

– C'est donc fini les peines et les souffrances ? Nous nous appartiendrons ; rien ne nous séparera plus jamais, et le bonheur nous est promis pour toujours.

– Qui nous aurait dit naguère que nos angoisses auraient un terme et que nos amours fleuriraient devant tous ? Dieu nous donne une longue vie de joies !

Et les duos s'échangeaient avec cette sérénité particulière aux tendresses tranquilles qui ne craignent rien des hommes et ne redoutent rien du lendemain. Diane ne vivait plus une heure sans voir son fiancé ou sans s'occuper de lui ou sans parler de lui. Quand il n'était pas là, elle avait Gemma, – qui demeurait toujours avec elle et dont les récits naïfs la charmaient. Celle-ci racontait pour la vingtième fois la vie de Maximilien là-bas au désert et ses luttes et son courage. Quand il était là, ils formaient des plans pour l'avenir, lorsqu'ils seraient mariés. L'hiver, ils s'en iraient à Naples ou à Palerme, à moins que lui ne voulût recommencer ses voyages

glorieux. Pourquoi renoncerait-il aux découvertes ? Elle l'accompagnerait aussi loin que possible, dût-elle même l'attendre au fond de l'Algérie pendant qu'il s'élancerait dans les régions inconnues. Pour l'été, ils se réfugierait au château de Vairs, où ils s'étaient aimés. Et tout en caressant leurs plans d'avenir, leurs mains se serraient plus étroitement.

Chose étrange ! leurs désirs, aussi vifs qu'autrefois, devenaient moins impérieux. C'est qu'ils avaient la certitude maintenant. Aucun obstacle ne se dresserait entre eux, rien ne pourrait plus détruire leur bonheur. Ils étaient comme ces êtres qui s'aiment, qui se désirent et qui retardent, sans se l'avouer, l'heure de la possession. Les voluptés attendues ont l'âpreté que n'ont plus les voluptés que l'on goûte. Puis ils voulaient que leurs amours gardassent une pureté d'hermine. Certes aucun scrupule de conscience ne les retenait plus ni l'un ni l'autre. Lui, ne la considérait pas comme sa maîtresse, mais comme sa femme ; elle, elle se fût abandonnée sur un signe de Maximilien. Les coquettes seules livrent leur corps. Même les femmes au tempérament froid, celles que le désir n'entame jamais, ont le bonheur du bonheur qu'elles donnent. Non, ils étaient fiancés. Pourquoi goûter à moitié des plaisirs qu'ils connaîtraient bientôt dans toute leur plénitude ?

Et puis, les conventions mondaines leur imposaient encore bien des réserves : ils voulaient les respecter. Leurs rendez-vous ne seraient jamais que des demi-intimités. Chez elle, ils auraient à craindre l'œil curieux des domestiques : un dégoût les prenait à l'idée de leurs fières tendresses salies par des propos de laquais. Chez lui, la présence de l'aïeul imposait à Maximilien une prudence gênante. Alors ils en seraient réduits à la ressource des amants que les fatalités de la vie séparent. Il faudrait meubler un petit appartement dans quelque quartier éloigné et discret et se voir en cachette en arrivant chacun de son côté. C'est-à-dire quelques heures d'ivresse, pour ne plus retrouver autour d'eux les témoins muets de leurs chères intimités. Quoi ! eux qui seraient bientôt des époux, eux qui choisiraient les étapes de leurs amours, ils sèmeraient les souvenirs délicieux entre les murs d'une chambre banale ! Ils n'en retrouveraient pas la mémoire toujours vivante à leur côté !

Ils ne se disaient pas un mot de tout cela ; ils se comprenaient sans se parler et se savaient d'accord. Les natures fines ont cela d'exquis qu'elles

traduisent toute leur pensée avec un seul regard. De vrai, on eût bien étonné madame Vernier ou madame Repp ou madame Rochez en leur avouant la vérité. Toutes croyaient que Maximilien était depuis longtemps l'amant de Diane. Henriette ne se gênait pas naturellement pour le colporter partout. Celle-ci ne se décolérait pas, au reste. Sa vengeance tournait mal. Loin de séparer les jeunes gens, sa dénonciation les rapprochait. Elle jouait de malheur. Elle se rattrapait en calomniant selon son habitude.

D'après elle, Maximilien n'épouserait pas la marquise. Qu'on se marie avec une femme quand c'est le seul moyen de la posséder, soit ; mais lorsqu'on est son amant, à quoi bon ? Et puis Diane ne serait pas assez naïve pour aliéner sa liberté. Elle aimait Maximilien en ce moment, bien ; mais l'aimerait-elle encore dans six mois, dans un an ? Cette chère Diane ! Elle la connaissait depuis trop longtemps pour ne pas la juger à merveille. Non qu'elle voulût en médire ! Mais enfin on se lasse de tout, n'est-il pas vrai ? Alors elle prenait des inflexions de voix attendries pour parler du marquis ; elle ne l'appelait plus que « ce pauvre Fabien. » Elle, la cause première de sa mort ! Elle s'excusait. Certes il avait été l'amant de Catherine. Eh ! mon Dieu ! que celui qui est sans péché jette la première pierre ! Mais quelle criminelle que cette Diane, qui déployait une incroyable duplicité !

Naturellement on s'étonnait, on ne croyait pas ; et Henriette avec un air grave, affirmait qu'elle possédait « les preuves en main ; » mais sa discrétion bien connue. On la pressait, on insistait ; alors, après une résistance convenable, la discrétion bien connue d'Henriette se laissait enfin violer. Elle citait des dates, appuyant sur ceci et soulignant cela. A sa sortie du couvent, Diane s'affolait à première vue du marquis ; elle allait droit à sa mère et la forçait à lui céder Fabien. Madame Rochez imaginait même une scène fort dramatique entre la mère et la fille ! Et le mariage se concluait, et plus tard la marquise se passionnait pour Maximilien aussi facilement qu'elle s'énamourait autrefois de Fabien :

Sans doute, ce petit roman ne tenait pas debout ; certes, il suffisait de l'examiner d'un peu près pour en voir l'absurdité. La calomnie a cela de beau qu'elle n'a besoin ni de véracité ni de logique. Elle affirme toujours et ne prouve jamais. Peu importait à Henriette qu'on la crût : il lui suffisait

qu'on fît semblant de la croire. Sur dix personnes, elle rencontrait au moins quatre imbéciles : or les imbéciles on les persuade toujours et elle n'en demandait pas davantage. Enfin, elle terminait ses petits discours en déclarant que ce mariage n'aurait pas lieu.

Diane s'inquiétait fort peu de tout cela. Elle vivait en plein bonheur.

– Je suis trop heureuse, disait-elle une après-midi de février à madame Kersaint. Cela ne peut durer.

– Pourquoi ?

– Le sais je ?

– Tu n'es pas raisonnable.

– Je suis nerveuse depuis ce matin. J'ai des tressaillements au moindre bruit. J'ai pourtant bien payé ma dette à la souffrance : elle n'a plus rien à exiger de moi.

– Maximilien est en retard : c'est pour cela que tu es inquiète, répondit Anne-Marie en souriant.

– Méchante ! Non, il n'est pas en retard : il m'a prévenue hier qu'il arriverait moins tôt que d'habitude. Il accompagne son grand-père qui dîne avec nous. Et puis. (elle baissa un peu la voix), ma mère doit venir me voir aujourd'hui et il n'aime pas la rencontrer.

Catherine avait fait annoncer sa visite, en effet. Depuis quelque temps, Diane s'efforçait d'être plus affectueuse avec elle. Anne-Marie la trouva fort – changée. La belle Catherine Jouve, comme on l'appelait naguère, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Son visage prenait des pâleurs de cire ; ses lèvres semblaient plus minces tant elles se décoloraient.

– Je te laisse, dit madame Kersaint en se levant et en saluant madame de Morère.

Puisque celle-ci s'était fait annoncer dès le matin, c'est qu'elle désirait sans doute parler en particulier à la marquise. Il s'agissait d'une œuvre de piété à laquelle madame de Morère souhaitait que sa fille s'intéressât : la création d'une nouvelle chapelle. Toutes ces dames se passionnaient : il y existait entre elles des jalousies inavouées, des envies à peine dissimulées. Elles rêvaient toutes d'apporter une grosse somme d'argent ou des cadeaux très précieux. Une seule d'entre elles donnait cent mille francs d'un coup ! Celle-là, on la haïssait franchement. Une juive convertie ! On trouvait

scandaleux, certes oui, scandaleux ! qu'elle écrasât ainsi les pauvres catholiques de naissance !

Diane venait de remettre à sa mère Catherine son offrande, lorsque Maximilien parut accompagné de son grand-père. La journée finissait. Le petit salon restait dans une sorte de demi-obscurité : on distinguait à peine les physionomies dans l'ombre discrète de la pièce. Jusqu'à ce jour, M. Danglars et madame de Mòrère ne s'étaient jamais rencontrés. Au Tréport, le vieillard vivait fort retiré. Il ne sortait guère de sa chambre. De plus, Catherine n'arrivait au château de Vairs que le soir même du fameux déjeuner. Les nouveaux venus échangèrent à peine quelques mots de courtoisie avec les deux femmes. Soudain le valet de pied apporta les lampes qui jetèrent une lueur vive dans la pièce. Catherine ressortait en pleine lumière : la flamme subite des lampes dessinait très nettement son visage. Elle se tenait debout, prête à sortir, son voile relevé, lorsque M. Danglars la vit. Aussitôt le vieillard devint livide, une lueur traversa ses yeux qui flamboyèrent. Il resta quelques instants à la contempler. On eût dit que cette étrangère devinait pour lui une monstrueuse évocation du passé. Il étendit le bras vers elle, en balbutiant d'une voix étranglée :

– Cette femme !. cette femme 1.

Et il demeurait immobile à la même place, l'œil fixe, les bras toujours étendus, secouant la main avec un mouvement nerveux. Catherine le reconnaissait, elle aussi. Elle reculait maintenant frappée de stupeur ; son corps tremblait, ses lèvres blêmissaient. Enfin, sa terreur fut plus forte ; elle courut vers la porte pour fuir. Mais devant elle se dressait déjà le vieillard ; il la saisit rudement par le bras, et violemment :

– Que venez-vous faire ici ? De qui venez-vous détruire la joie ? A qui venez-vous voler son honneur ? Et je la retrouve après vingt deux ans d'oubli ! C'est vous qui avez consumé ma vie, blanchi mes cheveux avant l'âge et anéanti mes espérances ! C'est une femme ! ça ! Et quand on rencontre un monstre pareil, on ne peut pas l'écraser comme on ferait d'une vipère en son chemin !

Cette scène avait été si imprévue, si violente, que Diane et Maximilien se demandaient s'ils ne rêvaient pas, si M. Danglars ne devenait pas le jouet d'une hallucination. Qu'y avait-il de commun entre madame de Morère et

lui ? Où l'avait-il connue ? Ne commettait-il pas une erreur folle ? Mais non. Il suffisait de regarder Catherine, toute blanche ; dégagee de la rude main du vieillard elle reculait jusqu'à la muraille, où elle restait collée sous le coup d'une indicible épouvante.

Cependant la réflexion faisait son œuvre chez M. Danglars. Il passa une main tremblante sur son front. Il se tourna vers Diane et ses yeux s'attendrirent et une immense pitié l'envahit :

– Votre mère. c'est votre mère. murmura-t-il. Il faut pourtant que je parle, il faut que Maximilien sache. Je ne peux pas me taire, non, je ne peux pas.

Catherine eut un faible gémissement. Elle ne se tenait plus debout ; à peine eut-elle la force d'avancer un peu vers la porte. Elle espérait encore fuir cette horrible scène, elle espérait fuir surtout ce grand vieillard aux yeux implacables, au regard dur, qui se dressait devant elle comme une statue vivante de la justice. Mais il était là, mais il la forçait de rester. Il l'obligeait à être châtiée devant sa fille, à boire la coupe jusqu'à la lie. M. Danglars contemplait son petit-fils maintenant :

– Écoule, Maximilien. Tu vas apprendre ce que j'ai toujours caché. Tu m'as demandé naguère pourquoi je t'avais adopté, moi ton aïeul, moi le père de ta mère. Je t'ai répondu que j'étais ton seul parent vivant et que je voulais mettre un lien de plus entre nous : la solidarité puissante du même nom. Je mentais ! Je t'ai adopté parce que je ne voulais pas que tu t'appelasses comme ton père !

– Dieu ! s'écria Maximilien.

– Ne l'accuse pas ! reprit fièrement le vieillard. Le mari de ma fille fut un noble cœur et un vaillant soldat. Demande à quelques-uns des généraux d'aujourd'hui ce qu'a été le capitaine Sorbier. Ils te répondront que sa vie fut pure comme son épée. Il ne commit qu'une seule faute, celle d'épouser en secondes noces la femme qui est là. Il donna le nom qu'avait saintement porté ta mère à une misérable qui devait le déshonorer !

Les quatre acteurs de ce drame restaient agités par des sentiments contraires : Diane et Maximilien subissaient surtout une stupéfaction mêlée de terreur. Ils sentaient vaguement qu'un des liens qui les unissait venait de se casser brutalement. Catherine, elle, pliait devant M. Danglars, devant l'aïeul, inflexible et hautain comme la justice :

– Tu avais cinq ans, Maximilien, continua-t-il. Ton père habitait Foix. Un jour, il m'écrivit en Bretagne pour me demander la permission de se remarier. Il y a de dangereuses créatures. Il avait vu cette femme, la belle Catherine Jouve, comme on l'appelait. Il éprouvait pour elle une de ces passions insensées qui consomment le cœur et incendient le cerveau. J'oubliai, Dieu me pardonne ! le souvenir de mon enfant : je ne pensai qu'à toi. Si tu trouvais une marâtre en cette belle-mère ? Je vins à Foix ; je questionnai, je m'informai. On ne disait rien d'elle en somme. Un peu coquette, avec des allures étranges. Mais il faut être indulgent, paraît-il, pour ces filles des pays exotiques. Elle affectait pour ton père un amour profond ; et lui, lui, le malheureux ! il l'aimait follement. Au reste pauvre, n'ayant que sa beauté insolente pour dot, habituée au luxe et rêvant le mariage pour devenir libre.

Il se tut une minute. Il fermait les yeux afin de repasser dans son souvenir le drame des jours disparus :

– Je me revois encore dans cette vieille église de Saint-Voluzien, par une radieuse matinée de printemps. Je te tenais par la main ; nous étions dans une petite chapelle. Je priais ta mère pour que celle qui la remplaçait t'aimât aussi, mon pauvre abandonné ! Les orgues chantaient et cette femme courbait son front, rougissante.

Madame de Morère poussa un sanglot. Le vieillard feignit de n'avoir pas entendu.

– Tiens, Maximilien, j'abrège : le ressouvenir de ces hontes me soulève le cœur de dégoût ! Elle rougissait de pudeur, n'est-ce pas. comme la jeune fille qui va se donner à son époux ? Eh bien ! le soir, en entrant dans la chambre nuptiale, ayant encore sa robe blanche de mariée, ayant encore au front son ironique couronne de vierge, elle dit à ton père, froidement : « Je suis enceinte, et si je vous ai épousé, c'est que mon amant est marié et que je voulais donner un nom à mon enfant qui naîtra ! »

Catherine était à genoux maintenant, le front courbé, sanglotant, écrasée sous cette évocation effroyable du passé.

– Tu comprends tout, n'est-ce pas, maintenant, poursuivit M. Danglars. Dans le premier transport de rage, ton père voulut tuer la misérable ! C'est

alors, qu'épouvantée, elle écrivit l'aveu que j'ai chez moi, l'aveu que tu liras ! Et d'ailleurs, cet aveu écrit est-il nécessaire ? regarde-la !

Elle gisait presque inanimée. Et cette horrible scène elle la subissait devant sa fille ! Devant sa fille aux yeux de laquelle on étalait toutes ses hontes ! De sa fille qui assistait effarée, muette, à la turpitude vivante de sa mère ! La vie a d'implacables cruautés. Rien que cette heure de réalité atroce suffisait peut-être à expier tous les crimes de cette femme. Et il lui fallut encore entendre le reste : le récit de l'explication du mari et de la femme ; leur séparation éclatante le lendemain même ; et le scandale mis à nu devant toute une ville. En somme, tout ce que M. Fauré racontait naguère à madame Vernier et à Maurice Gendron. Le nom du capitaine Sorbier avait été mêlé à tous ces racontars qui accompagnent ces aventures-là. On traînait cet honnête homme dans toutes les boues : à peine quelques voix s'élevaient-elles dans le silence pour le défendre. Et les suppositions, les inventions, les romans et les mensonges ! Les gens sûrs de leur fait qui affirment ce qu'ils ignorent et certifient ce qu'ils imaginent ; tous ces secrets d'alcôve, salis, souillés, vendus et colportés dans un éclat de rire ! Enfin, après plusieurs mois d'un martyre moral qui le mettait à l'agonie, le capitaine Sorbier n'y tenait plus. Il songeait à son nom jeté en risée à la foule ; il songeait qu'un enfant naîtrait qui porterait son nom ; à moins que, fort de cet aveu écrit par la criminelle, il ne tentât cet autre scandale d'un procès en désaveu.

La voix de M. Danglars était brisée : ses forces le trahissaient à la fin.

– Tu sais tout maintenant, mon fils. Souvent tu m'as parlé de l'impression sinistre que t'avait laissée ton père, trouvé par toi, la tête fracassée, dans son lit. C'est cette femme qui l'a assassiné.

Diane n'en pouvait plus. Elle tomba brisée, vaincue, cachant sa tête entre ses mains. Sa mère, sa mère avait fait tout cela ! Un âcre dégoût lui montait à la gorge ; elle songeait avec horreur que cette femme l'avait enfantée, et que le même sang coulait dans leurs veines, et qu'elle, la malheureuse ! elle aimait le fils de l'homme tué par sa mère ! Elle n'osait plus regarder Maximilien immobile, glacé d'horreur, éperdu devant toutes ces infamies. Un dernier espoir restait au jeune homme, car il souffrait non seulement

pour lui, mais pour Diane. Il regarda madame de Morère inanimée dans son écrasement ; un élan de fierté le souleva :

– Mais défendez-vous, au moins ! Dites-moi donc que vous avez une excuse ! Dites-moi que vous n’avez pas, de gaîté de cœur, brisé la vie d’un galant homme ! Il s’agit de mon père, entendez-vous ! Un mot, je vous demande un mot, rien qu’un seul mot. Elle se tait !. Je l’ai trouvé, moi, mon père, la tête cassée, gisant sur son lit ; et j’avais cinq ans et je n’ai qu’à fermer les yeux pour revoir cette hideuse scène ! Diane, Diane, c’est ta mère qui l’avait tué !

Et avec la naïve confiance des êtres qui aiment, il alla rouler, tout chancelant dans les bras de la jeune femme. Il lui demandait de le consoler du coup qui les meurtrissait à jamais tous les deux ! Quant à Catherine, elle se traînait dehors, n’osant regarder personne, se sentant finie, marquée au front, reniée par sa fille, reniée par l’homme qu’aimait sa fille. Une folie grandissait en elle. Elle confondait Maximilien et son père. Il lui semblait qu’en face d’elle se dressait un fantôme qui la jugeait et qui la chassait et qui lui criait une épouvantable malédiction !

Cependant Diane sanglotait et elle balbutiait :

– Je ne suis plus digne d’être ta femme. O mon bien-aimé, il faut donc que nous soyons séparés au moment où nous allions être heureux ! Mais qu’ai-je donc fait à Dieu pour être frappée toujours ! Il m’a donc maudite jusque dans les entrailles de ma mère !

– Et pourquoi ne t’aimerait-il pas, ma fille ? dit la voix grave de l’aïeul. Quelle faute as-tu commise ? De quel crime es-tu coupable ? Depuis quand les enfants portent-ils le poids des actions de leurs pères ? Moi, son aïeul, je te donne à lui !..

L’énergie du vieillard l’abandonnait à la fin. Il fléchissait sous le poids de ces émotions répétées. Il eut à peine la force de les réunir entre ses bras :

– Qui sait ? murmura-t-il. Les desseins de Dieu vous ont peut-être réunis pour effacer les fautes que les vôtres ont commises ? Il fait pousser des fleurs sur des tombes : il peut bien vouloir que des amours germent d’entre des haines.

– Je t’aime, ô ma chérie ! dit doucement Maximilien. Me crois-tu assez lâche pour t’abandonner quand la vie s’acharne après toi ? N’es-tu pas la

plus loyale des femmes, la plus fière et la plus noble de toutes ? Ta mère. Eh ! mon Dieu ! tu la connaissais ! Quand t'a-t-elle aimée ? Il y a des seins qui devraient rester stériles, n'étant pas dignes de la fécondité. Il n'y a rien de commun entre cette femme et toi. Elle n'a créé que ton corps, qui est périssable ; c'est Dieu qui a conçu ton âme, qui est immortelle !

Elle ne l'écoutait pas. Elle restait muette et glacée sous ses baisers. Maximilien sentait cette figure pâle, toute froide, sous ses lèvres, comme un visage de morte. Les yeux de Diane avaient une expression égarée. Ils demeuraient fixes, dans le vide. En vain essayait-il de l'animer, de la réchauffer, de la consoler : pour la première fois, depuis qu'ils s'aimaient, il demeurait sans action sur elle. Il y avait dans le regard de la jeune femme un abattement profond ; il semblait qu'un grand mur se dressait soudainement devant elle et qu'elle s'y brisait le front.

– Mais, parle-moi, reprit-il, ne garde pas ce silence qui me désespère. Il y a encore de beaux jours pour toi, pour moi, pour ceux que nous aimons. Ta mère ? Eh ! qu'importe ! Ton nom ? Ne vas-tu pas le changer contre le mien ? Ce drame de famille, nul ne le connaît, en somme ; aucune responsabilité ne pèse sur toi. Et puis, à quoi bon tant discourir ? qu'ai-je besoin de discuter encore ? Tu m'aimes et je t'aime : voilà tout ce que je sais et tout ce que je veux savoir ! Tu es ma famille comme je suis la tienne ! La vraie patrie est celle où l'on s'aime et je ne connais pas de bonheur plus grand que l'ivresse de tes baisers !

Elle se taisait toujours. Pas un mot ne sortait de ses lèvres décolorées. Une sorte d'effroi la prenait maintenant. Elle avait des frissons courts et par instant une flamme vive traversait ses yeux immobiles. Maximilien la tenait serrée contre lui, l'embrassant, l'étreignant, essayant de rappeler la vie en elle. Et rien, rien. Elle ne le repoussait pas, elle ne l'attirait pas. On eût dit que la vie s'arrêtait brusquement en cette créature. Était-ce donc le contre-coup de la scène violente qui venait de se produire ? Ou bien de mortelles pensées naissaient-elles subitement dans son esprit ? La terreur envahissait Maximilien lentement. Cet état durerait-il ? Continuerait-elle à rester ainsi ? Il se demandait maintenant si l'humiliation subie par Catherine ne rejaillissait pas sur Diane ; si encore une fois la fille n'allait pas payer pour la mère !

– Ma bien-aimée, entends-moi, réponds-moi, reprit-il avec sa terreur grandissante. Ne garde pas ce silence qui me désespère ! Mais ta douleur est la mienne, mais je souffre de tout ce que tu peux souffrir ! Diane !.. Diane !..

Son accent fut si désespéré dans ses paroles qu'elle sembla sortir de son rêve profond, comme Juliette arrachée au tombeau. Un peu de sang coulait plus vif sous la blancheur mate de son visage. Elle tourna ses yeux vers lui, et son regard prit une expression navrante et désolée : on eût dit que Maximilien était mort pour elle, qu'elle ne le verrait plus, que le dernier lien qui les unissait venait de se rompre pour toujours. Et tout à coup, des larmes jaillirent arrachées à son courage par une douleur trop aiguë. Puis elle se leva, marchant avec cette raideur automatique des êtres qui luttent contre des forces défaillantes. Elle se traîna vers un petit meuble où elle serrait ses papiers, ses écrins. Elle y chercha un coffret qui contenait plusieurs liasses. Alors, détachant une feuille imprimée à demi jaunie par le temps, elle la tendit à Maximilien. C'était son acte de naissance. Il la regarda étonné, il ne comprenait pas. Enfin il prit à son tour le papier. Il lut, et ses yeux déchiffrèrent ces lignes froides, indifférentes, où le destin cruel écrivait leur sort :

« L'an mil huit cent soixante, le 12 février à midi ; acte de naissance de Louise-Diane Sorbier, du sexe féminin, née le 11 février courant, à dix heures du matin, au domicile de sa mère, fille de Jean-Auguste Sorbier, âgé de trente-cinq ans, ancien capitaine de chasseurs, décédé, et de Marie-Catherine Jouve, âgée de vingt-cinq ans, sans profession, son épouse. » etc., etc.

C'était elle, elle Diane, l'enfant que Catherine Jouve portait dans son sein lorsqu'elle épousait impudemment M. Sorbier ! Étrangers l'un et l'autre par le sang, Diane et Maximilien, légalement, étaient frère et sœur. A l'heure même où ils allaient s'appartenir pour toujours, un mur infranchissable se dressait irrévocablement entre eux. La loi, protégeant des coupables, écrasait ces deux innocents !

Maximilien lisait, relisait ce papier banal, terrible dans sa simplicité. Il comprenait ! Et il restait là, muet, farouche, hébété ; toute sa vie tenait dans ces quelques lignes sèches, sur ce papier commun, où traînaient çà et là une

trentaine de mots d'une encre pâlie, écrits par un employée de mairie indifférent. Sa sœur ! Diane était sa sœur ! Mais c'est donc possible ces choses-là ! Il arrive donc de pareils accidents ! Sa sœur 1 Et machinalement il recommençait la lecture :

« L'an mil huit cent soixante, le 12 février à midi. » les caractères semblaient sortir du papier, venir lui danser devant ses yeux d'un air ironique et moqueur. Il suffisait d'un mensonge impudemment soutenu par une misérable pour que la loi recueillît ce mensonge, le consacraît, le protégeât, le perpétuât ! Pour qu'elle en meurtrît deux êtres purs, loyaux, innocents et bons ! Maximilien pouvait tout pour la défendre de son amour ; il pouvait se battre en duel, risquer sa vie, traverser les mers, accomplir des actions surhumaines ; il pouvait se prendre corps à corps avec un animal sauvage, renverser un obstacle matériel, arracher, l'une après l'autre, avec ses ongles, les pierres d'un monument, user la santé de son corps et les croyances de son âme à servir une œuvre. *

Il pouvait tout !

Tout, excepté détruire ce papier qui était un mensonge, une calomnie, un faux moral, une insulte à la conscience ! Il pouvait tout, excepté faire que cette feuille n'existât pas ! Cette feuille banale, vulgaire, écrite autrefois, par une main grossière, dans une mairie inconnue ! « L'an mil huit cent soixante, le 12 février, à midi. » Six lignes détruisaient deux existences ! Un peu d'encre noire sur du papier blanc désespérait deux créatures humaines ! Et encore une fois les innocents payaient pour les coupables ! Et encore une fois les enfants portaient le poids des fautes que leurs parents avaient commises !

Il se faisait un effroyable déchirement dans l'âme de cet homme ; quelque chose se cassait dans son cœur. Il sentait une fatalité toute-puissante s'abattre sur sa tête ; elle lui enfonçait ses crocs aigus dans le crâne, semblable à ces oiseaux fantastiques qui hantent nos rêves. Il n'avait même pas la force de parler ; des sanglots s'étranglaient dans sa gorge sèche. Puis un affolement le prit. Il regarda une dernière fois l'acte de naissance de Diane, une dernière fois il lut ces lignes qui brisaient son avenir. Et, sans dire un mot, sans retourner la tête, il s'enfuit affolé, éperdu, traqué par son désespoir, croyant entendre une voix ironique qui disait à son

oreille avec un éclat de rire moqueur : « L'an mil huit cent soixante,
le 12 février, à midi. »

XV

Depuis qu'il était nommé procureur général à Paris, M. Fauré sortait peu. Les exigences d'un service à organiser, les visites de courtoisie aux divers membres du parquet et des cours, tout cela absorbait le plus clair de son temps. Il accepta cependant une invitation à dîner, un soir, chez sa cousine Jeanne Vernier. Ce galant homme appartenait à la classe des magistrats aimables : ceux qui savent tout concilier, le devoir et la courtoisie. Il désirait au reste recueillir les impressions du monde sur une affaire qui le préoccupait. Dans une société telle que la nôtre, jamais on n'empêchera le duel d'être à la mode. C'est le seul recours de l'honneur. Demandez donc aux tribunaux de repriser certains accrocs avec l'aiguille perfide du code ! Neuf fois sur dix, le parquet ne bouge pas. Les procès-verbaux sont datés de la frontière ; on s'est piqué au bras. Le magistrat sourit, s'incline et passe. Mais lorsqu'il y a eu mort d'homme, c'est grave. Ce n'est plus une simple affaire correctionnelle : la chose doit se juger au criminel, comme on dit. Le jury de la Seine dirait donc le dernier mot du duel Morère-Tandray, comme on l'appelait ; M. Fauré devait parler comme représentant du gouvernement. Mais il connaissait les dessous inavoués de la rencontre ; et ce qu'avait été naguère la belle Catherine Jouve, à Foix, et sa liaison avec son gendre ; il savait quel homme d'honneur était M. de Morère, combien il avait dû souffrir. S'il ignorait les causes réelles de la rencontre, il n'en devinait pas moins l'un de ces drames de la vie parisienne qu'on s'efforce de cacher. Mais que disait le monde ? Que pensait-il ? Sous les potins de celle-ci, et les bavardages de celle-là, à travers les phrases d'un gommeux à la mode, et les mots d'esprit d'une précieuse de salon, il démêlerait bien quelque chose.

Le dîner de madame Vernier lui offrait ce qu'il cherchait. Tout Paris était bien représenté là. Il y avait et Maurice Gendron, et Louis Maréchal, et madame Repp, et madame Trakof, et celle-ci et celle-là ! Madame Trakof et madame Vernier ne se quittaient plus. Jeanne se piquait maintenant de défendre la Russe. Quand on a beaucoup d'esprit, l'excentricité ne nuit pas.

– Elle a tant d'esprit ! ma chère, disait-elle .aux jolies femmes, comme pour l'excuser d'un défaut.

– Elle est si jolie ! disait-elle aux femmes d'esprit, comme pour l'excuser d'une qualité.

Jeanne avait placé ses convives ainsi qu'il convenait : notamment Louis Maréchal à côté de madame Repp. Pourquoi ? . On ne sait jamais. Est-ce que ? . Tant qu'on n'a pas vu, on n'a rien vu ; il faut se méfier de l'apparence et ne pas même croire à la réalité ; et quand on n'est pas sûr de quelque chose, on ne sait rien du tout. Pourtant on remarquait que, depuis leur villégiature au château de Vairs, Louis Maréchal et madame Repp se voyaient souvent. Le premier rencontrait fréquemment la seconde par hasard et la seconde aimait à parler par hasard du premier.

Et Jeanne Vernier elle-même ? Est-ce que Maurice ? . On est si méchant ! On le fut même dès le commencement du dîner. Naturellement ce fut madame Rochez qui donna le signal. Elle mit le feu aux poudres. Tout d'abord, le scandale du jour : à tout seigneur, tout honneur. L'histoire d'une grande dame, surnommée « la comtesse bleue, » qui le matin cravachait sa rivale en pleine allée des Acacias. La rivale une fois cravachée, elle prenait le soir un autre amant. Elle aurait peut-être dû commencer par là. Puis ce fut Diane que la douce Henriette mit sur le tapis ; elle usa toute sa coquetterie à découper artistiquement son ennemie. Ce fut de la besogne joliment faite. Naturellement elle soutint encore que Diane et Maximilien ne se marieraient pas. Ensuite on parla d'autre chose ; on effleura tous les sujets avec cette mondanité railleuse que les vrais Parisiens possèdent seuls. Et le dîner s'acheva, et la soirée commença, et elle se continua sans que M. Fauré entendît prononcer le nom du marquis de Tandray. Seul, Louis Maréchal dit à un moment, à propos d'un cheval de courses :

– Il m'a rappelé le steppeur de Fabien.

Et madame Trakof. riposta négligemment, en montrant l'émail de ses jolies dents :

– A propos, que devient-il donc, ce cher marquis ? on ne le voit plus.

Elle oubliait parfaitement qu'il n'était plus de ce monde. Il est vrai qu'on échangea presque aussitôt ce dialogue, bien parisien dans son indifférence narquoise :

– Mais il est mort, ma chère.

– C'est vrai, puisque sa femme est veuve.

– Elle ne l'était donc pas ?

– Ce cher marquis, on ne l'a pas beaucoup regretté.

– Que dites-vous là, mon bon ami ? Vous vous trompez absolument. Il a emporté tous nos regrets.

– C'est vrai, puisqu'il ne nous en a laissé aucun !

M. Fauré écoutait avec soin, ne perdant pas un mot, et peu à peu, il se faisait une opinion bien nette. Le monde se souciait du marquis de Tandray comme du grand Mongol. Avait-il été tué en duel ou bien était-il mort dans son lit comme un bon bourgeois de la rue Saint-Fiacre ? On ne savait plus. Oui, il existait bien autrefois un marquis de Tandray, qui portait beau, qui charmait quelques-unes et ravissait quelques autres. Mais aujourd'hui ? Pchst !.. Envolé, disparu, évanoui. Fumée !.. Tandray ? Qui ça, Tandray ? Tandray ? connais pas ! L'oubli pesait plus lourdement sur son souvenir que les six pieds de terre de sa tombe ne pesaient sur son corps.

M. Fauré était fixé. Un homme si bien et si vite enterré de toutes les façons méritait qu'on l'oubliât. Il laissait derrière lui une veuve et un adversaire plein d'honneur. A quoi bon soulever un nouveau scandale autour de ces braves gens ? D'un côté, la loi ordonnait aux magistrats de venger un être peu aimé : de l'autre, la conscience commandait à ce même magistrat de ménager des êtres très intéressants. M. Fauré n'hésita pas. Il écrivit à M. de Morère pour le prier de passer un matin à son cabinet.

– Monsieur, dit-il, je crois que vous désirez peu de bruit autour de cette histoire. Voici donc ce que je vous propose, je vais inscrire votre affaire pour cette session même ; sur ma demande, le président des assises interdira la publication des débats : mon réquisitoire sera très modéré : le jury vous

acquittera, selon sa coutume, je l'espère, vous et les quatre témoins, et tout sera terminé.

M. de Morère fut profondément touché de ces paroles. Il éprouvait une profonde reconnaissance pour le galant homme qui lui évitait ainsi les angoisses d'un procès tapageur. Aussi quand il sut ce qui se passait entre Maximilien et Diane, son parti fut vite arrêté. Quoi ! les deux jeunes gens seraient à jamais séparés par un mensonge légal ? Quoi ! deux existences seraient brisées pour toujours ! Non. Il devait exister un moyen de couper ce nœud gordien. Ce que lui, homme du monde, ignorait, un homme de loi ne l'ignorait pas. A qui se confier ? A un avocat, à un avoué, à un notaire ? Certes, il n'aurait que l'embarras du choix. Mais à personnage nouveau, nouvelles confidences. M. Fauré, au contraire, connaissait une partie de l'histoire. Une isite de M. Danglars le confirma dans sa résolution.

Le lendemain de ce jour maudit où Maximilien s'enfuyait affolé de chez Diane, le vieillard se présentait ohez M. Morère et, avec sa fermeté stoïque :

– Monsieur, disait-il, nous voici, vous et moi, redevenus chefs de famille : vous par tendresse, moi par devoir ; nous représentons deux pauvres êtres incapables de se défendre eux-mêmes. La passion les égare, le désespoir les trouble. Ils ne voient plus clair dans les ténèbres où ils sont. En fait, ils sont étrangers l'un à l'autre ; en droit, tout officier de l'état civil refusera de les unir. Nous, qui sommes de sang-froid, nous pouvons et nous devons les protéger.

– Vous avez raison, monsieur, répliqua M. de Morère. Tout ce qu'il est humainement possible de faire, nous le ferons.

– J'ai une arme, reprit nettement le vieillard : l'arme écrit et signé par votre femme. On peut s'en servir : le permettez-vous ?

Et en même temps il tendait à l'aïeul une feuille de papier jaunie par le temps : quelques lignes seulement, mais terribles dans leur éloquente simplicité ; quelques lignes, d'une écriture tremblée, où Catherine Jouve avouait s'être mariée au capitaine Sorbier, étant enceinte d'un autre. Et avec cette première preuve, M. Danglars en possédait une autre ; une liasse de lettres que l'amant de Catherine Jouve avait écrites naguère à sa maîtresse.. On y suivait pas à pas l'intrigue abominable où avaient sombré le bonheur et la vie du capitaine Sorbier, et les inquiétudes de la jeune fille en se

sentant grosse ; et l'infâme projet d'épouser le premier venu pour lui faire endosser cette paternité menteuse ; et les jalousies de l'amant, qui ne voulait pas que sa maîtresse appartînt à son mari.

– Avec tout cela, continua M. Danglars, il est impossible que la loi ne fournisse pas un moyen d'éclairer ces ténèbres, mais je vous le répète, il s'agit de celle qui s'appelle aujourd'hui madame de Morère. Nous allons secouer le passé : il en sortira. bien des hontes ; nous allons remuer de la boue : elle rejaillira sur votre nom. Je m'adresse à vous. Votre considération est en jeu. De nouveaux scandales naîtront ; dites oui ou dites non.

M. de Morère releva le front. Et avec un sourire hautain et méprisant :

– Monsieur, répliqua-t-il, je n'ai pas plus le droit de songer à moi, que vous n'avez le droit de songer à vous. Nous ne sommes pas intéressants, nous autres. Notre vie se termine : celle de ces deux enfants commence. Ma considération est menacée ? Je ne le crois pas. L'honneur est personnel : nul ne peut entamer le mien. La coupable porte mon nom ?.. Je n'avais qu'à ne pas le lui donner. Depuis que j'ai épousé cette misérable, je subis le châtiment de ma faute et de ma déraison. Ceci n'est qu'une expiation de plus. Le monde ? Eh ! que m'importe ! Je relève de ma conscience, non pas de l'opinion des autres !

Il s'arrêta une minute : une émotion le poignait.

– Si vous saviez ce que je souffre ! Mon père s'est appelé de ce nom que je vais traîner dans la boue, après l'avoir traîné dans le ridicule.

Un feu clair flambait dans la cheminée. M. Danglars regarda une minute M. de Morère. Celui-ci était fort pâle. Le vieillard reprit les papiers qui contenaient et l'aveu de Catherine Jouve, et le lettres de son amant. Cette liasse constituait, en somme, les seules preuves matérielles ; s'il les anéantissait, plus rien. Il contemplait cet homme de cinquante ans, dont toute la vie avait été malheureuse à la suite d'une seule faiblesse ! Il songeait à ses souffrances passées, à ses souffrances futures. Une profonde pitié lui venait. Il fit un pas vers la cheminée pour brûler ce terrible dossier qui renfermait pourtant le bonheur de son petit-fils. Mais, déjà M. de Morère s'élançait vers lui : ils s'élevaient tous les deux à la même hauteur dans le sacrifice.

– Merci, monsieur, dit-il ; mais ma douleur n'est rien à côté du bonheur de ceux que nous aimons. Je veux m'oublier jusqu'au bout ; qu'on me traîne sur la claie, mais que Diane soit heureuse, mais que Maximilien soit heureux ! Rien ne doit détruire les joies qu'ils ont rêvées. Leur amour vaudra toutes mes douleurs, et leur sourire me paiera toute ma torture 1

M. Danglars sentit que son émotion doublait. Des larmes jaillirent de ses yeux. Les pleurs de ce vieillard furent la récompense du sacrifice.

Alors ils s'expliquèrent et arrêtèrent leur plan de conduite. L'idée de se confier à M. Fauré était bonne. Il les aiderait avec son autorité de magistrat, avec sa probité d'homme avec son expérience de légiste. M. Danglars alla le trouver. M. Fauré savait tout depuis longtemps. Ne refusait-il pas naguère de révéler à sa cousine Jeanne Vernier ce qu'il considérait être le secret professionnel ? Il avait même commencé une enquête autrefois sur le suicide du capitaine Sorbier ; puis il s'arrêtait devant l'horreur de ce drame intime. La justice restait désarmée en présence du piège monstrueux tendu à la crédulité d'un honnête homme ; elle devait au moins à sa mémoire la consolation du silence.

– Laissez-moi ces lettres, dit-il au grand-père de Maximilien ; laissez-moi l'aveu de la coupable. Je veux examiner ce dossier avec soin. Peut-être un recours légal est-il encore possible. En tout cas, c'est à votre petit-fils qu'il appartiendra de prendre une résolution.

Il fut convenu que le lendemain M. Fauré viendrait chez la marquise. Rendez-vous fut fixé pour deux heures de l'après-midi, avenue de Messine. Le magistrat ne disait pas une phrase qui permît à M. Danglars d'espérer ; il ne prononçait pas non plus le grand mot : impossible. Quand on souffre, c'est déjà beaucoup que de ne pas désespérer tout à fait. En rentrant chez lui, il écrivit à M. de Morère pour le prévenir ; puis il se rendit dans la chambre de Maximilien. Celui-ci n'était pas rentré.

Rentré !

Le jeune homme errait par les rues, ne sentant pas le froid de la nuit, poursuivi par la pensée de son malheur. Elle ne le quittait pas. Elle le hantait, fidèle et implacable comme son ombre. Diane ne serait jamais à lui ! Ces six mots sonnaient dans sa tête, comme un refrain régulier. Ainsi le cavalier fantastique de la ballade, lorsque son démon le poursuit et qu'il

franchit pour lui échapper les halliers, les forêts et les torrents. Diane ne serait jamais à lui ! A quoi servait d'être fier, noble et chevaleresque ? Pourquoi se sacrifiait-on à de vaines idées d'honneur ? Où donc la récompense de tant d'efforts perdus, de tant de douleurs supportées ? Ils s'aimaient, et ils restaient purs ; ils se désiraient, et ils demeuraient chastes. Nul ne le savait ; bien plus, le monde, toujours porté à croire le mal, les accusait sans doute de tout ce qu'ils n'avaient point fait. Quelle duperie que le bien ! Mieux vaut se mal conduire, en n'écoutant que les conseils intéressés de la bête !

Diane ne serait jamais à lui ! Pourquoi ? Qu'est-ce qui les séparait ? Sa volonté à lui ? Non. Sa volonté à elle ? Non ; mais une fatalité toute-puissante qui les dominait. Par suite d'un événement imprévu, extraordinaire, hors du cadre où se meuvent de coutume les événements humains : parce que son père à lui avait écouté son amour au lieu de sa raison, parce que sa mère à elle avait mené une existence infâme, pour toutes ces causes réunies, ils ne pouvaient pas s'épouser. Un mur se dressait entre eux. Eh bien ! est-ce qu'il n'y a rien en dehors du mariage ? Ils rêvaient une union régulière, entourée du respect de tous ; un amour en plein ciel, sans mensonge ni déloyauté. C'était impossible. Soit. Il leur restait l'union irrégulière, l'amour qui se cache ou qu'on ignore. Ils ne seraient pas coupables par intention, mais par nécessité. Diane serait sa maîtresse, et le monde ne saurait rien. S'il savait quelque chose, il fermerait les yeux. Est-ce que l'on ne voit pas tous les jours des tolérances pareilles ? Est-ce que l'on ne parle pas couramment de la liaison de M. X*** et de madame Y*** ? Et personne ne songe à s'en étonner ou à leur en vouloir. A peine un sourire par-ci par-là, ou une allusion railleuse de temps à autre. Les maîtresses de maison ont grand soin d'inviter ensemble ceux que la chronique mondaine unit avec une bienveillance ironique. Et Diane ne souffrirait même pas du blâme des siens. M. de Morère et M. Danglars estimaient la vie pour ce qu'elle vaut. Ils connaissaient les combats d'âme de ces deux amants passionnés et sincères. Ils approuveraient leur révolte contre la fatalité injuste.

Dans le tumulte de ses idées, Maximilien marchait devant lui, sous cette nuit d'hiver, absorbé par la toute-puissance de sa pensée douloureuse. De

temps en temps, il s'arrêtait, s'appuyant contre un mur. Il défaillait de fatigue morale, toujours insensible à cette bise glacée soufflant à travers les rues. Puis cette course violente lui fouettait le sang. Au matin, Il s'arrêta, regardant vaguement autour de lui. Il arrivait sur les terrains vagues qui entourent Montmartre. Le jour commençait à paraître. Une brume grise flottait au-dessus des toits ; un murmure montait sourd et confus de toutes ces maisons accroupies. La vie interrompue par le sommeil, reprenait lentement autour de lui. Dans les ruelles avoisinantes, les ouvriers se levaient pour le labeur journalier. Le grand chemin s'emplissait de bruit ; et les appels des charretiers, les hennissements des chevaux se mêlaient déjà aux roulements lointains. Des maraîchers passaient, menant leurs épaisses voitures ; ensuite les bouchers, conduisant aux abattoirs des troupeaux de bœufs et de moutons ; derrière, ces charrettes plates où s'empilent des barriques de vin, marbrées çà et là de taches rouges ; un peu plus loin, des sacs de farine accumulés dans des camions énormes, laissant voler dans l'air une poussière fine et diaphane qui blanchissait les roues, les essieux et les croupes robustes des chevaux. Toute la vie animale de Paris passait par là.

Maximilien regardait défilér de son œil morne ce qui nourrissait le corps de la grande cité.

Pendant ce temps, la brume grise se dissipait lentement ; les maisons sortaient les unes après les autres du lincol de brouillard qui les enveloppait auparavant. De ces hauteurs, Maximilien apercevait nettement un pan énorme de la ville étalé devant lui. Les rues se croisaient et s'entre-croisaient avec une minceur de lacets indéfiniment mêlés les uns dans les autres. Ça et là surgissaient, de la masse gigantesque, des édifices aux contours plus nets, aux arêtes plus vives. Plus loin, une ligne sinueuse qui, vue à distance, ressemblait à un serpent tordu sur lui-même : les boulevards, arbre de couche de cette puissante machine.

Et la pensée remuait dans le cerveau decet homme intelligent affiné encore par une vive souffrance. Il venait de voir tout ce qui alimentait le corps de Paris : il se demandait où était ce qui alimentait son âme.

Dans les mœurs, la corruption ; dans les croyances, le scepticisme ; dans les idées, l'abaissement. Tout ce qu'on respectait jadis, on le méprise à

présent, et l'on insulte tout ce qu'on adorait autrefois. Le chemin de la vie est encombré de broussailles, et le monde ressemble à une Palmyre semée de ruines ! L'homme a pris la croix et l'a secouée frénétiquement jusqu'à ce qu'il l'ait arrachée. Et une fois seul, ne voyant plus Dieu, il a pris peur .comme l'enfant dans les ténèbres.

Maximilien s'apaisait lentement à mesure que ces idées plus hautes relevaient son esprit et raffermisaient son cerveau. Maintenant il se blâmait de sa lâcheté en face de lui-même. Il cherchait tout à l'heure la récompense de ses efforts perdus, de ses douleurs supportées. Elle était dans la satisfaction de son devoir accompli. Le bien, une duperie ! L'honneur, une idée vaine ! Quand lui seul et Diane connaîtraient l'étendue de leur sacrifice, cela suffirait pour qu'ils eussent eu raison de se sacrifier. A quoi sert d'être noble, fier et chevaleresque ? A goûter l'exquis repos, la divine tranquillité de la conscience heureuse d'elle-même !

Et les yeux du jeune homme se portaient à présent sur Paris, éclairé par l'aube matinale. Les froids rayons d'un soleil d'hiver brillaient partout. La vie renaissait de tous les côtés. Rien n'alimentait l'âme de cette capitale du monde ? Il se trompait encore. Les mœurs peuvent décroître, les croyances s'affaiblir et les idées s'abaisser. Ce ne sont que des maladies d'un moment. L'humanité veille. Qu'importent des générations se ruant au plaisir, affolées par l'argent et désertant l'idéal ? L'exemple donné par l'élite suffit à enseigner la foule. Les vérités pénètrent lentement dans l'âme des peuples, mais rien ne les empêche de luire. Il vient toujours une heure où elles s'affirment violemment ! Certes, dans cette immense cité, des milliers et des milliers d'individus ne vivaient que pour la bête : eh bien ! lui, Maximilien, vivrait pour l'âme. Cet amas informe de maisons contenait bien des intelligences dévoyées, bien des créatures flétries, bien des consciences vendues ; certes beaucoup dans ces masses d'individus ne connaissaient d'autre frein que leur bon plaisir et d'autre dieu que le veau d'or. Eh bien ! lui, il les dominerait par sa vertu comme il les dominait déjà par son esprit. Diane lui avait enseigné la route où il devait marcher.

Eh ! quoi, il livrerait cette pure, cette fière créature à des commentaires railleurs ! On pourrait les accoupler tous les deux dans une pensée indécente ! On salirait leur noble amour avec des commentaires insultants !

Le rouge lui en montait à la face ! Il s'en voulait d'avoir si peu respecté celle qu'il aimait par-dessus tout au monde. Que, dans la violence de leur passion, ils eussent cédé l'un et l'autre à leur tentation, soit. Mais que lui, Maximilien, arrêtât l'heure de la chute de Diane ! Et même, en admettant que personne ne sût rien, même en supposant que le monde ignorât tout, ce monde curieux, indiscret et avide de scandales, est-ce que cette liaison inconnue ne pourrait pas avoir des conséquences bien autrement graves encore ? Si de leurs amours ignorées naissait un enfant, quel serait le sort de ce malheureux être ? Il se le disait tout à l'heure encore : Diane et lui seraient à jamais malheureux parce qu'ils portaient le poids des fautes que leurs parents avaient commises ; parce que son père à lui avait écouté son amour au lieu de sa raison, parce que sa mère à elle avait mené une existence infâme. Eux qui souffraient d'une situation fausse, ils créeraient un être qui en souffrirait aussi ! Les victimes se feraient bourreaux à leur tour ! Non ! Rien n'est vrai hors du droit chemin, hors du devoir, hors de l'honneur !

Debout sur la hauteur, Maximilien resta encore quelques instants à contempler Paris. Sa résolution s'affermissait. Il souffrirait : c'est la loi humaine. Du moins il resterait digne de Diane, et Diane resterait digne de lui. Les plus belles victoires sont les victoires remportées contre soi-même. Il étendit fièrement sa main vers la grande ville comme pour lui jeter un défi : le défi de l'honnête homme redevenu maître de lui-même et de sa volonté !

Son grand-père l'attendait avec inquiétude. Mais cette inquiétude disparut en partie lorsque M. Danglars vit la figure plus calme de son petit-fils. Le repos intérieur naît toujours d'une résolution virile. Il lui conta sa démarche de la veille. Maximilien sourit tristement :

– Je te remercie de ce que tu as fait, père, mais je n'espère plus.

– Tu as tort.

– Pourquoi ?

– Parce que M. Fauré espère encore, lui.

– Je suis las de me heurter toujours contre une muraille infranchissable ! Depuis six mois, ma vie ne m'appartient plus. Je ne relève pas de mon libre arbitre, mais du caprice des événements. Il m'est interdit la veille de croire

au lendemain et je suis menacé même dans le bonheur que je possède. Comment espérer quand j'ai devant moi cet obstacle formidable qui s'appelle la loi ! Le tourner est aussi impraticable que le vaincre ! Il n'est pas de recours contre l'impossible !

A l'heure dite, les personnages de ce drame intime se réunirent dans l'appartement de l'avenue de Messine. Diane et Maximilien, immobiles, portaient sur leur visage pâli les traces vivantes de leurs angoisses. Ils n'osaient pas se regarder, chacun d'eux ayant peur d'être faible ; l'un comptait toujours sur l'autre pour être fort. Et cependant une dernière lueur d'espérance brillait en eux comme une de ces lampes fidèles qui brûlent toujours dans le chœur des grandes cathédrales. Quel sentiment vivace ! L'homme ne le répudie même pas à la minute même où il va mourir : il espère encore trouver quelque chose au delà ! Et puis ils n'entendraient pas seulement des mots, mais des faits : ce magistrat qui les secourait ne leur montrerait pas une possibilité, mais une certitude. C'est-à-dire un texte de loi d'où leur sort dépendait maintenant.

– Il est bien entendu, madame, dit M. Fauré, que je suis ici un conseiller légal, pas autre chose ? Ma situation de magistrat n'est pour rien dans tout ceci. Dans toute question judiciaire il y a le point de vue humain et le point de vue juridique. C'est à vous d'étudier le premier ; moi, je vous expose le second. M. de Morère et M. Danglars m'ont conté votre étrange histoire. Ils m'ont adressé cette question : Deux êtres s'aiment ; la loi dresse un mur entre eux ; ce mur est-il infranchissable ? Ma réponse est bien nette : Non.

Maximilien jeta un cri, pendant que Diane fermait les yeux, prête à défaillir. Que disait M. Fauré ? Était-ce possible ? Ils craignaient l'un et l'autre de rêver, d'avoir mal entendu, de prendre leur fol espoir pour une réalité. Le magistrat poursuivit :

– La loi ne prévoit jamais les exceptions ; elle ne s'occupe que des généralités. Or, s'il est avant tout un cas particulier, c'est le vôtre. Que dit le code ? Que tout enfant né pendant le mariage a pour père le mari. Or, le capitaine Sorbier s'est marié le 2 août 1859 ; vous, madame, vous êtes née le 27 janvier 1860. Donc vous êtes la fille légitime du capitaine Sorbier et de Catherine Jouve. Voilà ce que répondra tout légiste à première vue, après avoir comparé l'acte de naissance et l'acte de mariage. Maintenant, le

lendemain de votre naissance, le capitaine eût-il pu intenter une action en désaveu ? Oui. Attendu que vous êtes née le cent soixante-dix-neuvième jour du mariage. L'aurait-il gagnée ? Oui. Pourquoi ? Parce qu'il n'avait pas eu connaissance de la grossesse avant d'épouser Catherine Jouve. Or l'article 314 est formel. Les preuves ne manquaient pas. D'abord l'aveu même de la mère écrit de sa main. Et si l'on arguait que cet aveu a été arraché par la violence, ce qui est probable, il y a la correspondance échangée entre elle et le vrai père.

Maximilien et Diane écoutaient avec l'attention fiévreuse de condamnés à mort auxquels on lit leurs lettres de grâce. Cette explication nette, simple, logique les frappait par sa brièveté même. Ce n'était plus un homme, mais la loi qui parlait.

– Un mari est-il toujours fondé à introduire une action en désaveu ? continua M. Fauré. Non, même s'il est dans le cas précédent. Il devra le faire dans le mois, s'il se trouve sur les lieux de la naissance de l'enfant ; dans les deux mois après son retour, si à la même époque il est absent ; dans les deux mois après la découverte de la fraude, si on lui avait caché la naissance de l'enfant.

Il se tut quelques instants. Cette scène prenait l'intérêt d'un drame raconté. Les situations se déroulaient devant les auditeurs avec une progression mathématique. Et les auditeurs étaient eux-mêmes des acteurs de ce drame. M. Fauré reprit un peu plus lentement, afin que rien ne demeurât obscur dans son récit légal ;

– Pourquoi M. Sorbier s'est-il brûlé la cervelle ? Il n'est même pas besoin de chercher une explication psychologique. Le capitaine l'a donnée lui-même. C'est moi qui ai conduit l'enquête à Foix naguère. Vous aviez cinq ans, monsieur Maximilien. C'est vous qui avez découvert le suicide en entrant le matin dans la chambre de votre père. A vos cris, des serviteurs accoururent. Les gens du peuple ont cette conviction que, lorsqu'on trouve un mort, il faut vite prévenir la police. Ils seraient en face d'un pendu qu'ils ne tenteraient même pas de le rappeler à la vie. Une heure après, j'arrivais avec le juge d'instruction. Sur le bureau du capitaine s'étalait une déclaration écrite d'une main ferme et conçue à peu près en ces termes : « Je me tue, car ma femme accouchera d'un enfant qui légalement serait

mien. Je n'ose intenter un procès qui me ferait rougir plus tard devant mon fils. J'aime mieux mourir. » Ce papier doit être aujourd'hui dans les archives du parquet de Foix.

Et se tournant vers l'aïeul, M. Fauré lui dit :

– Vous l'avez lu jadis, monsieur. Me suis-je trompé ?

– Non, dit simplement le vieillard.

Quant à Maximilien, il pleurait. Il revivait ce drame ressuscité devant lui. Le passé demeurait si présent à son esprit ! Il fermait les yeux et il revoyait cette chambre sinistre où il trouvait son père, la tête cassée 1 Puis l'effarement de tous, les allées et les venues, les commentaires de chacun, et ces hommes de loi, et son abandon à lui, réfugié seul dans un coin de la maison. Il apercevait nettement, à la clarté vive de son souvenir, l'aïeul arrivant le surlendemain et conduisant le pauvre mort à sa dernière demeure, en tenant un petit enfant par la main. C'était lui, ce petit enfant. Et aujourd'hui, devenu homme, il entendait évoquer devant lui ce passé terrifiant. Il songeait à tout ce que cet aïeul avait fait pour lui. M. Danglars tenait le voyageur célèbre par la main de même qu'il tenait naguère l'orphelin esseulé. Il protégeait l'un comme il protégeait l'autre. Il défendait l'homme après avoir défendu l'enfant. Maximilien se leva et allant embrasser son grand-père :

– Merci, dit-il.

Le magistrat poursuivit :

– Je vous demande pardon d'éveiller ces souvenirs si pénibles, monsieur, mais il le fallait. Votre père étant mort au moment de la naissance, qui devait introduire l'action en désaveu ? Votre tuteur, c'est-à-dire M. Danglars. Pourquoi ne l'a-t-il point fait ? Parce que le capitaine ne voulait pas d'un procès qui aggraverait le scandale ? Non. Parce qu'on plaide contre une réalité, non contre une supposition. Où était Catherine Jouve ? Que devenait-elle ? En quel coin de la France cachait-elle son accouchement ? Était-ce même en France ? Alors, en quel coin du monde ? Et puis le tuteur Danglars ne savait pas si cet accouchement existait. Supposez qu'il eût intenté un procès, le tribunal eût répondu : « Vous demandez une rectification d'état civil ? Fort bien. Montrez-nous cet état

civil qu'il faut rectifier. » On n'annule pas une hypothèse, on ne détruit pas une supposition.

Tout cela était précis et vivant. Le drame prenait corps ; les arguments s'ajoutaient aux arguments avec une précision de machine.

– M. Danglars n'avait donc qu'une chose à faire : attendre. Était-ce dangereux, l'article 317 disant :

« Les héritiers auront deux mois pour contester la légitimité de l'enfant ?.. » Non, car il ajoute :

« A compter de l'époque où cet enfant se serait mis en possession des biens du mari. » Fort bien. Mais en attendant trop, on pouvait se heurter à la prescription ! Non pendant votre minorité, monsieur Maximilien, puisque la prescription ne court pas contre les mineurs. Mais plus tard, quand vous seriez devenu homme, quand vous seriez devenu majeur : c'est-à-dire maintenant. Je reconnais que la question est troublante. Car enfin il y a bientôt vingt ans que ces faits se sont passés. Et c'est après un temps si long, quand vous êtes entré dans la vie, que vous prétendriez user de vos droits naturels d'héritier ! Sans doute vous êtes de bonne foi ; évidemment vous ignoriez la fausse déclaration faite par Catherine Jouve ; certes, vous avez une chance pour gagner ce procès-là. Mais vous en avez aussi une pour le perdre

Il s'arrêtait de nouveau. On eût dit qu'il se plaisait à graduer l'intérêt. Et cependant il ne songeait qu'à rendre ces explications légales absolument claires, absolument précises.

– C'est très grave, une action en désaveu. Sans doute, dans le cas présent, les deux plaideurs seraient d'accord. Pendant que M. Maximilien Danglars dirait d'une part : « Madame la marquise de Tandrav n'est pas la fille du capitaine Sorbier. » la marquise de Tandrav répondrait d'autre part : « M. Maximilien Danglars a raison : le capitaine Sorbier n'est pas son père. » Situation nouvelle où les deux adversaires ne sont pas adversaires, où le défendeur et le demandeur s'entendent ; où l'enfant légitime proteste contre sa légitimité et réclame sa bâtardise ! Mais veuillez remarquer que vous sollicitez tous les deux une rectification d'état civil. Or, votre état civil à tous les deux est déjà surchargé ! Vous, monsieur Maximilien, vous êtes né Sorbier, et, de par une adoption légale, vous vous appelez Danglars. Vous,

madame la marquise, vous êtes née Sorbier, et, de par la complaisance d'un décret, vous vous appelez Morère. Les juges n'ont pas à savoir si vous êtes intéressants ou non ; ils ne cherchent pas pourquoi l'un intente et l'autre accepte le procès ; ils voient ceci : un homme et une femme ne portant pas l'un et l'autre le nom qu'ils doivent porter et réclamant pour un troisième changement d'état civil. Avouez que c'est une affaire bien embrouillée ! Sachez, en outre, que les juges considèrent toujours ces choses. là comme très délicates. Ils verront qu'on a toujours esquivé la loi et qu'on veut l'esquiver encore. En votre âme et conscience, reconnaissez qu'ils auraient raison. Vainement vous leur diriez : « Nous nous aimons et nous voulons nous épouser. » Votre mariage est au futur et leur arrêt au présent. Savent-ils si ce mariage aura lieu ? L'un de vous peut mourir. Alors c'est pour rien qu'ils auront, pour la troisième fois, rectifié un état civil ! Non, il leur faut une raison palpable ; il leur faut un intérêt réel à faire droit à votre demande. Vous, Maximilien Danglars, vous avez hérité une fortune X. de votre père : vous en êtes possesseur régulier. Or, vous avez légalement une sœur, la marquise de Tandrav. C'est elle qui intente le procès. Elle vous réclame la moitié de cet héritage que vous détenez injustement. En a-t-elle le droit ? Oui, il n'y a pas trente ans. Alors vous, Maximilien Danglars, vous vous défendez étant attaqué dans votre droit. Vous soutenez une action reconventionnelle en désaveu ; vous établissez qu'il y a eu dol, fraude et mensonge à la naissance de Diane Sorbier ; vous invoquez ce même article 317 que je vous citais tout à l'heure et qui dit encore : « Si le mari est mort avant d'avoir fait sa déclaration, mais étant encore dans le délai utile pour le faire, les héritiers auront deux mois pour contester la légitimité de l'enfant, à compter. de l'époque où ils seraient troublés par l'enfant dans cette possession. » Il y a donc intérêt à vous rendre justice, à vous, Maximilien Danglars ! Il n'y a pas un magistrat en France qui ne vous donne raison. En conséquence, puisqu'il y a deux procès engagés, Diane Sorbier perd le sien et vous gagnez le vôtre !

Sauvés ! ils étaient sauvés ! Rien à répliquer à une consultation aussi claire, aussi logique. La vérité ne pouvait manquer d'apparaître aux juges : elle leur apparaissait à eux-mêmes si vive, si éclatante ! M. de Morère, M. Danglars restaient frappés de la netteté et en même temps de la simplicité

de ces arguments. Sans doute la loi, arme à deux tranchants, commençait par frapper les innocents ; elle se retournait maintenant pour atteindre les coupables. Ils ne savaient les uns et les autres comment remercier M. Fauré, comment lui témoigner leur reconnaissance. Mais le magistrat n'aimait guère s'offrir à la gratitude de ses obligés. Sa récompense la meilleure était d'avoir pu sauver le bonheur de deux êtres jeunes et charmants. Il leur eût dit volontiers : « Soyez heureux. C'est votre meilleur remerciement ! »

M. de Morère et M. Danglars sortirent avec lui. Ils sentaient bien que les jeunes gens voulaient rester seuls. En vain Diane essaya de les retenir.

– Non, ma chère fille, dit à la jeune femme son beau-père. Vous avez assez souffert pour goûter un peu de bonheur.

Elle se penchait pour l'embrasser : elle remarqua la pâleur effrayante de son visage, où les yeux seuls semblaient vivre, animés par la fièvre.

– Qu'avez-vous ? demanda-t-elle.

– Rien, mon enfant.

– Je vous en prie.

– Ne vous alarmez pas : un peu de fatigue. Nous avons subi bien des épreuves les uns et les autres. Je ne suis pas jeune et vaillant comme vous.

– Mais votre main est brûlante.

– Je souffre légèrement, en effet.

– Pourquoi souffrez-vous ?

Il ne répondit pas. Elle le suivit longuement des yeux, pendant qu'il s'éloignait, en répétant :

– Pourquoi n'est-il pas heureux. de nous voir heureux ?

Et en effet, maintenant qu'ils restaient seuls, Maximilien lui prenait les mains et s'écriait ardemment :

– Diane, Diane, nous sommes sauvés !

XVI

Catherine avait déjà oublié la terreur causée par la rencontre de M. Danglars. Il y a des natures heureuses. Tout glissait sur cette femme. En ce moment, madame de Morère était fort occupée. La semaine sainte ! Cela prend plus de temps à une dévote que les bals d'après Pâques ou que les visites du jour de l'an. Elle ne quittait plus l'église. Elle se plaisait dans cette tiédeur parfumée, au milieu du recueillement des fidèles, avec les allées et les venues, et ces murmures à demi étouffés. Les femmes (même les plus sincèrement pieuses) ne peuvent pas s'empêcher de causer dans une chapelle. Ce sont des caquetages à demi-voix, mêlés de soupirs coupés de silences, auxquels la sainteté du lieu donne quelque chose d'une confidence intime. On y dit bien aussi du mal de son prochain, – mais en levant les yeux au ciel. Madame de Morère aimait ce parfum vague, ces demi-silences : elle se plaisait à entendre les orgues chanter. En un mot, elle aimait dans la religion tout ce qui parle aux nerfs : elle ne se doutait pas de ce qui parle à l'âme, dans ces entretiens sublimes de la créature avec le Créateur.

La société contemporaine garde à l'église les mêmes lignes de démarcation que dans le monde. Ce sont trop souvent des salons où l'on prie ! Oh ! les chapelles sombres où les premiers chrétiens s'assemblaient, pour adorer, patriciens et plébéiens réunis, la présence auguste du divin Sauveur !.

La grande dame porte une toilette noire, qui montre un fin corsage brodé de dentelles ; équipage sévère, avec deux chevaux de race, à mors d'argent, rênés très court. La femme de finance arrive en coupé brun, déjà moins aristocratique : la toilette est tout aussi élégante. Elle se fait suivre d'un

valet de pied. Le livre de messe est superbe. La bourgeoisie est en voiture au mois. La femme de commerçant se distingue par une robe très voyante, arborant un gros bouquet de fleurs au côté : le chapeau est surchargé. Enfin l'infortunée qui est dans une position fausse : celle qui n'a pas de mari pour la protéger ou de famille pour la défendre. oh ! comme elle se glisse timidement, d'un air modeste, pendant que les autres l'accablent de regards haulains. L'indulgence est une vertu à la mode. dans l'évangile !

Diane et sa mère avaient une paroisse commune. Or, ce jour-là, madame de Morère eut cette idée bizarre, que depuis le commencement de la semaine, elle ne voyait point sa fille à l'église. Faute grave ! Elle n'osait pas aller la voir cependant. Il lui restait une impression nerveuse, désagréable au souvenir de ce grand salon de la marquise où M. Danglars avait évoqué son terrible passé. Et cependant elle avait lu le matin, dans l'*Introduction à la vie dévote*, quelques pages très bien qu'elle eût volontiers replacées en guise de conseil. C'est qu'on oublie volontiers ses propres péchés en mesurant les péchés des autres. Puis elle se demandait quel accueil lui ferait la marquise. Elle ne s'illusionnait certes pas sur l'estime qu'elle inspirait à sa fille. D'une part, la terrible découverte, naguère au château ; de l'autre, les révélations de l'aïeul de Maximilien. Or, ce soir-là, vers cinq heures du soir, à l'heure même où madame de Morère pensait à la marquise, la marquise se présentait chez madame de Morère.

Quand une femme est bonne, sa bonté n'a pas de limites. Diane se sentait heureuse. Depuis la consultation légale de M. Fauré, elle pensait à Catherine avec une pitié infinie. Elle oubliait ses crimes. Elle se disait que les torts de la mère envers la fille ne diminuent pas les devoirs de la fille envers la mère. Elle devinait bien que madame de Morère éprouverait de la gêne à la venir voir. Donc elle, Diane, ferait les premiers pas. Démarche pénible, sans doute. Mais une si douce récompense l'attendait après cette épreuve ! Elle retrouverait Maximilien chez elle qui la tiendrait au courant des manœuvres légales qu'ils allaient opérer. Le cœur de la marquise battait bien fort pendant qu'elle montait l'escalier de Catherine. De même qu'autrefois, au château de Vairs, l'innocence se gênait devant le crime.

– Il y a longtemps que je ne vous ai vue, ma mère, et je viens prendre des nouvelles de votre santé.

– Je vous remercie, ma fille, je vais mieux.

En vérité, Catherine semblait très à son aise. Pas l'ombre de contrainte sur le visage de cette femme. Elle regardait Diane d'un air paisible, avec des yeux non troublés :

– Je n'ai pas pu aller chez vous, reprit-elle. Vous savez, je ne suis pas libre en ce moment. La semaine sainte me prend beaucoup de temps ; j'ai des occupations en grand nombre. Ah ! je me suis acheté un livre de messe nouveau : il faut que je vous le montre.

Et Catherine, avec sa légèreté d'oiseau des tropiques, avec le calme de sa pauvre cervelle vide, alla chercher ce fameux livre de messe qu'elle voulait faire admirer à sa fille. Très riche, en effet : une fine impression elzévirienne, sur de beau papier satiné ; la reliure en maroquin gravé et les coins d'argent. Elle souriait en l'examinant. Pour cette créature qui ne comprenait pas la vraie grandeur de la religion, un beau livre de messe témoignait d'une haute piété !

– Et même, à ce sujet, ma fille, je vous dirai que vous ne pratiquez pas assez. Je vous vois avec regret compromettre votre salut.

Catherine s'arrêta. Le visage de Diane changeait d'une manière effrayante. Elle devenait toute blanche comme si elle subissait une violente secousse intérieure :

– Mon salut, ma mère !

Elle restait immobile, elle, la martyre, à contempler le bourreau de toute sa vie :

– Vous ne me répondez pas, ma fille ? dit encore Catherine.

– Je ne vous réponds pas, ma mère, dit nettement la marquise, parce que je craindrais de prononcer un mot qui fût un manque de respect pour vous. Nous ne comprenons pas la religion de la même manière, vous et moi. Vous la mettez dans le côté extérieur des pratiques ; je la place, moi, dans l'observation des devoirs que ma conscience me commande. Le Dieu que je sers est un Dieu de pardon : mais il veut que sa créature se repente. Je ne crois à l'absolution de mes fautes que si j'en ai la contrition. Ne voyez pas un blâme en mes paroles ; je ne me permettrais pas de vous en adresser un.

Catherine comprenait-elle ? Ce cerveau si peu équilibré percevait-il bien le sens des choses ? Elle laissa partir Diane sans balbutier un mot de

repentir. Elle se croyait sincèrement absoute parce qu'elle entrait dans une chapelle bien chauffée, parce qu'elle s'agenouillait sur un prie-Dieu bien capitonné ; parce qu'elle épelait des phrases dans un livre de messe de dix louis. Elle ignorait l'impiété de sa piété et que c'est insulter à Dieu que de s'approcher de lui sans remords.

Cependant Diane rentrait chez elle. Il fallait la pensée de revoir Max pour effacer la pénible impression causée par les paroles de sa mère. Une déception l'attendait. Au lieu de trouver le jeune homme avenue de Messine, elle eut seulement une lettre. Max s'excusait de ne pouvoir venir ; M. Fauré l'attendait pour lui donner des explications légales ; il ne viendrait pas avant le lendemain dans l'après-midi. Sans qu'elle sût bien pourquoi, cette lettre tourmenta la marquise. Des explications légales ? Mais M. Fauré en avait fourni cependant de très nombreuses, de très détaillées. Puis le magistrat ne tiendrait pas Maximilien toute la soirée : pourquoi celui-ci ne prenait-il pas une heure pour la voir ? Pour la première fois, Max se montrait peu empressé ; pour la première fois, il existait un désaccord entre son amour et sa conduite. De vagues appréhensions troublaient le cerveau et le cœur de Diane. Elle ne saisissait pas le motif de cette absence inexplicable. Et cependant il devait y en avoir un. Elle usa la soirée à relire les lettres que Max lui écrivait jadis du Tréport, pendant les huit jours de leur séparation. Pour la distraire de son souci présent, il fallait le parfum de cette tendresse. Ne voyant pas Max, elle voulait causer avec la pensée de l'absent. Quand elle eut lu et relu ces lettres, elle appela Gemma ; les heures s'écoulèrent ainsi courtes, pénibles pour la marquise. Elle écoutait les récits de la petite Arabe ; et la description de ces pays lointains lui rappelait du moins le hardi voyageur qui les avait parcourus.

Enfin, la nuit et la matinée du lendemain passèrent. A l'heure indiquée, Maximilien se présenta. M. Fauré l'accompagnait. Les craintes de Diane la ressaisirent. Elle mit un doux reproche dans le regard qu'elle jeta à son fiancé : mais aussitôt elle fut frappée du pâle visage de Maximilien. M. Fauré, lui-même, paraissait gêné et contraint, en proie à un sentiment pénible. Elle devina un malheur, comme l'oiseau devine au-dessus de sa tête la présence de son ennemi.

– Grand Dieu ! qu'y a-t-il encore ? demanda-t-elle.

– Absolument rien, ma chère Diane, répondit Maximilien en affectant de sourire. Comme je vous l’ai écrit, M. Fauré veut bien nous mettre au courant des formalités judiciaires par lesquelles nous devons passer.

– Je serai fort bref, madame, ajouta le magistrat. – Vous comprenez combien mon rôle de conseil est délicat, étant donnée ma position officielle. Je remplis un rôle de conseil purement courtois et amical, Peut-être y a-t-il inconvénient à initier un étranger à vos secrets de famille ; il vaut mieux que tout ceci reste entre nous. C’est ce motif qui a décidé M. de Morère, M. Danglars à s’adresser à moi, de préférence à tout autre. C’est également pourquoi je me suis permis de m’occuper de vos affaires.

– Et je vous en suis personnellement reconnaissante, dit Diane.

– Voici, madame. Je vous l’ai clairement expliqué. A l’heure présente, vous êtes, – légalement, – la sœur de M. Maximilien Danglars. Il détient injustement la moitié d’une fortune qui vous revient. C’est cette moitié qu’il faut lui réclamer.

– Fort bien.

– Vous lui adressez donc un acte judiciaire, et vous lui intentez un procès devant le tribunal civil. De son côté, M. Maximilien Danglars se défend. Il vous intente un second procès devant le même tribunal. Et il établit les preuves. J’ai expliqué hier à M. Maximilien ce que j’entendais par cette expression : « Établir les preuves. » Je vais vous l’expliquer à vous aussi, madame. On lira au tribunal la correspondance de madame votre mère, et de la personne dont vous êtes réellement la fille : on lira l’enquête faite jadis par moi au parquet de Foix ; on lira la déclaration écrite par M. Sorbier la veille de sa mort ; on lira l’aveu de madame de Morère ; on fera comparaître tous les témoins encore vivants de ce drame. Ces témoins raconteront ce que fut le capitaine Sorbier, et ce que fut.

Diane s’était levée ; elle devenait très pâle. Elle comprenait.

– Mais c’est impossible ! s’écria-t-elle. Quoi ! monsieur ! moi, la fille, j’irais dishonorer ma mère ! J’irais prendre les boues du passé pour les lui jeter au visage ! J’irais demander à la tombe elle-même de s’ouvrir pour l’accuser ! Je n’ai pas à savoir si elle m’a aimée ou non ; si elle a été bonne, si elle a rempli son devoir, si elle a été coupable. Je suis sa fille : cela me suffit. Ah ! pourquoi avez-vous l’ait luire à mes yeux une espérance qui

devait être vaine ! Pourquoi m'avez-vous bercée d'un bonheur qui ne se réaliserait pas !. Pardonnez-moi, monsieur. Voilà que je vous accuse maintenant ! C'est que je souffre, oui, je souffre beaucoup. Non ! Je n'accuse personne, pas même ceux qui sont coupables. Nous portons le fardeau des erreurs de nos parents. Ah ! si une femme, avant de mal faire, songeait que la conséquence de sa faute, c'est son enfant qui la subira !. Pardonnez-moi si je pleure, mais je suis bien malheureuse.

Elle pleurait, et M. Fauré la regardait avec une immense pitié. Lentement Diane essuya ses larmes, puis, comme si elle se parlait à elle-même : ,

– Et je déshonorerais aussi M. de Morère, qui a été bon pour moi ; je traînerais son nom dans des hontes inavouées !. Ah ! je comprends pourquoi il était triste l'autre jour : il avait compris tout de suite ce que Maximilien et moi, nous ne comprenions pas encore.

– Madame, reprit M. Fauré, en sortant une liasse de sa poche : ceci m'a été remis par M. Maximilien. C'est d'abord l'aveu écrit par votre mère la nuit même qui a suivi son mariage ; c'est ensuite la correspondance dont je vous parlais. Sans ce dossier, aucune action de désaveu n'est possible. Il appartient à M. Maximilien Danglars : je le lui rends.

– Prenez, Diane, prenez, dit lentement Maximilien : ces papiers m'appartiennent, à moi qui suis l'héritier de mon père. Je vous les donne : faites-en ce que vous voudrez.

Elle les accepta, d'un geste machinal, toujours immobile et silencieuse. Le magistrat poursuivit :

– Vous me reprochiez tout à l'heure, d'avoir fait luire à vos yeux de vaines espérances ? Nullement, madame. Quelles ont été mes premières paroles, il y a quelques jours ? « Je suis ici un conseiller légal, pas autre chose. » Vous me demandiez une consultation juridique : je vous l'ai donnée. Dans tout procès, il y a le côté matériel et le côté moral. Vous m'interrogiez sur le côté matériel : j'ai répondu comme je devais. Hier, M. Maximilien m'a interrogé sur le côté moral : je l'ai éclairé, comme je vous ai éclairée vous-même. Vous croyez à un procès jugé silencieusement, par des magistrats impeccables, du haut de leur tribunal souverain. Je vous montre aujourd'hui qu'un procès n'est jamais silencieux. Derrière celui-là il

y a un scandale pour votre mère. Je vous le signale. A vous de choisir entre le scandale et votre bonheur.

Et s'inclinant avec un profond respect devant la jeune femme, il sortit. Maximilien et Diane restaient seuls en face l'un de l'autre.

Les paroles de M. Fauré étaient cruellement vraies. Dans le premier moment, ils s'étaient grisés de leur espérance. Est-ce qu'ils connaissaient tout cela ? Est-ce qu'ils voyaient la réalité féroce des choses ? Et maintenant elle leur apparaissait dans son implacable évidence. Diane regardait Maximilien.

– Vous n'êtes pas venu hier parce que M. Fauré vous avait dit ce qu'il vient de me dire ?

– Oui.

– Votre première pens'ée a été la mienne : ce procès est impossible ?

– Oui.

– Et vous me rendez ces papiers qui contiennent tout notre avenir, sachant bien que je les détruirai ?

– Oui.

Il y eut un silence. Ces deux nobles êtres se rencontraient dans une même pensée de sacrifice.

– J'ai le droit de disposer de ma vie, s'écria-t-elle passionnément ; je n'ai pas le droit de disposer de la vôtre ! Je n'ose perdre à jamais votre bonheur ! Hélas ! nous sommes de ceux qui conservent fidèlement leur immortel amour !

– Vous pouvez disposer de ma vie : elle vous appartient, reprit-il très bas.

Elle saisit la liasse de papiers et, s'approchant de la cheminée, la jeta dans les flammes rougeâtres. Il y eut un pétilllement vif, un jet de feu plus coloré, puis un peu de fumée.

Un peu de fumée ! c'est ce que renferment tous les bonheurs humains. Et les jeunes gens se retrouvèrent en face l'un de l'autre, muets, pâles, désespérés, mais fiers de leur dévouement commun :

– Diane, Diane, je devine toutes vos pensées ! Ce que nous allons faire maintenant ? Nous dire adieu et nous séparer pour toujours ! Quand le mur s'est dressé entre nous, quand la fatalité s'est appesantie sur nos fronts, j'ai eu les idées mauvaises qui hantent la passion vaincue. Je ne suis qu'un

homme : j'en ai subi toutes les faiblesses et toutes les lâchetés ! Je le confesse à vous, compagne immortelle de mon âme ! Oui, je voulais m'enfuir avec vous et cacher au loin, dans un désert, nos amours passionnées. O chère femme, pure vous êtes, et pure vous devez rester. Dieu soit loué ! j'ai triomphé dans ce combat d'âme. Ce qu'il y a de noble dans mon amour a vaincu ce qu'il contenait de mauvais ! Je suis descendu au fond de ma conscience : j'en ai rapporté que la vérité humaine était de souffrir et de se sacrifier. Diane, sachons souffrir et sacrifions-nous !

Elle l'admirait et elle endurait mille morts. Elle devinait l'atroce douleur de ce malheureux et elle eût voulu l'alléger : et elle était fière aussi d'être aimée d'un homme tel que celui-là !

– Je vais partir, reprit-il. Sachez bien, ma chérie, que jamais votre pensée ne me quittera. Le destin peut séparer nos corps : il ne peut pas séparer nos âmes ! Elles se rejoindront à travers l'espace, elles se parleront et s'entendront ! En mes heures dangereuses, il me suffira de me tourner vers vous pour être réconforté.

Ils se contemplaient. Leur amour planait au-dessus de toutes les vilenies humaines. Ils n'eurent même pas la volonté d'échanger un baiser suprême. Après avoir connu toutes les tentations du désir, ils connaissaient maintenant toutes les grandeurs de la chasteté.

– Adieu ! dit-il encore.

– Adieu ! répliqua-t-elle.

Ils se tenaient les mains : un dernier regard s'échangea entre eux, et Maximilien disparut. Il s'en allait, à travers l'Afrique, recommencer son périlleux apostolat.

Mais elle, qu'allait-elle faire ? La présence de Max la soutenait jusque-là. On a la force de se sacrifier, tant qu'on a devant soi le compagnon de son sacrifice. Mais elle restait seule, maintenant. Qu'allait-elle faire !. Elle tomba sur un fauteuil et fondit en larmes : cette sorte de crise nerveuse en laquelle se résout le plus souvent la première douleur de la femme. Puis les idées vinrent, les unes après les autres, prendre rang dans le cerveau de cette noble créature.

En tout et pour tout elle voulait imiter celui qu'elle aimait. Lui, un homme, il parlait pour accomplir des actes de dévouement et de chevalerie ;

elle, une femme, n'avait-elle pas aussi des chevaleries qui l'attendaient et des dévouements qui la devaient tenter ? Les temps sont à l'égoïsme ; un vent de personnalité a soufflé sur le monde. Mais il est encore des êtres privilégiés qui veillent et se donnent à leur prochain. Elle irait les rejoindre. Maximilien se sacrifiait à la science ? Elle se sacrifierait à la charité. Elle ne pouvait pas aimer un homme ? elle aimerait l'humanité souffrante ! Elle ne devait pas avoir d'enfants ? elle adopterait tous les enfants qui n'ont point de mère ! Son cœur n'avait pas le droit de battre pour un seul ? elle l'élargirait, afin qu'il pût battre pour tous les infortunés de ce bas monde ! S'ensevelir dans une retraite ? Non. La retraite est un repos ; elle voulait le combat ! Vivre comme une sœur de charité dans le monde ? Elle était trop jeune. L'habit religieux lui donnerait seul la respectabilité dont elle avait besoin.

Les heures s'ajoutaient aux heures, pendant que Diane s'affermissait dans ces hautes pensées de renoncement humain. Et elle restait immobile, les yeux fixés sur la flamme mourante du foyer. Elle fut arrachée à ses pensées par des pas légers sur le tapis. C'était Gemma. La petite Arabe demeurait debout devant elle, la regardant de ce regard étrange où remuaient tant de pensées.

– Il est parti, n'est-ce pas ? dit-elle.

– Mais.

– Moi, je reste. Il te sera doux que je te parle de lui. Tu seras moins seule. Et se pressant vers Diane, elle lui dit très bas :

– Moi aussi, je l'aimais.

Huit jours après, Diane commençait son noviciat chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Après de longs voyages au centre de l'Afrique, Maximilien Dangles réalisait enfin son but : l'exploration du Congo que Livingston ne put achever. La Société de géographie a reçu de lui un mémoire important : il établit d'une manière certaine le parcours immense de ce fleuve depuis les lacs Nyanza jusqu'à Banana. Son œuvre terminée, Max ne se tenait plus debout. Une fièvre intense le minait. Depuis de si longs mois il restait sans nouvelles de la France ! Que devenaient tous ceux qu'il aimait ? Que

devenait Diane ? L'obsédante pensée de la jeune femme le hantait. Sous la tente, pendant qu'il étudiait la marche à suivre sur ses grandes cartes déroulées ; en marche, au milieu de sa petite armée de naturels, il voyait lui apparaître le fantôme doux et charmant de la bien-aimée ; dans sa pirogue, secouée par les vagues impétueuses du fleuve, elle lui apparaissait encore. Elle lui apparaissait toujours, toujours ! Pas un instant de sa vie où il n'eût cette vision cruelle et délicate. Certes, il savait bien que tout était à jamais fini entre eux. Mais il avait une âpre joie à la pensée de rentrer en France, et de l'apercevoir de loin.

Malgré ses fatigues accumulées, il prit passage sur une barque de pêche hollandaise à la baie de Kabinda. Il voulait gagner Saint-Louis du Sénégal, où les paquebots le rapatrieraient. Longue et énervante traversée sous un ciel de feu, sur un bâtiment marchant mal. L'équipage lui témoignait une déférence particulière. On savait ses héroïques entreprises. Pour ces êtres incultes il y a toujours quelque chose de fantastique chez un homme qui a pénétré dans l'inconnu de cette mystérieuse Afrique. Maximilien, lui, usait de longues heures sur le tillac, contemplant ce ciel peuplé d'étoiles, cette mer toujours pareille.

En arrivant à Saint-Louis, ils eurent de détestables nouvelles. La fièvre jaune décimait la colonie. On appelait de France des médecins nouveaux, de nouvelles sœurs de charité. Tous les autres étaient morts. Max ne comptait y séjourner que quelques jours. Il attendait le paquebot qui l'amènerait à Marseille. La veille de son départ, il errait sur le port quand le bâtiment venant de France parut ; mais non plus salué de cris de joie comme autrefois. La désolation qui régnait dans la ville empêchait toutes les manifestations extérieures. Sur le pont de ce bâtiment, on apercevait quatre sœurs de Saint-Vincent de Paul : elles se mêlaient aux officiers de marine. A mesure que le paquebot avançait, elles ressortaient d'une façon plus nette. On distinguait fort bien la robe grise et la cornette raide des saintes filles.

Cependant les passagères mettaient pied les unes après les autres sur le pont de bois qui conduisait au rivage. Max les suivait des yeux machinalement ! et les colons se découvraient respectueusement devant ces nobles sœurs de charité qui s'expatriaient pour mourir. Soudain le jeune homme jeta un cri : la troisième de ces sœurs, c'était Gemma, la quatrième,

Diane. Oui, Diane ! et svelte, et belle, et charmante comme autrefois ! Seulement, aujourd'hui, la souffrance amincissait son visage. Ses pâleurs disaient les fatigues de son apostolat. Pendant une minute, Maximilien crut rêver. Il s'imaginait être le jouet de quelque apparition fantastique. Elle ! elle ! devant lui ! Éperdu, fou, il s'élança vers la jeune femme en criant :

– Diane ! Diane !

La marquise s'arrêta net, à cette voix si connue, si aimée qui frappait subitement son oreille après tant de mois écoulés. Un long frisson l'agita. Ils étaient à quelques pas l'un de l'autre. Lui, maigri, changé affreusement, tremblant de fièvre et d'émotion ; elle, immobile dans sa robe de bure grise, idéale comme une apparition céleste sous la cornette raide, semblable à une aile de papillon.

– Joliette !. dit-il.

Ah ! ce nom charmant qui rappelait leur enfance entière et leur amour passionné ! Il y mit, dans ce mot, tous les appels de sa jeunesse, tous les désespoirs de sa vie brisée, tous les désirs de son cœur éperdu. Elle ne disait rien. Mais ses lèvres tremblaient ; mais sa main blanche se crispait nerveusement sur sa robe de bure ; mais elle le regardait, et dans son regard luisait une tendresse infinie. Il comprit. Il comprit que l'amour ancien vivait toujours, mais que l'irrévocable se dressait à jamais entre eux. Elle ne lui appartenait plus à lui seul, mais aussi à tous les souffrants, à tous les déshérités de ce bas monde !

Les yeux de Diane restaient fixés sur Maximilien. Maintenant ils s'emplissaient de larmes, et après ce long regard, ce regard si doux et si cruel pour eux, lentement elle leva la main vers le ciel. Alors il dit très bas, défaillant :

– Ma sœur.

FIN

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 bis, RUE DE RICHELIEU ET RUE MONTPENSIER, 25

A PARIS

FÉVRIER 1882

I

ÉTUDE

DES LANGUES ÉTRANGÈRES

NOUVELLE MÉTHODE

POUR APPRENDRE A PARLER, A LIRE ET A ÉCRIRE
UNE LANGUE EN SIX MOIS

PAR

LE DOCTEUR H. G. OLLENDORFF

L'étude des langues vivantes occupe maintenant une place importante dans l'enseignement. — En publiant sa Méthode, le docteur Ollendorff a devancé les réformes accomplies dans cette étude. Une langue vivante ne s'apprend plus comme une langue morte. Il est nécessaire que les livres mis entre les mains des élèves répondent au but qu'on se propose et qui est d'arriver le plus rapidement possible à lire, à écrire et à parler une langue étrangère. Toutes les Méthodes essayées jusqu'à présent pour l'enseignement des langues laissaient quelque chose à désirer : les unes enseignaient à lire une langue, mais elles n'enseignaient point à l'écrire ; les autres enseignaient à la lire et à l'écrire, mais non pas à la parler. Or, des trois objets que doit se proposer toute méthode, ce dernier est assurément l'essentiel. Grâce à une longue expérience de l'enseignement et à de constantes méditations, l'auteur a pu atteindre ce triple but. L'élève commence à parler dès la première leçon, et, à mesure qu'il avance, il est, par la marche même de la méthode, forcé de mettre à profit tout ce qu'il a vu dans chacune des leçons précédentes.

La différence fondamentale qui distingue cette méthode de toutes celles qui ont été usitées jusqu'à ce jour, c'est qu'elle enseigne à écrire et à parler par l'analyse graduée des règles grammaticales, tandis que les autres n'enseignent qu'une stérile nomenclature et procèdent par morceaux détachés où les principes ne se rencontrent qu'au hasard, sans jamais

former un système qui se grave dans la mémoire ; la Méthode du docteur Ollendorff est à la fois théorique et pratique.

L'auteur a, d'ailleurs, résumé son plan dans les quelques lignes qu'il a placées au commencement de son ouvrage : « Mon système, dit-il, est fondé sur ce principe, que chaque question contient presque complètement la réponse qu'on doit ou qu'on veut y faire. La légère différence entre la question et la réponse est toujours expliquée dans la leçon immédiatement avant la question. L'élève n'éprouve donc pas la moindre difficulté soit à répondre, soit à s'adresser de semblables questions à lui-même. Cette parité entre la question et la réponse a un autre avantage : quand le maître énonce la première, il frappe l'oreille de l'élève, qui, naturellement, a plus de facilité à reproduire les sons par ses propres organes. Ce principe est évident, il ne faut qu'ouvrir le livre pour se convaincre qu'il y domine. Le maître et l'élève ne perdent pas de temps : l'un lit la leçon, l'autre le suit avec ses réponses ; l'un corrige, l'autre assiste en répondant. Tous deux parlent sans cesse. Enfin, durant tout le cours du volume, les questions suivent une marche progressive, c'est-à-dire de la phrase la plus simple de toutes à la période tout entière ; chaque leçon se rattache à la précédente par un mot dont l'élève sent déjà d'avance le besoin, voit la place, et désire la possession, ce qui ajoute encore un vif intérêt à l'étude. Du reste, la phrase se développe sous les trois formes, interrogative, négative et positive, de telle sorte que l'élève ne fait sans cesse que reprendre le principe premier d'où il est parti, en y adaptant toujours des mots et des principes nouveaux, jusqu'à ce qu'il arrive à la connaissance parfaite de la langue qu'il étudie. »

Le succès qu'obtient partout la Méthode Ollendorff est la meilleure garantie de sa supériorité sur les imitations qui en ont été tentées. La Méthode d'allemand, la première publiée, a déjà eu *vingt-quatre* éditions ; la Méthode d'anglais en a eu *dix-neuf*.

Outre les avantages considérables accordés aux établissements d'instruction, la division de la Méthode d'allemand en deux parties ; celle des Méthodes d'anglais, d'espagnol et d'italien en cinq livraisons, facilite beaucoup l'acquisition de ces ouvrages.

A la *Librairie*, rue Richelieu, n° 28 bis, on peut indiquer des professeurs enseignant d'après la *Méthode Ollendorff*.

LISTE, PAR NATIONS, DES MÉTHODES PUBLIÉES

A l'usage des Français.

	Broché.	Relié.
MÉTHODE D'ALLEMAND , 24. édition,		
2 vol. in-18.....	10 fr. »	12 fr. »
Chaque volume se vend séparément.	5 »	6 »
Clef de la Méthode d'allemand , nouvelle		
édition, 1 vol. in-8.....	3 »	3 75

	Broché.	Relié.
Introduction à la Méthode d'allemand, ou Déclinaison allemande déterminée, accompagnée d'un Traité sur le genre des substantifs. Nouv. éd., 1 vol. in-8.	»	2 fr. »
MÉTHODE D'ANGLAIS , 19 ^e édit., 1 vol. in-8.....	10 fr.	11 »
Le même ouvrage divisé en cinq livraisons à.....	2	» »
Clef de la Méthode d'anglais, nouvelle édition, 1 vol. in-8.....	3	3 75
MÉTHODE D'ESPAGNOL , 8 ^e éd., 1 vol. in-8.....	10	11 »
Le même ouvrage divisé en cinq livraisons à.....	2	» »
Clef de la Méthode d'espagnol, nouv. édit., 1 vol. in-8.....	3	3 75
MÉTHODE D'ITALIEN , 10 ^e édit., 1 vol. in-8.....	10	11 »
Le même ouvrage divisé en cinq livraisons à.....	2	» »
Clef de la Méthode d'italien, nouvelle édition, 1 vol. in-8.....	3	3 75
MÉTHODE DE LATIN , 3 ^e édit., 1 vol. in-8.....	10	11 »
Clef de la Méthode de latin, nouv. édit., 1 vol. in-8.....	3	3 75
Introduction à la Méthode de latin, ou Déclinaison latine déterminée, accompagnée d'un Traité sur le genre des substantifs. 1 vol. in-8.....	2	» »
MÉTHODE DE PORTUGAIS . 1 vol. in-8.....	10	11 »
Clef de la Méthode de portugais, 1 vol. in-8.....	3	3 75
MÉTHODE DE RUSSE , 1 vol. in-8.....	10	11 »
Clef de la Méthode de russe, 1 vol. in-8.....	3	3 75

A l'usage des Espagnols.

	Broché.	Relié.
METODO DE FRANCÉS , nueva edic., 1 vol. in-8	10 fr. »	11 fr. »
Clave del Método de francés , nueva edic., 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTODO DE INGLES , nueva edic., 1 vol. in-8	10 »	11 »
Clave del Método de inglés , nueva edic., 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTODO DE ITALIANO , nueva edic., 1 vol. in-8	10 »	11 »
Clave del Método de italiano , nueva edic., 1 vol. in-8	3 »	3 75
MÉTODO DE LATIN , nueva edic., 1 vol. in-8	10 »	11 »
Clave del Método de latin , nueva edic., 1 vol. in-8	3 »	3 75

A l'usage des Italiens.

METODO DI FRANCESE , nuova ediz., 1 vol. in-8	10 »
Chiave del Metodo di francese , nuova ediz., 1 vol. in-8	3 »
METODO D'INGLESE , nuova ediz., 1 vol. in-8	10 »
Chiave del Metodo d'inglese , nuova ediz., 1 vol. in-8	3 »

A l'usage des Anglais

FRENCH METHOD , new edition, 1 vol. in-8, toile	16 fr.
Key to the french Method , new edit., 1 vol. in-8, toile	9 »

	Broché.	Relié.
FRENCH METHOD , <i>class. ed.</i> , new edit., 1 vol. in-16, toile.....		9 fr. »
Key to the french Method , <i>class. ed.</i> , new edit., 1 vol. in-16, toile.....		4 »
GERMAN METHOD , new edit., 1 vol. in-16, toile.....		9 »
Key to the german Method , new edit., 1 vol. in-16, toile.....		4 »
ITALIAN METHOD , new edit., 1 vol. in-16, toile.....		9 »
Key to the italian Method , new edit., 1 vol. in-16, toile.....		4 »
SPANISH METHOD , new edit., 1 vol. in-8, toile.....		16 »
Key to the spanish Method , new edit., 1 vol. in-16, toile.....		4 »
Introductory book to the german Me- thod , new edit., 1 vol. in-12, toile.....		5 »
Introductory book to the latin Method , new edit., 1 vol. in-12, toile.....		4 »
THE CHINESE MANDARIN LAN- GUAGE AFTER OLLENDORFF'S METHOD , by Charles Rudy, in three volumes. <i>The first part is published</i> , 1 vol. in-8.....	20 fr. »	

A l'usage des Allemands.

METHODE FÜR DAS ENGLISCHE , 6. Auflage, 1 vol. in-8, toile.....	5 »
Schlüssel dazu , 4. Auflage, 1 vol. in-8, cart.	2 »
METHODE FÜR DAS FRANZÖSISCHE , 9. Auflage, 1 vol. in-8, toile.....	5 »
Schlüssel dazu , 6. Auflage, 1 vol. in-8, cart.	2 »

	Broché.	Relié.
METHODE FÜR DAS ITALIENISCHE, 3. Auflage, 1 vol. in-8, toile.....		6 fr. »
Schlüssel dazu, 2. Auflage, 1 vol. in-8, cart.	2	»
METHODE FÜR DAS SPANISCHE, 2. Auflage, 1 vol. in-8, toile.....	6	»
Schlüssel dazu, 1 vol. in-8, cart.	2	»

A l'usage des Russes.

MÉTHODE DE FRANÇAIS, nouv. édit., 1 vol. in-8, toile.....	6	»
Clef de cette Méthode, 1 vol. in-8, cart.	2	»

LECTURES LATINES

Faisant suite à la Méthode Ollendorff appliquée au latin

NOUVEAUX MORCEAUX CHOISIS

DE

POÈTES ET DE PROSATEURS LATINS

Suivis d'une Table chronologique et raisonnée des auteurs

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

Par VICTOR DERÉLY

Ancien élève de l'École normale supérieure

Un volume in-8. 8 fr.

NOUVELLE COLLECTION
DE
MANUELS PRATIQUES DE CORRESPONDANCE

CONTENANT DES
LETTRES FAMILIÈRES & COMMERCIALES

AVEC
DES NOTES ET UN DICTIONNAIRE DES TERMES DE COMMERCE

Publiée sous la direction de

J.-B. MELZI

Et honorée d'une Médaille d'or.

La **Méthode Ollendorff**, comme nous l'avons indiqué plus haut, réalise le double but que doivent se proposer le maître et l'élève dans l'étude des langues étrangères : *enseigner et apprendre vite et bien*.

Cependant, la connaissance d'une langue ne peut se borner à la conversation, à la lecture des auteurs ; il ne suffit pas non plus d'écrire correctement et de surmonter les difficultés de la grammaire, il faut encore pouvoir reproduire sa pensée et lui donner les formes les plus multiples.

Pour arriver à ce résultat, il est un exercice que l'on ne saurait trop mettre en pratique, et dont l'utilité est démontrée par l'expérience. Nous voulons parler de l'exercice épistolaire. La correspondance étant, pour ainsi dire, une conversation écrite, il est évident qu'elle est, à côté de la conversation elle-même, le meilleur moyen d'acquérir la pratique d'une langue. Pénétrés de cette idée et cédant au désir de nombreux élèves, nous avons voulu réunir des lettres composées pour l'étude de la correspondance.

Nous avons cherché à varier le plus possible les sujets, à donner les expressions qu'autorisent les meilleurs auteurs, enfin à présenter graduellement les difficultés qui caractérisent toute langue.

Le choix des sujets traités constitue une des parties les plus intéressantes de notre travail. Il est facile de s'en convaincre en examinant, à la table de chaque manuel, la division que nous avons adoptée : peu d'ouvrages de ce genre présentent des exercices aussi variés et aussi pratiques. Nous avons voulu ne laisser de côté aucun des faits ordinaires de la vie, qui nécessitent l'envoi d'une lettre ; chaque sujet est traité brièvement et d'une manière générale, de sorte que quelques changements, faciles à effectuer, suffisent pour approprier le modèle au cas particulier auquel on veut l'appliquer. Nous nous sommes efforcés de faciliter, par de nombreuses notes, le travail du lecteur.

Chaque fois qu'il s'est rencontré une expression ne pouvant être traduite par un équivalent, nous avons tenu à en fournir l'explication la plus étendue.

Nous avons donné aussi la véritable signification de tout mot qui pourrait être traduit de différentes façons et nous l'avons donnée avec les

synonymes et les homonymes ainsi que tous les éclaircissements nécessaires à la bonne interprétation de ce mot, bien convaincus que rien ne doit être négligé pour éviter tout contre-sens et toute obscurité.

La contre-partie de chaque manuel, publié en plusieurs langues, offre à l'élève ce grand avantage de lui permettre de vérifier, sans professeur, si les lettres qu'il a traduites sont rendues fidèlement et correctement.

A chaque manuel de correspondance nous avons joint, comme complément, un vocabulaire qui présente, en quelques pages, un répertoire assez complet des expressions et des termes que l'usage a consacrés dans les transactions commerciales, et dont l'explication n'est pas toujours donnée, même dans les meilleurs dictionnaires.

Tel est le plan de cette collection, à laquelle nous avons donné tous nos soins, et dont l'utilité ne saurait être contestée.

LISTE, PAR NATIONS, DES MANUELS PUBLIÉS

A l'usage des Français.

MANUEL PRATIQUE de Correspondance anglaise, 1 vol. in-18 jésus.....	2 fr. 50
MANUEL PRATIQUE de Correspondance allemande, 1 vol. in-18 jésus.....	2 50
MANUEL PRATIQUE de Correspondance espagnole, 1 vol. in-18 jésus.....	2 50
MANUEL PRATIQUE de Correspondance italienne, 1 vol. in-18 jésus.....	2 50

A l'usage des Espagnols.

MANUAL PRÁCTICO de Correspondencia francesa, 1 vol. in-18 jésus.....	2 50
MANUAL PRÁCTICO de Correspondencia inglesa, 1 vol. in-18 jésus.....	2 50
MANUAL PRÁCTICO de Correspondencia alemana, 1 vol. in-18 jésus.....	2 50
MANUAL PRÁCTICO de Correspondencia italiana, 1 vol. in-18 jésus.....	2 50

A l'usage des Italiens.

MANUALE PRATICO di Corrispondenza francese, 1 vol. in-18 jésus.....	2 fr.	»
MANUALE PRATICO di Corrispondenza inglese, 1 vol. in-18 jésus.....	2	»
MANUALE PRATICO di Corrispondenza tedesca, 1 vol. in-18 jésus.....	2	»
MANUALE PRATICO di Corrispondenza spagnuola, 1 vol. in-18 jésus.....	2	»

A l'usage des Anglais.

PRACTICAL HANDBOOK of French Correspondence, 1 vol. in-18 jésus.....	2	50
PRACTICAL HANDBOOK of German Correspondence, 1 vol. in-18 jésus.....	2	50
PRACTICAL HANDBOOK of Spanish Correspondence, 1 vol. in-18 jésus.....	2	50
PRACTICAL HANDBOOK of Italian Correspondence, 1 vol. in-18 jésus.....	2	50

A l'usage des Allemands.

PRAKTISCHES HANDBUCH der französischen Korrespondenz, 1 vol. in-18 jésus.....	2	50
PRAKTISCHES HANDBUCH der englischen Korrespondenz, 1 vol. in-18 jésus.....	2	50
PRAKTISCHES HANDBUCH der italienischen Korrespondenz, 1 vol. in-18 jésus.....	2	50
PRAKTISCHES HANDBUCH der spanischen Korrespondenz, 1 vol. in-18 jésus.....	2	50

ANGLO-AMERICAN METHOD , dictionnaire de prononciation française à l'usage des Anglais, par J. DE FALLON, 1 fort vol. in-8, toile.....	10 fr.	»
CAHIERS D'ÉCRITURE ALLEMANDE , par Mlle A. HARRIES. Nos 1 à 6, six cahiers.....	1	80
Chaque cahier se vend séparément.....	»	30
ANTHOLOGIE , par F. MOUSSON. Textes classiques français, italiens, allemands et anglais, 1 beau vol. in-4. Sur papier fort.....	10	»
Sur papier ordinaire.....	8	»
LEHRE VOM ACCENT DER DEUTSCHEN SPRACHE . Zum erstenmal vollständig behandelt und für Fremde bearbeitet von Dr HERMANN HUSS, 1 vol. in-8.....	2	50
Cet ouvrage est un traité complet de l'accentuation allemande à l'usage des étrangers. C'est le complément nécessaire de toute grammaire allemande.		
LES CONTES DE FÉES DE PERRAULT , traduits en arabe usuel, avec le texte français en regard.		
Barbe-Bleue, trois livraisons à 1 franc.....	3	»
Le Petit Chaperon rouge, une livraison.....	1	50

II LITTÉRATURE ANGLAISE

ASHER'S COLLECTION

OF

**ENGLISH AUTHORS
BRITISH AND AMERICAN**

COPYRIGHT EDITION

Chaque volume in-16, imprimé en gros caractères. . . 2 fr.

Dans cette collection paraissent successivement les meilleures et les plus nouvelles productions de la littérature anglaise et américaine. Nous signalerons particulièrement les ouvrages importants de STANLEY : *How I found Livingstone* (3 vol.), *Trough the Dark Continent* (4 vol., et 2 grandes cartes), ainsi que : *Good bye, Sweetheart!* (2 vol.), par RHODA BROUGHTON; *Middlemarch* (4 vol.), par GEORGES ELIOT, etc., etc.

ASHER'S CONTINENTAL LIBRARY
OF
FAVOURITE MODERN AUTHORS

**Collection des meilleurs romans anglais
et américains**

Chaque volume in-16. 1 fr. 25

A côté de la *Collection Asher* à 2 fr. le volume, dans laquelle continueront à paraître les ouvrages de Bibliothèque comme ceux de Stanley, nous avons fondé, sous le titre de *Asher's Continental Library*, une nouvelle collection non moins intéressante et par les noms des auteurs et par le bon marché, où paraîtront successivement les romans nouveaux les plus remarquables.

N.-B. — Pour la liste complète et détaillée des volumes publiés jusqu'à ce jour dans les deux collections, consulter le catalogue spécial.

III

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ART D'ÉCRIRE enseigné par les grands maîtres, par
CHARLES GIDEL, proviseur du lycée Louis-le-Grand, 1 vol.
in-18 Jésus 3 fr.

Relié demi-chagrin, tranches dorées. 5 fr.

LE MOT ET LA CHOSE, par FRANCISQUE SARCEY, un élégant
volume grand in-18. 3^e édition. 3 fr. 50

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exempl. de luxe sur papier
de Hollande, à. 8 fr.

NOUVEAU COURS PRATIQUE DE LANGUE FRAN-
ÇAISE. Lexicologie, par A. PROFILLET (de Mussy), 1 vol.
in-18. 2 fr. 50

LA PRONONCIATION FRANÇAISE ET LA DICTION,
à l'usage des Écoles, des Gens du monde et des Étrangers,
par A. CAUVET, nouvelle édition, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

L'ART DE BIEN DIRE, par H. DUPONT-VERNON, de la Comé-
die-Française. Troisième édition, in-8. 1 fr.

PRINCIPES DE DICTION, par H. DUPONT-VERNON, de la
Comédie-Française. 1 vol. in-18. 2 fr.

- L'ART ET LE COMÉDIEN**, par CoQUELIN aîné, de la Comédie-Française. Un joli volume in-16, imprimé sur papier vergé de Hollande..... 2 fr.
- MOLIÈRE ET LE MISANTHROPE**, par C. CoQUELIN, de la Comédie-Française. Un joli volume in-16, imprimé sur papier vergé de Hollande..... 2 fr.
- UN POÈTE DU FOYER**: Eugène Manuel, par C. CoQUELIN, de la Comédie-Française. Un joli volume in-16... 2 fr.
- Il a été tiré de ces trois ouvrages de Coquelin 15 exempl. sur papier de Chine, à..... 5 fr.
- MOLIERE ET BOSSUET**, réponse à Louis Veuillot, par Henri DE LAPOMMERAYE, 2^e édit. 1 vol. in-18 jésus... 2 fr.
- UN REFORMATEUR DE LA POÉSIE FRANÇAISE**: Malherbe, par L. BASSOT, 1 vol. in-16..... 1 fr.
- DICTIONNAIRE DU JARGON PARISIEN**. L'argot ancien et l'argot moderne, par Lucien RIGAUD. 1 vol. in-16. Épuisé.
- DICTIONNAIRE DES LIEUX COMMUNS**, par Lucien RIGAUD. 1 fort volume grand in-18..... 6 fr.
- DICTIONNAIRE D'ARGOT MODERNE**, par Lucien RIGAUD, 1 fort vol. grand in-18..... 6 fr.
- Il a été tiré de ces deux derniers ouvrages 50 exempl. de luxe sur papier de Hollande à 12 fr., et 15 sur papier de Chine à 15 fr.
- LA TRAGÉDIE DU DOCTEUR FAUST**, de GÖTTE, en vers français, par A. DE RIEDMATTEN. 1 vol. in-18..... 2 fr.
- DEUX ÉPÉES BRISÉES** (Bertrand-Robert), par Ernest LEGOUVÉ, de l'Académie française. In-8..... 1 fr.
- SERMON** prononcé par le Révérend Père ESPRIT DE TINCHÉBRAY, capucin, dans l'église des Dames religieuses de Haute-Bruyère, le 21 juillet 1694, fête de sainte Madeleine, réédité avec préface, par A. CHASSANT. In-16, sur beau papier de fil..... 2 fr.
- Quelques exemplaires sur papier de Chine..... 5 fr.

IV

PUBLICATIONS DRAMATIQUES

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

RÉCUEIL PÉRIODIQUE DE COMÉDIES DE SALON
PAR LES MEILLEURS AUTEURS DRAMATIQUES CONTEMPORAINS

*Deux volumes par an :
l'un au mois de mai, l'autre au mois d'octobre.*



L'éclatant succès que le Théâtre de Campagne a obtenu dès son apparition, prouve que nous avons eu raison d'entreprendre cette publication, que le public réclamait depuis longtemps.

Voici comment M. E. Legouvé s'exprime, au sujet du Théâtre de Campagne, dans la préface qu'il a bien voulu mettre en tête du premier volume de cette collection : « A peine l'automne, les chasses et les vacances ont-ils rempli les châteaux et les villas, que le premier mot qui sort de toutes ces bouches de jeunes gens et de jeunes femmes, est celui-ci :

Si nous jouions la comédie ! Soudain voilà les imaginations en éveil. On fait appel à tous les souvenirs, on énumère tous les répertoires ; on passe du Théâtre-Français au théâtre du Palais-Royal ; on écrit à Paris ! On fait venir une cargaison de chez Michel Lévy ! La caisse arrive ! on l'ouvre ! on lit ! Mais à mesure qu'on lit, l'embarras commence. Quelle pièce choisir ? L'une est trop longue, l'autre a trop de personnages ! En voilà une charmante, mais elle est trop triste ! Prenons celle-ci ! Non, elle est trop gaie ! Puis la difficulté de la mise en scène ! Puis la question du costume ! Puis le souvenir toujours effrayant des acteurs qui ont créé ces rôles ! Le temps s'écoule, les obstacles s'accumulent, les imaginations se refroidissent, et au bout de trois mois qu'a-t-on fait ? On a cherché ! Voilà ce qui m'a donné l'idée d'un Théâtre de Campagne, c'est-à-dire d'une suite de pièces courtes, faciles à monter, à la fois agréables et honnêtes ; de façon que toutes les oreilles puissent les entendre, et que toutes aussi aient plaisir à les écouter. »

Tel est le but de ce recueil, auquel les noms des auteurs, qui ont bien voulu nous prêter leur concours, promettent, nous en sommes sûrs, la continuation de l'accueil favorable qu'il a reçu jusqu'à ce jour.

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

(Première série, 10^e édition)

AVEC

Une préface de M. ERNEST LEGOUVÉ, de l'Académie française,

CONTENANT :

MA FILLE ET MON BIEN, comédie en deux tableaux (3 hommes, 2 femmes), par ERNEST LEGOUVÉ.

PATUREL, comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par HENRI MEILHAC.

LE MONDE RENVERSÉ, comédie en un acte, en vers (1 homme, 1 femme), par HENRI DE BORNIER.

LA SOUPIÈRE, comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.

AUTOUR D'UN BERCEAU, pièce en une scène (1 femme), par ERNEST LEGOUVÉ.

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par JACQUES NORMAND.

SILENCE DANS LES RANGS ! comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.

LA FLEUR DE TLEMCEM, comédie en un acte, tirée des *Deux Héritages* de P. MÉRIMÉE (2 hommes, 3 femmes), par ERNEST LEGOUVÉ.

AVANT LE BAL, comédie en un acte (1 homme, 1 femme),
par PROSPER CHAZEL.

UN SALON D'ATTENTE, comédie en un acte (4 hommes,
2 femmes), par CHARLES EDMOND.

Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Relié demi-chagrin, tranches dorées 5 »

Quelques exemplaires sur papier vergé 10 »

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

(Deuxième série, 8^e édition)

CONTENANT :

LA LETTRE CHARGÉE, fantaisie en un acte (2 hommes,
2 femmes), par EUGÈNE LABICHE.

LES CRISES DE MONSEIGNEUR, comédie en un acte
(5 hommes, 1 femme), par GUSTAVE DROZ.

LE MARI QUI DORT, comédie en un acte, en vers (2 hom-
mes, 2 femmes), par EDMOND GONDINET.

SA CANNE ET SON CHAPEAU, comédie en un acte
(3 hommes, 2 femmes), par le comte W. SOLLOHUB.

VENT D'OUEST, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes),
par ERNEST D'HERVILLY.

LA VIEILLE MAISON, comédie en un acte (2 hommes,
2 femmes), par ANDRÉ THEURIET.

UNE SÉRÉNADE, scène-proverbe avec chants et tableaux
(2 femmes), par le comte W. SOLLOHUB.

LES CONVICTIONS DE PAPA, comédie en un acte
(3 hommes, 1 femme), par EDMOND GONDINET.

Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Relié demi-chagrin, tranches dorées 5 »

Quelques exemplaires sur papier vergé 10 »

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

(Troisième série, 5^e édition)

CONTENANT :

LA GIFLE, comédie en un acte (3 hommes), par ABRAHAM
DREYFUS.

- LA CAGE DU LION**, comédie en un acte, en vers (2 hommes, 1 femme), par HENRI DE BORNIER.
- DE CALAIS A DOUVRES**, monologue en vers (1 homme), par ERNEST D'HERVILLY.
- A LA BAGUETTE**, comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par JACQUES NORMAND.
- LE COUPÉ JAUNE**, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par HENRI DUPIN.
- GEORGES ET GEORGETTE**, comédie en un acte (1 homme, 1 femme), par EMILE ABRAHAM.
- O MON ADELAÏDE !** comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par CHARLES NARREY.
- LES PRUNES**, poésie par ALPHONSE DAUDET.
- LES REVANCHES DE L'ESCALIER**, comédie en un acte, (1 homme, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.
- LA FORCE DES FEMMES**, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par HENRI MEILHAC.
- | | |
|---|----------|
| Un vol. in-18 jésus..... | 3 fr. 50 |
| Relié demi-chagrin, tranches dorées..... | 5 » |
| Quelques exemplaires sur papier vergé. | 10 » |

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

(Quatrième série, 4^e édition)

CONTENANT :

- L'AMOUR DE L'ART**, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par EUGÈNE LABICHE.
- ENTRE LA SOUPE ET LES LÈVRES**, soliloque en vers (1 homme), par ERNEST D'HERVILLY.
- VOLTE-FACE**, comédie en un acte, en vers (2 hommes, 3 femmes), par EMILE GUIARD.
- RETOUR DE BRUXELLES**, comédie en deux tableaux (3 hommes, 4 femmes), par EUGÈNE VERCONSIN.
- LA CORBEILLE DE MARIAGE**, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par GEORGES DE LÉTORIÈRE.
- NOTRE CHER INSENSIBILISATEUR !** comédie en un acte (2 hommes, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.

LE COLLIER D'OR, comédie en un acte, en vers (1 homme, 3 femmes), par ALBERT MILLAUD.

MARIE DUVAL, comédie en un acte (1 homme, 1 femme), par ADRIEN DECOURCELLE.

LES FRAISES, comédie en un acte (4 hommes, 1 femme), par ANDRÉ THEURIET.

Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Relié demi-chagrin, tranches dorées..... 5 »

Quelques exemplaires sur papier vergé 10 »

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

(Cinquième série, 4^e édition)

CONTENANT :

HO ! LE VERT ! bouffonnerie en un acte (4 hommes, 1 femme), par CHARLES NABREY.

LA PART DU LION, comédie en un acte (1 homme, 3 femmes), par ADRIEN DECOURCELLE.

LE VALET DE CŒUR, comédie en un acte (3 hommes, 3 femmes), par E. DE NAJAC et R. BOCAGE.

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME, comédie en un acte (3 hommes, 2 femmes), par ANDRÉ RAIBAUD.

LA MOUCHE, monologue en vers (1 homme), par ÉMILE GUIARD.

AUX ARRÊTS, comédie-vaudeville en un acte (1 homme, 1 femme), par J. DE RIEUX et E. D'AU.

LES DEUX SOUS-PRÉFETS DE X***, saynète en un acte (2 hommes), par JULES GUILLEMOT.

LE CAP DE LA TRENTAINE, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par EUGÈNE VERCONSIN.

L'ANDALOUSE, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par ALFRED BILLET.

SCRUPULES, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par ERNEST D'HERVILLY.

LE CONFESSIONNAL, fantaisie en 1 acte (2 hommes, 1 femme), par ABRAHAM DREXFUS.

Un vol. in 18 jésus 3 fr. 50

Relié demi-chagrin, tranches dorées 5 »

Quelques exemplaires sur papier vergé 10 »

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

(Sixième série, 5^e édition)

Avec une préface nouvelle de M. ERNEST LEGOUVÉ

CONTENANT :

L'AGRÈMENT D'ÊTRE LAIDE, scène (2 femmes), par E. LEGOUVÉ.

UN CRANE SOUS UNE TEMPÊTE, saynète (1 homme, 1 femme), par ABRAHAM DREYFUS.

UNE FEMME BIEN PLEURÉE, monologue en vers (1 homme), par PAUL DELAIR.

COMME ON FAIT SON LIT, comédie en un acte (3 hommes, 2 femmes), par PAUL FERRIER.

LE SERGENT, poésie (1 homme), par PAUL DÉROULÈDE.

LE SECRET DE THÉODORE, saynète (2 femmes), par EUGÈNE VERCONSIN.

L'HOMME AUX PIEDS RETOURNÉS, monologue (1 homme), par CHARLES CROS.

LES ENFANTS AVANT TOUT, comédie en 1 acte (3 hommes, 1 femme), par ERNEST D'HERVILLY.

L'EMBARRAS DU CHOIX, monologue (1 femme), par le comte W. SOLLOHUB.

VÉNUS, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par HENRI BOCAGE.

VINGT MILLE FRANCS, monologue (1 femme), par ÉMILE DESBEAUX.

LES BOUQUETS, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par EUGÈNE CEILLIER.

LE SECRET D'UNE VAINCUE, monologue en vers (1 homme), par ERNEST D'HERVILLY.

UNE PLUIE DE BAISERS, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par ALFRED SÉGUIN.

LA VISION DE CLAUDE, monologue en vers (1 homme), par PAUL DELAIR.

LA PERLE FAUSSE, comédie en un acte (2 hommes, 2 femmes), par ÉMILE JOUAN.

L'HOMME PERDU, monologue (1 homme), par CHARLES CROS.

Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Relié demi-chagrin, tranches dorées..... 5 »

Quelques exemplaires sur papier vergé..... 10 »

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

(Septième série, 4^e édition)

CONTENANT :

LA MATINÉE D'UNE ÉTOILE, saynète (1 homme, 2 femmes), par E. LEGOUVÉ.

L'AMI DE LA MAISON, monologue (1 homme), par CHARLES CROS.

LA SOURIS, comédie en un acte (1 homme, 1 femme), par A. DES ROSEAUX.

LE FOU RIRE, monologue en v rs (1 femme), par JACQUES NORMAND.

LA PART DE BUTIN, comédie en un acte (4 hommes, 3 femmes, 1 enfant), par G. DE LÉTORIÈRE.

LE PREMIER PAS, monologue (1 femme), par le comte W. SOLLOHUB.

ADÉLAIDE ET VERMOUTH, idylle militaire en un acte (1 homme, 1 femme), par E. VERCONSIN.

L'HOMME PROPRE, monologue (1 homme), par CH. CROS.

LA MARQUISE DE CRAC, saynète en un acte (2 femmes), par ERNEST D'HERVILLY.

L'INVENTION DE MON GRAND-ONCLE L'ARCHEVÊQUE DE BÉZIERS, monologue (1 homme), par E. DESBEAUX.

LA BÊTE NOIRE, comédie en un acte (2 hommes, 3 femmes), par E. MENDEL et CORDIER.

LE PENDU, monologue (1 homme), par CH. CROS.

A L'ESSAI, comédie en un acte (1 homme, 2 femmes), par A. CAHEN et G. SUJOL.

LE FEU FOLLET, monologue (1 femme), par le comte W. SOLLOHUB.

L'HEURE DE LA LIBERTÉ, saynète (1 homme, 2 femmes), par JULES GUILLEMOT.

L'HOMME QUI A TROUVÉ, monologue (1 homme), par
CH. CROS.

MADAME LIMARAY? comédie en un acte (1 homme, 1
femme), par A. EHRARD.

Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Relié demi-chagrin, tranches dorées..... 5 »

Quelques exemplaires sur papier vergé..... 10 »

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

(Huitième série) — SOUS PRESSE

THÉÂTRE BIZARRE

UNE VOCATION — L'ATHLÈTE — UN MÉNAGE GREC

TRILOGIE FANTAISISTE EN VERS

Par R. PALEFROI

Un joli vol. in-16..... 4 fr.

A COTÉ DE LA RAMPE, comédies et saynètes, par
ÉDOUARD ROMBERG. Un volume grand in-18... 3 fr. 50

NOUVEAUX PROVERBES, par Tom-Bob, contenant : *Le
Page vénitien* ; — *Après la pluie le beau temps* ; — *Un
bijou n'est jamais perdu*. Un vol in-18..... 1 fr. 50

THÉÂTRE D'ADOLESCENTS

par Adolphe CARCASSONNE

Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Relié richement, toile, tranches dorées..... 5 »

Cet ouvrage est spécialement recommandé pour les maisons d'éduca-
tion. On y trouvera un excellent choix de petites comédies faciles à jouer
pour les jeunes gens et pour les jeunes filles, et à la fois morales et
amusantes.

LES FOLIES QUATRELLES

Théâtre des Petits Enfants. — N° 1. *Les Derniers jours de
l'institution Pompéi*. Album in-4o imprimé en couleur.
Texte de QUATRELLES, illustrations de SAPECK et QUATRELLES,
couverture illustrée par GRASSET..... 4 fr.

PIÈCES DE THÉÂTRE

- A LA RETRAITE**, comédie en cinq actes, en vers, par E. Cousté. In-18..... 2 fr.
- A L'ESSAI**, comédie en un acte, par A. Cahen et G. Sujol, représentée à Paris, sur le Théâtre des Fantaisies-Parisiennes, le 19 mars 1880. In-18..... 1 fr. 50
- BABEL-REVUE**, Revue de l'année 1878, en quatre actes et onze tableaux, précédée de l'Esprit en Bouteilles, prologue en deux tableaux, par Paul Burani et Édouard Philippe, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Athénée-Comique, le 10 janvier 1879. In-18.... 1 fr.
- BIBELOT (le)**, comédie en un acte, par Ernest d'Hervilly, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 13 avril 1877. In-18..... 1 fr. 50
- BILLET DE LOGEMENT (le)**, opéra-comique en 3 actes, par Paul Burani et Maxime Boucheron, musique de Léon Vasseur, représenté pour la 1^{re} fois à Paris, sur le théâtre des Fantaisies-Parisiennes, le 15 novembre 1879. In-18. 2 fr.
- CABINET PIPERLIN (le)**, comédie-bouffe en 3 actes, par Hippolyte Raymond et Paul Burani, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Athénée-Comique, le 5 avril 1878. In-18..... 2 fr.
- COMÉDIE PARISIENNE (la)**, prologue d'ouverture en un acte et en vers libres, par P. Tillier et Em. Clerc. In-18..... 1 fr. 50
- CONVICTIONS DE PAPA (les)**, comédie en un acte, par Edmond Gondinet, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 13 avril 1877. In-18..... 1 fr. 50
- COQ ET LA POULE (le)**, proverbe en un acte, mêlé de couplets, par Louis Bogey..... 1 fr. 50
- DROIT DU SEIGNEUR (le)**, opéra-comique en trois actes, par Paul Burani et Maxime Boucheron, musique de Léon Vasseur, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Fantaisies-Parisiennes, le 13 décembre 1878. In-18..... 2 fr.
- D'UN SIÈCLE A L'AUTRE**, comédie-à-propos en un acte et en vers, par Jules Salmson et Alphonse Scheler, représentée pour la première fois à Genève, sur le Nouveau-Théâtre, le 4 octobre 1879. In-18..... 1 fr. 50

- ÉCRIVASSIERS** (les), comédie en trois actes, en vers, par E. Dalmont..... 2 fr.
- ETATS-UNIS EN 1871** (les), drame historique en quatre actes, en prose, par le baron d'Espiard de Colonge. In-8..... 2 fr.
- FILS DE CORALIE** (le), comédie en 4 actes, en prose, par Albert Delpit, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 16 janvier 1880. In-18..... 2 fr.
- FILS DE CORNEILLE** (le), à-propos en vers, par Paul Delair, représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 6 juin 1881. In-18..... 1 fr.
- GARIN**, drame en cinq actes, en vers, par Paul Delair, représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 8 juillet 1880. Grand in-8..... 3 fr. 50
- GIFLE** (la), comédie en un acte, par Abraham Dreyfus, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 3 mai 1880. In-18..... 1 fr. 50
- JEAN DACIER**, drame en 5 actes, en vers, par Charles Lomon, représenté pour la première fois à Paris, à la Comédie-Française, le 28 avril 1877. 1 vol. in-8 cavalier, 3^e édition 3 fr. 50
 Quelques exemplaires sur papier de Hollande. 10 »
- LÉA**, pièce en cinq actes, en prose, par Jean Malus, représentée pour la première fois à Paris, à la Comédie-Parissienne, le 9 septembre 1881. In-18 2 fr.
- LOUIS XI EN BELLE HUMEUR**, comédie en 2 actes, en vers, par Auguste Robert. In-18..... 1 fr. 50
- MARQUIS DE KÉNILIS** (le), drame en 5 actes, en vers, par Charles Lomon, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre national de l'Odéon, le 7 avril 1879. 1 vol. in-8 cavalier 3 fr. 50
 Quelques exemplaires sur papier de Hollande... 10 fr.
- NÉGOCIANT ABSOLU** (le), comédie en 3 actes, en vers, par E. Cousté. In-18..... 1 fr. 50
- NOUVEAU-MONDE** (le), drame en cinq actes, en prose, par le comte de Villiers de l'Isle-Adam, ouvrage couronné au concours institué en l'honneur du Centenaire de la proclamation de l'Indépendance des États-Unis, gr. in-8... 3 fr.

- PARAPLUIE** (1e), comédie en un acte, par Ernest d'Hervilly, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre national de l'Odéon, en avril 1880. In-18..... 1 fr. 50
- PART DE BUTIN** (1a), comédie en un acte, par G. de Létorière, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 11 mars 1880. In-18.... 1 fr. 50
- PATRIOTE** (un), drame en 5 actes et 7 tableaux dont un prologue, par MM. Armand d'Artois et Maurice Gérard, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaité, le 16 août 1881. Une brochure in-4°.... 75 cent.
- PICCOLINE**, comédie en un acte, en vers, par P. Manivet. In-18..... 1 fr.
- RUPTURE** (1a), drame en trois actes, en prose, par E. Dalmont. In-18..... 2 fr.
- SAPHO**, scène en vers, par Armand Silvestre, dite au théâtre de la Gaité, le 5 novembre 1881. In-18..... 1 fr.
- TROIS BOUGIES** (les), comédie en un acte, par Louis Leroy et Henri Bocage, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 12 novembre 1879. In-18..... 1 fr. 50
- TRUCS DE TRUCK** (les), vaudeville en un acte, par Saint-Agnan Choler, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 30 mai 1880. In-18.. 1 fr. 50
- VOLTE-FACE**, comédie en un acte, en vers, par Émile Guiard, représentée pour la première fois à Paris, à la Comédie-Française, le 12 octobre 1877. In-18..... 1 fr. 50
- Quelques exemplaires sur papier teinté..... 3 „
- — sur papier vergé de Hollande..... 5 „
- — sur papier de Chine..... 6 „

MONOLOGUES

- BAVARDES** (les), scène tirée du *Mercure Galant* de Boursault. In-18..... 50 cent.
- BIJOU PERDU** (1e), monologue en prose, par Ed. Philippe et Bridier. In-18..... 1 fr.
- BOUTON** (1e), monologue en vers, par Hix, dit par De Roseaux. In-18..... 1 fr.

- BRETELLES** (les), monologue en vers, par V. Revel, dit par M. Armand Des Roseaux In-18..... 1 fr.
- CANARD** (un), monologue en prose (avec illustrations de Boulanger), par G. Moynet, dit par Coquelin cadet, de la Comédie-Française. In-18..... 1 fr. 50
- C'EST LA FAUTE AU SILLERY**, monologue en vers (avec illustrations d'E. Klips), par A. Desmoulin, dit par Berthelier. In-18..... 1 fr. 50
- Il a été tiré de chacun de ces deux monologues : 25 exempl. de luxe sur papier Whatman à 4 francs; 15 sur papier de Chine à 6 francs; et 4 sur papier du Japon à 8 francs.)
- DE LA PRUDENCE!** monologue en prose, par A. Guillon et A. des R., dit par Des Roseaux. In-18..... 1 fr.
- DÉMOCRITE** (scène tirée de), de Regnard, arrangée par Coquelin aîné, de la Comédie-Française. In-18.. 0 fr. 50
- ÉLECTION** (1'), monologue en vers, par Julien Berr de Turique, dit par Coquelin cadet, de la Comédie-Française. In-18..... 1 fr.
- EN FAMILLE**, monologue en prose (avec illustrations de A. Sapeck), par G. Moynet, dit par Coquelin cadet, de la Comédie-Française. In-18..... 1 fr. 50
- Il a été tiré 25 exempl. de luxe sur papier Whatman à 4 fr.; 15 sur papier de Chine à 6 fr.; 4 sur papier du Japon à 8 fr.)
- HOMME A LA MER!** (un), monologue en prose, par E. Morand, dit par Coquelin cadet, de la Comédie-Française. In-18..... 1 fr.
- JE VOUS AIME**, monologue en vers, par de Launay, dit par Mlle Lincelle, du Vaudeville. In-18..... 1 fr.
- LUNETTES DE MA GRAND'MÈRE** (les), monologue en vers, par H. Matabon, dit par Mlle Reichemberg, de la Comédie-Française. In-18..... 1 fr.
- MADAME LA COLONELLE**, monologue en prose, par Bridier et Ed. Philippe. In-18..... 1 fr.
- MARI** (un), naïveté en vers, par V. Revel, dite par Mlle Maria Legault, du Vaudeville. In-18..... 1 fr.
- MINET**, monologue en vers, par F. Beissier, dit par E. Bonheur. In-18..... 1 fr.
- MOLIÈRE**, stances par Charles Joliet, dites à la Comédie-Française par M^{mes} Sarah-Bernhardt et Lloyd, le 15 jan.

- vier 1879, à l'occasion du 237^e anniversaire de la naissance de Molière. In-18..... 0 fr. 50
- MONOLOGUE MODERNE** (1e), par Coquelin cadet, de la Comédie-Française. In-16, avec illustr. de Loir Luigi.. 2 fr.
Il reste de ce monologue quelques exempl. de luxe sur papier teinté à 4 fr.; sur papier vergé de Hollande à 6 fr.; sur papier Whatman à 6 fr.; sur papier de Chine à 8 fr.; sur papier du Japon à 10 fr.)
- MOUCHE** (1a), monologue en vers, par Émile Guiard, dit par Coquelin aîné, de la Comédie-Française, 11^e édit. In-18. 1 fr.
- MOUCHOIR** (1e), monologue en vers, par G. Feydeau, dit par Galipaux. In-18..... 1 fr.
- ODE A MOLIERE**, à-propos en vers, par Antoine Cros, dit au théâtre de l'Odéon par M. Porel, le 15 janvier 1882, à l'occasion du 260^e anniversaire de la naissance de Molière. In-18..... 1 fr.
- ON DEMANDE UN MINISTRE !** monologue en prose, par Maurice Desvallières et Gaston Joria, dit par Mlle Thénard, de la Comédie-Française. In-18..... 1 fr.
- PARIS**, monologue en prose, par E. Grenet-Dancourt, dit par Coquelin cadet, de la Comédie-Française. In-18.... 1 fr.
- PETIT-JEAN**, par J. Truffier, à-propos en vers dit à la Comédie-Française par Coquelin aîné, le 21 décembre 1878, à l'occasion du 239^e anniversaire de la naissance de Racine. In-18..... 1 fr.
- PETITE RÉVOLTÉE** (1a), monologue en vers, par G. Feydeau, dit au Cercle des Castagnettes par Mlle O. d'Andor. In-18..... 1 fr.
- PIANISTE** (1e), monologue en prose, par E. Morand, dit par Coquelin cadet, de la Comédie-Française. In-18... 1 fr.
- PRÉSENTATION** (une), monologue par Mlle J. Thénard, de la Comédie-Française. In-18..... 1 fr.
- ROBE DE PERCALINE** (1a), monologue en vers, par J. Berr de Turique, dit par Mlle Blanche Barretta, de la Comédie-Française. In-18..... 1 fr.
- TIMBRE-POSTE** (1e), monologue en vers, par André Herman. In-18..... 1 fr.
Il a été tiré 100 exempl. sur papier de Hollande à 2 fr.)
- VIN GAI** (1e), monologue en vers, par E. Delannoy, du Vaudeville. In-18..... 1 fr.

HISTOIRE DU THÉÂTRE

HISTOIRE UNIVERSELLE DU THÉÂTRE

Par **ALPHONSE ROYER**

Six forts volumes in-8..... 45 fr.

L'histoire du théâtre, chez tous les peuples et dans tous les temps, c'est l'histoire des idées et des mœurs des nations, prise dans sa forme la plus vivante. Nul art n'exerce sur les esprits une aussi puissante influence que le théâtre. Il reflète la pensée dominante avec beaucoup plus de précision, et d'une manière plus saisissante et plus pittoresque que n'importe quelle institution religieuse ou civile, que n'importe quel traité de philosophie ou de morale. L'importance de l'œuvre entreprise par Alphonse Royer, et qui vient d'être heureusement menée à fin, n'échappera à personne ; nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt qu'offre cet ouvrage considérable, qui raconte les diverses évolutions du théâtre dans tous les pays, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Les tomes V et VI, qui embrassent la production dramatique européenne du XIX^e siècle, et qui forment à eux seuls un ouvrage complet, se vendent séparément. Ils ont pour titre :

HISTOIRE du théâtre contemporain en France et à l'étranger, depuis 1800 jusqu'à 1875, par Alphonse ROYER. 2 forts volumes in-8..... 15 fr.

ALBUM DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Par **F. FEBVRE** et **T. JOHNSON**

*Avec une lettre autographe de Alexandre Dumas fils,
et un frontispice par Sarah-Bernhardt*

Superbe publication de luxe dédiée à S. A. R. le Prince de Galles, et ornée de 26 eaux-fortes hors texte, dont 23 sont les portraits, avec autographes, des Sociétaires actuels de la Comédie-Française. 1 beau v. gr. in-4 sur pap. teinté. 25 fr.

Relié toile riche, tranches dorées..... 30 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande.... 50 fr.

Cette importante œuvre d'art est en quelque sorte l'histoire officielle de la Comédie-Française. On y trouvera les renseignements les plus complets sur l'organisation de notre première scène et la biographie détaillée de tous les sociétaires actuels. Ajoutons qu'outre l'intérêt qu'offre ce volume au point de vue de l'histoire du théâtre, il a encore pour les amateurs l'attrait d'un chef-d'œuvre artistique et typographique.

LE MUSÉE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Par René DELORME

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique et du Ministère des Beaux-Arts.

Un beau volume in-4 imprimé avec luxe sur papier vergé teinté-Japon et tiré à petit nombre..... 10 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Chine..... 20 fr.

DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA FONDATION DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — L'Impromptu de Versailles, le Bourgeois gentilhomme, précédés de la Maison de Molière, à-propos en vers, par F. COPPÉE, et d'une Etude-Préface, par M. REGNIER, ancien sociétaire de la Comédie-Française. 1 vol. in-16, orné de deux portraits en pied de Molière, gravés par DAMMAN.

Tirage :

500 exemplaires sur papier de Hollande..... 10 fr.

25 exemplaires sur papier de Chine..... 20 fr.

25 exemplaires sur papier Whatman..... 20 fr.

LA COMÉDIE FRANÇAISE A LONDRES

1871-1879

Journal inédit de E. GOT. | Journal de F. SARCEY.

Publiés avec une introduction par Georges d'HEYLLI,
1 volume in-16, sur papier vergé de Hollande..... 3 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Chine..... 5 fr.

MÉMOIRES DE SAMSON, de la Comédie-Française. 1 vol.
gr. in-18..... 3 fr. 50

HISTOIRE DE RUY-BLAS, par Alexandre HEPP et Clément
CLAMENT. In-18..... 1 fr. 50

LA QUESTION DE L'ODÉON. Lettre à son éditeur par ***
(Paul Ferrier). In-18..... 1 fr.

ROMANS. BIOGRAPHIES. VOYAGES

NOUVELLE COLLECTION

- AMBO Gustave.** — Un Voyage de noces, 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- AIMARD Gustave.** — Par Mer et par Terre :
- I. Le Corsaire, 1 volume grand in-18..... 3 fr.
 - II. Le Bâtard, 1 volume grand in-18..... 3 fr.
- BERTERA André.** — L'Amoureuse de maître Wilhelm, avec une eau-forte de Buland, 1 vol. gr. in-18..... 3 fr. 50
- BAUQUENNE (Alain).** L'Écuyère, 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- BOCAGE Henri.** — Le Bel Armand, 1 vol. gr. in-18 3 fr. 50
- BOTTEAU Anne-Marie (Mlle).** — Recueil de notices historiques sur les femmes remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours, 1 vol. in-8..... 3 fr. 50
- CHAMPSAUR Félicien.** — Dinah-Samuel. 1 volume grand in-18... 3 fr. 50
- CHARNACÉ Guy (de).** — Une Parvenue, 1 vol. grand in-18 avec dessin original de Eugène Lacoste. 2^e édit. 3 fr. 50
- COUSTÉ E.** — Le Château de Castelloubou, conte fantastique. 1 vol. grand in-18..... 3 fr. 50
- DELORME Amédée.** — Mauroy, 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- DELPIT Albert.** — Le Fils de Coralie, 16^e édition, 1 vol. grand in-18..... 3 fr. 50
- DELPIT Albert.** — Le Père de Martial, 13^e édition, 1 vol. grand in-18..... 3 fr. 50
- DEMESSE Henri.** — Les Récits du Père Lalouette, avec illustrations de A. Bertrand, G. Bigot, H. Giacomelli, A. Lançon, M. Leloir, E. Morin, H. Pille, D. Vierge.
- Il n'a été tiré de ce vol. d'amateur, luxueusement imprimé, que 560 exemplaires numérotés à la presse : 10 sur papier du Japon à 25 fr., 15 sur papier de Chine à 20 fr.; 25 sur pap. Whatman à 15 fr.; 500 sur pap. teinté à 10 fr.
- DENOY.** — Mademoiselle Clarens, 1 vol. gr. in-18... 3 fr. 50

DUVAL Georges. — Artistes et Cabotins, 1 vol. in-16...	2 fr.
EPHEYRE Charles. — A la recherche du Bonheur, 1 vol. grand in-18	3 fr. 50
ESCHENAUER. — L'Espagne. 1 vol. gr. in-18..	3 fr. 50
FISTIÉ Camille. — L'Amour au village, avec une préface de André Theuriet, 2 ^e édition, 1 vol. grand in-18...	3 fr. 50
FIGURES D'ARTISTES. — Léontine Beaugrand, par Fourcand, avec un portrait gravé à l'eau-forte par Eugène Abot, 1 vol. gr. in-16 carré. Il n'a été tiré de cet ouvrage que 500 exemplaires numérotés à la presse : 1 sur parchemin (n ^o 1), vendu; 14 sur papier Japon (n ^o 2 à 15) à 20 fr.; 35 sur pap. Chine (n ^o 16 à 50) à 15 fr.; 50 sur pap. Whatman (n ^o 51 à 100) à 12 fr.; 100 sur pap. vergé de Hollande (n ^o 101 à 200) à 8 fr.; 300 sur pap. teinte (n ^o 201 à 500) à 5 fr.	
FRÉDÉRIC LEMAITRE. — Souvenirs publiés par son fils, avec portrait, 2 ^e édition, 1 vol. grand in-18.....	3 fr. 50
GARENNE Ernest. — Le Sergent Villajoux, nouvelle édit. 1 vol. grand in-18.....	3 fr. 50
GAZEAU DE VAUTIBAUT. — Histoire des d'Orléans, d'après les documents et mémoires légitimistes et orléanistes. Tome I ^{er} , grand in-18	4 fr.
GLATRON Georges. — Philippe Faucart, 1 volume grand in-18.....	3 fr. 50
GOBIN. — A l'Atelier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
HERMAN André. — Vallons de l'Helvétie. Impressions de voyage. Illustrations dans le texte. 1 vol. in-18..	2 fr. 50
HERVILLY Ernest (d'). — Les Armes de la femme, avec dessins de P. Outin, 1 vol. grand in-18.....	3 fr. 50
JOKAI Maurice. — Les Fils de l'homme au cœur de pierre, traduit du hongrois par Antonine de Gerando Teleki, 1 vol. grand in-18.....	3 fr. 50
LACROIX Paul (P.-L. Jacob, Bibliophile). — Madame de Krudener, ses lettres et ses ouvrages inédits, 3 ^e édition. 1 vol. grand in-18.....	3 fr. 50
LAVIGNE Ernest. — Le Roman d'une Nihiliste. 3 ^e édition, 1 vol. grand in-18	3 fr. 50
LÉTORIÈRE (le Vicomte Georges de). — Voyage autour des Parisiennes, avec vignette, 6 ^e éd. 1 vol. gr. in-18.	3 fr. 50
LÉTORIÈRE (le Vicomte Georges de). — Amours et Amitiés parisiennes, 4 ^e édit. 1 vol. grand in-18 avec couverture illustrée.....	3 fr. 50

- MARK TWAIN.** — Esquisses américaines, traduction libre, par Émile Blémont, 1 joli volume in-16..... 3 fr.
(Il a été tiré de cet ouvrage 5 exemplaires de luxe sur papier de Hollande à 5 fr., et 5 sur pap. de Chine à 8 fr.)
- MONCHANIN.** — Dom Manuel, 1 vol. gr. in-18... 3 fr. 50
- OHNET Georges.** — *Les Batailles de la vie.* — Serge Panine, 22^e édition. 1 vol. grand in-18..... 3 fr. 50
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)
- OHNET Georges.** — *Les Batailles de la vie.* Le Maître de forges, 14^e édition. 1 vol. gr. in-18..... 3 fr. 50
(Il a été tiré 25 exemplaires de luxe sur papier vergé de Hollande à 8 fr.)
- PONS A.-J.** — Sainte-Beuve et ses Inconnues, avec une préface de Sainte-Beuve, 12^e édit., 1 vol. gr. in-18 3 fr. 50
- PONS A.-J.** — Ernest Renan et les Origines du Christianisme, 2^e édition. 1 vol. grand in-18..... 3 fr. 50
(Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de luxe sur papier de Hollande à 8 fr.)
- RATTAZZI (Mme).** — La Belle Juive, 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- ROGER G.** — Le Carnet d'un ténor, avec une préface de Philippe Gille et un portrait de Roger, 5^e édit. 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- ROLLIN Maurice.** — Éclats de rire, 1 vol. gr. in-18... 3 fr.
- SAMSON** de la Comédie-Française. — Mémoires. 1 vol. gr. in-18..... 3 fr. 50
- SARCEY.** — Le Mot et la Chose. 1 vol. in-18.... 3 fr. 50
- SILVESTRE Armand.** — Les Farces de mon ami Jacques, 11^e édition, 1 vol. gr. in-18, avec dessin original de Jean Béraud..... 3 fr. 50
- SILVESTRE Armand.** — Les Malheurs du commandant Laripète, 9^e édit. 1 vol. grand in-18, avec dessin original de Jean Béraud. 3 fr. 50
- SOSTA René.** — La Maison de lierre, 1 vol. gr. in-18 3 fr. 50
- STAPLEAUX Léopold.** — Les Belles Millionnaires, 3^e édit. 1 vol. grand in-18..... 3 fr. 50
- THEURIET André.** — La Maison des deux Barbeaux. — Le Sang des Finoël. 4^e édit. 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50
- THEURIET André.** — Sauvageonne, 8^e édit. 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
Il a été tiré de cet ouvrage 15 exempl. de luxe sur papier de Hollande à 8 fr.)

- THEURIET** André. — Les Mauvais Ménages, 1 vol. gr. in-18..... 3 fr. 50
- VAST-RICOUARD**. — Claire Aubertin. — Vices Parisiens, 9^e édition, 1 vol. gr. in-18..... 3 fr. 50
- VAST-RICOUARD**. — Séraphin et C^{ie}, roman parisien, 12^e éd. 1 vol. gr. in-18..... 3 fr. 50
- VAST-RICOUARD**. — La Vieille Garde, 20^e éd. 1 vol. gr. in-18, avec dessin original de Jean Béraud..... 3 fr. 50
- VAST-RICOUARD**. — La Jeune Garde. 1 vol. gr. in-18 avec dessin 3 fr. 50
- VERNIER** Paul. — La Chasse aux Nihilistes, 2^e édit. 1 vol. gr. in-18..... 3 fr. 50
- VILLEMOT** Émile. — Les Bêtises du cœur, 8^e édit. 1 vol. gr. in-18, avec dessin original de Loir Luigi..... 3 fr. 50
- VOYAGE AU PAYS DES ROUBLES**, par un militaire français, 3^e édition, 1 vol. gr. in-18..... 3 fr. 50
- WARZIN** Charles. — Un Drame dans la rue de l'Échiquier, 1 vol. gr. in-18..... 2 fr.
- YATES** Edmund. — Un Drame de la rue, traduction de Mme Judith Bernard-Derosne, 1 vol. gr. in-18.. 3 fr. 50

VI

OUVRAGES A L'USAGE DE LA JEUNESSE

- CARCASSONNE** Adolphe. — Théâtre d'adolescents, 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50
- COQUELIN** cadet. — Fariboles. Album in-4, avec illustration de Henri Pille. Relié toile riche, tranches dorées. 5 fr.
- FOLIES-QUATRELLES** (les). Théâtre des Petits-Enfants, N^o 1. *Les Derniers jours de l'Institution Pompéi*. Album in-4^e imprimé en couleur. Texte de Quatrelles, illustrations de Sapeck et Quatrelles, couverture illustrée par Grasset. 4 fr.
- NAJAC** Raoul (de). — Contes à mon Perroquet, avec illustrations hors texte par Gaston Jourdain, 1 vol. in-18 jésus... 3 fr.
Relié toile riche, tranches dorées..... 4 fr.
- PERROT** Emmanuel. — Ivo le fils du charpentier, ou une Vocation au village, scène de la Forêt-Noire. Traduction libre de l'allemand d'Auesbach, 1 vol. in-18 jésus.. 2 fr.

VII

POÉSIES

- A.-B.** — Lamartine. 1 vol. in-16..... 1 fr.
- BORNIER** Henri (de). — Le Ruisseau et la Rivière, fable lue au Banquet des fêtes de Florian, à Sceaux, le 5 octobre 1879, suivie du toast à Victor Hugo, in-12..... 1 fr.
- CABARET** G. — Ariella, 1 vol. in-16..... 3 fr.
- BRUYÈRE** Paul. — Chansons de guerre. 1 vol. (sous presse).
- CARCASSONNE** Ad. — Pièces à dire, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- CLERC** Georges. — Mon Vide-Poche, 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- CORNIER** A. — Myrtes et Roses. Poésies intimes, 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50
- DELAIR** Paul. — Les Contes d'à présent, avec une lettre de Coquelin aîné, de la Comédie-Française, sur la Poésie dite en public, et l'art de la dire; 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
Il a été tiré de cet ouvrage 50 exempl. de luxe, sur papier de Hollande à 8 fr.; et 10 sur papier de Chine à 12 fr.)
- DELPIT** Albert. — Les Dieux qu'on brise, 1 vol. gr. in-18 sur papier teinté..... 3 fr. 50
- FAVIN** Émile. — La Comédie de l'amour, 1 vol. in-18 jésus, sur papier de Hollande..... 3 fr.
Sur papier de Chine..... 5 fr.
- FAVIN** Émile. — Le Roman de l'an passé. In-16. 0 fr. 50
- FRANCE!** recueil de poésies patriotiques, par David, Guibert, Hervo, Mieusset, Tailhand. Un joli vol. in-16..... 1 fr.
- GINISTY** Paul. — Idylles parisiennes, 1 vol. in-18.... 2 fr.
- GUIARD** Émile. — Livingstone, poésie couronnée par l'Académie française, in-18..... 1 fr.
- HAREL** Paul. — Gousses d'Ail et Fleurs de Serpolet, 1 vol. in-18..... 3 fr.
- HERVIEUX.** — Les Déclassées. 1 vol. in-18..... 3 fr.
- LABITTE** Alphonse. — Les Sentimentales, 1 v. in-18 jés. 3 fr.
- LARMANDIE** Léonce (de). — Les Épaves, poésies Première série, 1 vol. in-18 jésus..... 2 fr.
- LOMON** Aristide. — Le roi Midas. — André. — Poésies diverses, 1 vol. in-18..... 2 fr.

LOMON, Charles. — Rénovation, 1 vol. in-18.....	2 fr.
MONGIN Ch. et BOURGAUT, Louis. — Échos du cœur. 1 vol. in-18.....	3 fr.
OCAMPO Armand-Manuel. — Les Chants d'avril. 1 vol. in-18.....	3 fr.
OUDEIS E.-D. — Brocards et Fanfreluches dotées, 1 vol. gr. in-18.	
Tirage à petit nombre sur pap. vergé de Hollande. Prix	5 fr.
Plus 10 exemplaires sur papier de Chine.....	— 12
10 — — — vélin.....	— 10
10 — — — teinté.....	— 10
POÉSIE DE LA SCIENCE (1a), in-18.....	1 fr.
SERMET Julien. La Muse moderne, 1 vol. in-16....	1 fr.

VIII

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'ART ET LES ARTISTES AU SALON DE 1880, par Maurice Du Seigneur, 1 vol. grand in-18 avec illustra- tions.....	3 fr. 50
40 exempl. sur papier vergé de Hollande. Prix : 10 fr.)	
L'ART ET LES ARTISTES AU SALON DE 1881, par Maurice Du Seigneur, 1 vol. grand in-18 avec illustra- tions.....	3 fr. 50
40 exemplaires sur papier vergé de Hollande. 10 fr.)	
DOUSSAULT, C. — La Vénus de Milo. Documents inédits. avec deux planches, in-8.....	1 fr. 50
— La Statue de Diane, par Jean-Baptiste Pigalle, avec une photographie de la statue, in-8.....	1 fr. 50
Les Récits du Père LALOUETTE, voir p. 30 à Demesse.	
AQUARELLES D'ÉDOUARD HILDEBRANDT. — Voyage autour du monde, complet en 34 planches réunies dans un superbe carton spécial.....	420 fr.
L'Europe, 14 planches.....	160 fr.
Aquarelles, seconde série, 5 pl. dans un riche carton.	90 fr.
Chaque planche de ces trois ouvr. se vend 15 fr.; prises par six.....	12 fr.
VOYAGES PITTORESQUES, par Eugène Kruger. — Ma- gnifique publication composée de six aquarelles....	70 fr.
Chaque planche se vend séparément.....	15 fr.

IX

DIVERS

- CONGRÈS EN MINIATURE** (1e), par un diplomate. — Les Préliminaires du Congrès. In-8 1 fr. 50
- FAUCONNET** (baron de). — Nice, Monaco et Menton. In-16 1 fr. »
- GESSNER L.** — Le Droit des neutres sur mer, 2^e édition, 1 vol. in-8 cavalier 10 fr.
- GUIDE CLAVIER.** — Atlas de poche des voyageurs en chemin de fer, contenant 92 cartes des départements et une carte générale (France et Algérie), 1 vol. in-12.. 1 fr. »
- GUIDES GRAPHIQUES** des voyageurs sur les chemins de fer français et étrangers. In-8 1 fr. »
- MORIN Pierre.** — L'Armée de l'Avenir. — Nouveau système de guerre. 2^e édition, in-18 1 fr. »
- PETTENKOFER Max** (de). — Rapports de la Commission allemande chargée de l'étude des épidémies cholériques. — Explosion cholérique dans un pénitencier. 1 vol. in-4, avec 8 planches 10 fr.
- RENOUARD Charles.** — 1794-1878. Discours prononcés à la Cour de Cassation (1781-1787), précédés d'une notice sur sa vie, par Charles Richet. In-8 sur pap. de Hollande... 5 fr.
- RICHET Charles.** — Les Poisons de l'intelligence, 1 vol. in-18 2 fr.
- ROUTINE MILITAIRE** (1a). — 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. »
- SCHLOSS P.** — Le Guide de l'Arbitragiste, 1 volume cart. in-16 10 fr.
- VADE-MECUM** à l'usage des Agriculteurs, par Eugène Musatti et Ed. Vianne, avec de nombreuses illustrations. In-18 cartonné 0 fr. 90
- Ce Vade-Mecum est des plus utiles et des plus pratiques. Il est recommandé à tous ceux qui s'occupent d'agriculture. Les instituteurs feront bien de le mettre entre les mains de leurs élèves auxquels il inculquera les notions essentielles de la Science agricole.
- WEILL Michel-A.**, grand Rabbin. — La Parole de Dieu ou la Chaire israélite ancienne et moderne. 1 vol. in-8.... 5 fr.

PUBLICATIONS DE LA MAISON EBHARDT

L'ESPAGNE. 1 vol. relié.....	75 fr.	»
— broché.....	60	»
— par livraisons à.....	2	»
LE GLOBE TERRESTRE. 1 ^{re} vol. relié.....	10	»
— 1 ^{re} série brochée.....	5	»
— par livraisons à.....	0	50
AU POLE NORD. 1 ^{re} vol. relié.....	41	»
— 1 ^{re} série brochée.....	5	»
— par livraisons à.....	0	50
MONOGRAMMES, Initiales, Alphabets, etc. 1 vol.	1	»
LE TRÉSOR DES DAMES (I, II, III,) chaque livr.	4	»
ALBUM de COSTUMES de travestissement (I. II.) chaque livraison.....	4	»
TRAITÉ de la DENTELLE IRLANDAISE. 1 vol.	2	»
JOURNAL DE TAPISSERIE, 1880. Gde éd., rel.	10	»
— Petite éd., rel.	7	»
— 1881. Gr. éd. chaq. livr.	0	75
— Pte éd. chaq. livr.	0	50

X

GUIDES DE VOYAGE BAEDEKER

DERNIÈRES ÉDITIONS

Éditions françaises

ALLEMAGNE.....	10 fr.	»
BELGIQUE ET HOLLANDE.....	6	25
ITALIE SEPTENTRIONALE et L'ILE de CORSE	7	50
ITALIE CENTRALE ET ROME.....	7	50
ITALIE MÉRIDIONALE, la SICILE, MALTE, etc.	8	75
LES BORDS DU RHIN.....	7	50
LONDRES, L'ANGLETERRE DU SUD, LE PAYS DE GALLES ET L'ÉCOSSE.....	7	50
GUIDE A PARIS.....	7	50
LA SUISSE.....	8	75
MANUEL DE CONVERSATION en quatre lan- gues (français, allemand, anglais, italien).....	3	75
PALESTINÉ ET SYRIE.....	20	»
LA BASSE-ÉGYPTÉ.	En préparation.	

Éditions anglaises

BELGIUM AND HOLLAND.....	6 fr.	25
NORTHERN GERMANY	7	50
THE RHINE FROM ROTTERDAM TO CON- TANCE	7	50
SOUTHERN GERMANY AND AUSTRIA.....	7	50
THE EASTERN ALPS	7	50
NORTHERN ITALY AND CORSICA.....	7	50
CENTRAL ITALY AND ROME.....	7	50
SOUTHERN ITALY, SICILY, MALTA.....	8	75
LONDON AND ITS ENVIRONS.....	7	50
NORWAY AND SWEDEN.....	11	25
HANDBOOK FOR PARIS.....	7	50
SWITZERLAND	8	75
MANUAL OF CONVERSATION in four langua- ges (english, french, german, italian).....	3	75
PALESTINE AND SYRIA.....	25	"
LOWER EGYPT AND THE PENINSULA OF SINAI.....	18	75

Éditions allemandes

BELGIEN UND HOLLAND.....	6	25
MITTEL UND NORD-DEUTSCHLAND.....	8	75
SÜD-DEUTSCHLAND UND OESTERREICH...	8	75
DIE RHEINLANDE.....	7	50
OBER-ITALIEN UND CORSICA.....	7	50
MITTEL-ITALIEN UND ROM.....	7	50
UNTER-ITALIEN, SICILIEN, MALTA, SARDI- NIEN UND TUNIS.....	8	75
LONDON, SÜD-ENGLAND, WALES UND SCHOTTLAND.....	7	50
PARIS UND UMGEBUNGEN.....	7	50
DIE SCHWEIZ.....	8	75
SCHWEDEN UND NORWEGEN.....	10	"
CONVERSATIONSBUCH in vier Sprachen.....	3	75
UNTER-ÆGYPTIEN UND DIE SINÄIHALB- INSEL	20	"
PALÄSTINA UND SYRIEN.....	20	"
GRIECHENLAND.	En préparation.	



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Marquise, par Albert Delpit

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65561927>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA MARQUISE
 1. CHAPITRE – I.
 2. CHAPITRE – II.
 3. CHAPITRE – III.
 4. CHAPITRE – IV.
 5. CHAPITRE – V.
 6. CHAPITRE – VI.
 7. CHAPITRE – VII.
 8. CHAPITRE – VIII.
 9. CHAPITRE – VIII.
 10. CHAPITRE – IX.
 11. CHAPITRE – X.
 12. CHAPITRE – XI.
 13. CHAPITRE – XIII.
 14. CHAPITRE – XIV.
 15. CHAPITRE – XV.
 16. CHAPITRE – XVI.
3. À propos de cette édition numérique